LES

JEUNES CONVERTIES

OU

MÉMOIRES DES TROIS SŒURS

DEBBIE, HELEN ET ANNA BARLOW

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Montreal
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le livre intitulé *les Jeunes Converties*, écrit d'abord en anglais, et dont nous offrons une traduction française au public canadien, a eu un grand succès aux Etats-Unis. Sans en exagérer l'importance, nous pouvons dire qu'il renferme une lecture pieuse, édifiante et pleine d'intérêt.

L'attrait de la jeunesse pour les lectures frivoles, romanesques, qui détruisent les plus belles intelligences et pervertissent les cœurs les mieux faits, nous a déterminé à entreprendre la tâche ardue de traduire *les Jeunes Converties*, convaincu que ce livre ferait, dans un certain degré, contrepoids aux mauvaises lectures ; car, sous le rapport de l'intérêt, il ne le cède à aucun autre. La conversion des demoiselles Barlow, la mort qui les enlève toutes trois, à la fleur de l'âge, dans l'espace de quelques mois seulement, offrent un véritable drame, et un drame des plus émouvants. Si l'on est avide d'émotions, on en trouvera ici ; mais ce seront de ces émotions qui ne laissent aucun remords après elles, parce

qu'elles sont produites par les charmes entraînants de la vertu.

Outre que les faits rapportés dans ce livre sont, de leur nature, bien propres à édifier, ils ont pour nous un double intérêt, parce qu'ils se sont passés, en partie du moins, au milieu de nous, dans une institution que nous connaissons tous, et qui nous est chère à plus d'un titre.

Pour plusieurs jeunes personnes, ce livre aura encore un plus vif intérêt ; car il leur rappellera le souvenir précieux de leur séjour au couvent, le souvenir des plus beaux jours de leur vie ; il leur rappellera encore celui de deux jeunes compagnes chéries, qui n'ont fait, à la vérité, que passer au couvent de la Congrégation, mais qui ont répandu sur leur passage le parfum de leur tendre piété et de leurs modestes vertus, qu'on respire encore dans cette sainte demeure.

Après avoir lu *les Jeunes Converties*, notre impression a été que ce livre est très propre à faire aimer la religion, à faire apprécier à ceux qui auraient eu le malheur de s'éloigner de ses pratiques ses bienfaits dans les âmes, à leur faire connaître sa puissance de consolation au milieu des épreuves sans nombre qui se rencontrent dans le chemin de la vie. Que le lecteur veuille bien faire la comparaison entre le calme, la douce paix, la sérénité de

ces âmes pures, de ces trois vertueuses jeunes sœurs, en face de la mort, de la mort qui venait les ravir, au printemps de la vie, à un monde qui les eût adorées, d'une part ; et de l'autre l'agitation, le trouble, les déceptions et surtout les sombres remords de tant de jeunes filles qui n'ont jamais connu de la piété que le nom ; et qu'il dise de quel côté se trouve le bonheur.

Nous nous sommes attaché à traduire les lettres textuellement, leur laissant toute leur simplicité. Si le lecteur y découvre quelques légères imperfections, qu'il veuille se rappeler que ces lettres sont de la plume de jeunes filles de quinze à dix-huit ans ; qu'elles ont été écrites, le plus souvent, bien à la hâte, adressées à leurs parents ou à des amies intimes, sans que leurs auteurs se doutassent qu'elles dussent un jour être livrées à la publicité. A ce point de vue, ces légères imperfections disparaissent pour nous faire apprécier toute la hauteur de l'intelligence des jeunes auteurs de ces lettres.

Quant aux autres parties du livre, nous nous sommes permis, en quelques endroits, de nous éloigner un peu du texte, persuadé que l'auteur nous le pardonnerait, quand il connaîtrait nos motifs, qui ont été de rendre le livre plus acceptable à nos lecteurs canadiens. L'état de notre société, la nature de nos rapports avec

nos frères séparés, au Canada, ne saurait justifier, du moins aux yeux de plusieurs, quelques réflexions qui se rencontrent dans le texte anglais. Que si l'on était tenté de nous reprocher d'avoir laissé subsister encore certaines phrases un peu acerbes, que nous avons cru devoir reproduire fidèlement, on voudra bien se rappeler que Mlle Debbie Barlow a eu à souffrir, à cause de ses convictions religieuses, beaucoup plus que nous ne voudrions le dire.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter, en terminant cette préface, que depuis la mort des demoiselles Barlow, leur mère est devenue catholique, de même qu'une de leurs sœurs. Il n'y a plus dans cette respectable famille que le père et une jeune demoiselle qui n'aient pas encore renoncé au protestantisme. Nous prions les personnes pieuses, qui ne manqueront pas d'être édifiées en lisant ces pages tout empreintes du sentiment religieux, de vouloir bien s'unir à nous pour demander à Dieu qu'il daigne, dans son infinie miséricorde, amener l'un et l'autre à la connaissance de la foi catholique et à la pratique fidèle des devoirs qu'elle impose.

INTRODUCTION

Vers le commencement de février 1853, une dame et sa fille, dont la santé était dans un état précaire, passaient la journée dans le village de Saint-Albans, Vermont, attendant, dans le salon de l'hôtel, l'arrivée de quelques amis qu'elles devaient rencontrer, venant du Sud par les chars. Elles s'étaient à peine installées au salon, qu'elles virent entrer deux jeunes filles qui paraissaient être presque du même âge, la plus jeune étant un peu plus grande que l'autre, et qui, à en juger par leur apparence, devaient être venues ce matin-là même d'une distance considérable et par un froid intense. Leur extérieur aimable et leurs manières distinguées attirèrent l'attention de la mère et de la fille, et celles-ci se mirent à conjecturer qui elles pouvaient être ; mais leur curiosité fut bientôt satisfaite par l'arrivée de leur père, qui était bien connu, et qui s'empressa de présenter les deux belles étran-

gères comme étant ses filles aînées, Debbie et Helen Barlow, alors de Fairfield, village situé à peu près à huit milles de Saint-Albans. Il se rendait avec elles à Montréal, où il se proposait de les faire entrer, pour leur éducation, au pensionnat des Dames de la Congrégation. Comme la jeune malade dont nous avons parlé plus haut avait été elle-même élève dans un couvent, elles prirent beaucoup d'intérêt à apprendre d'elle tous les renseignements qu'elle put leur donner sur le cours d'études que l'on fait suivre aux jeunes personnes dans ces institutions, sur les règlements et le genre de vie auxquels elles sont soumises. L'aînée, surtout, fit sur ces matières des questions qui dénotaient chez elle un degré d'intelligence, de sagesse et de prévoyance que l'on rencontre bien rarement chez les jeunes personnes de son âge. Les réponses de leur jeune interlocutrice ne furent rien moins qu'encourageantes ; car elle savait par expérience que la discipline ferme, en même temps que douce et maternelle, à laquelle sont soumises les élèves de nos couvents, est extrêmement pénible dans les premiers temps, même à celles qui sont catholiques, après qu'elles ont été habituées à l'indépendance de toute discipline qui caractérise l'éducation de notre jeunesse en général, tant celle qu'elle reçoit dans la famille que celle qui lui est donnée dans les pensions, et

dont les conséquences feront voir plus tard ce que ce genre d'éducation comporte d'avantageux ou de préjudiciable à son bonheur. Elle termina toutefois en leur assurant que ce genre de vie, bien qu'il dût leur paraître de prime abord insupportable, et qu'elles dussent s'attendre à éprouver le mal du pays dans les premières semaines, finirait par avoir pour elles tant de charmes, si elles y demeuraient assez longtemps soumises pour en ressentir la douce influence, qu'elles éprouveraient plus de peine, en retournant dans leur famille, de se voir privées de cette bonne et salutaire contrainte, qu'elles n'en avaient d'abord éprouvé en s'y voyant soumises à leur entrée au couvent. Elles m'ont souvent assuré, depuis, que ces réflexions leur avaient été utiles pour les préparer à un genre de vie si nouveau, et qu'elles avaient constaté combien elles étaient vraies sous tous les rapports, à la seule exception qu'elles avaient éprouvé moins de peine qu'elles ne l'avaient craint d'abord à se conformer aux règlements de l'institution, et qu'elles en avaient reconnu les salutaires effets plutôt qu'elles ne s'y étaient attendues. La dame dont nous avons déjà parlé ne les rencontra plus que dans l'année qui suivit leur départ du couvent, ayant entendu dire qu'elles avaient été rappelées parce que leurs parents avaient cru voir que la religion catholique

faisait sur leurs esprits et leurs cœurs encore jeunes une impression tellement favorable, qu'elle mettait en danger leur foi dans le protestantisme. Pendant l'hiver qui suivit leur retour et la mort de sa fille dont nous avons parlé, elle passa quelque temps à Saint-Albans, et reçut souvent la visite de Debbie Barlow, qui était dans l'habitude de faire de fréquentes promenades de Fairfield à Saint-Albans. Dans le cours de ces visites, elle apprit que ce qu'elle avait entendu dire de l'attrait de sa jeune et intéressante amie pour la religion catholique était fondé; et, connaissant les dures épreuves qu'elle ne devait pas manquer de rencontrer dans la voie de la conversion où elle entrait, mieux qu'elle ne connaissait la force de caractère dont elle était douée pour les supporter, elle garda un silence absolu sur ce sujet, se contentant de prier, assurée qu'elle était que si l'œuvre venait de Dieu, il la perfectionnerait en temps et lieu. Cette réserve, en même temps qu'elle fut pénible pour le cœur affectueux de cette chère enfant, fut pour elle le sujet, dans quelques circonstances, de certaines saillies d'esprit, et, dans d'autres, de réflexions sérieuses qui dénotaient la force de son intelligence et de ses convictions.

Debbie Barlow était douée d'une maturité et d'une force de caractère peu communes, possédant à un degré éminent le sens intuitif

du bon et du beau, aussi empressée à apprécier l'un et l'autre qu'elle avait d'ardeur à les rechercher partout où elle pouvait les rencontrer (en dépit des obstacles que les préjugés populaires ne manquaient pas de lui susciter), et également capable de discerner les choses qui leur sont opposées, sous quelques couleurs qu'elles fussent déguisées. Son enfance même a quelque chose qui étonne quand on considère les opérations si réfléchies, les appréciations si graves d'une intelligence parfaitement constituée, exempte d'apathie d'une part et d'enthousiasme de l'autre, et telle, en un mot, qu'elle se rencontre rarement chez la femme dans un âge plus avancé.

Dans le mode que j'ai adopté pour présenter mon sujet, je n'ignore pas que je me suis écartée du genre propre à la biographie. On jugera peut-être que je suis entrée en matière d'une manière trop abrupte, et en négligeant un peu la rigueur des formes. On s'attendait peut-être à me voir pénétrer, avec ma jeune amie, dans le séjour de son enfance, et présenter à mes lecteurs l'avenir brillant qui s'ouvrait devant elle au moment où elle faisait son entrée dans le monde, avec toute la fraîcheur de la jeunesse, ornée de tous les charmes de la beauté, des dons et des belles qualités dont la nature semblait s'être plu à enrichir son esprit et son cœur ; l'orgueil de ses excellents parents qui

l'adoraient; les avantages sans nombre que lui promettaient les richesses et les rapports intimes avec plusieurs familles distinguées du Vermont et de New-York, tous les attraits enchanteurs qui auraient séduit et captivé un cœur moins pur, pour l'attacher irrévocablement aux vanités de la vie présente. En effet, il n'est pas hors de propos que je rappelle ici ces circonstances, afin de relever l'éclat de son mérite dans le discernement et la fermeté avec lesquels elle sut peser toutes ces choses, puis, en les comparant avec les biens éternels, en découvrir toute la vanité, pour s'élancer ensuite avec courage sur la mer orageuse qu'il lui fallait franchir, et où elle devait avoir à lutter incessamment contre les vagues soulevées par la plus affreuse des tempêtes, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le port qui était l'objet de ses désirs et de ses généreux efforts.

L'histoire de ces combats, depuis le premier moment où l'influence de la grâce divine se fit sentir dans son âme fervente, que le premier rayon de la vérité brilla à son intelligence d'élite, jusqu'à leur fin glorieuse et triomphante, ne peut manquer de présenter un vif intérêt au cœur de tout catholique, quels que soient son âge ou sa condition..

C'est le désir que j'ai de faire connaître cette lutte, avec quelques détails, pour l'édification et l'instruction de mes lecteurs, qui

animе mon cœur et m'inspire le courage d'entreprendre avec amour cette œuvre, bien que je ne puisse me défendre d'un sentiment de défiance, convaincue que je suis de mon incompétence à rendre justice à la beauté et au mérite que je reconnais avec admiration dans le sujet que j'ai à traiter. En effet, je n'aurais guère osé entreprendre ce travail, si la dame qui avait été sa maîtresse de classe et son amie la plus chère au couvent, et avec qui elle correspondait de temps à autre depuis qu'elle avait quitté le pensionnat, n'eût pas, contrairement à l'usage suivi dans cette congrégation, conservé avec soin la plupart de ses lettres et des fragments de ses écrits que les circonstances avaient mis entre ses mains, convaincue qu'ils étaient la production d'un esprit et d'un cœur au-dessus du commun. Elle m'offrit avec beaucoup de bonté ces documents, afin que j'en pusse extraire tout ce qui était de nature à m'aider dans l'accomplissement de la tâche que j'entreprenais, et dont l'objet a toutes ses sympathies, de même que celles de la communauté entière à laquelle elle appartient. Elle me promit aussi de me fournir tous les renseignements qu'elle pourrait me donner, et qui serviraient à remplir les lacunes qui ne pouvaient manquer de se rencontrer dans notre petite histoire.

En profitant de ses offres et de son secours,

pendant une visite que je viens de faire à Montréal, pour choisir, arranger, et copier ces divers extraits, j'ai réussi, j'espère, à mettre en quelque sorte la jeune amie que nous pleurons en état de converser encore avec nous d'une manière éloquente et édifiante, au moyen des écrits qu'elle a laissés, bien que sa précieuse dépouille repose dans le silence de la tombe.

LES

JEUNES CONVERTIES

Le 9 février 1853, Debbie Barlow entra pour la première fois, comme élève, au couvent de la congrégation de Notre-Dame, à Montréal. Elle était alors âgée de quinze ans, et sa sœur Helen, qui l'accompagnait, avait atteint sa treizième année. Comme l'histoire de ses premières impressions au couvent, et de l'influence qu'elles exercèrent sur le reste de sa vie, est pleine d'intérêt et de nature à édifier les jeunes personnes qui me liront, je dois réclamer leur attention et leur indulgence pour les détails nombreux dans lesquels je vais entrer d'une manière plus minutieuse qu'on ne le croirait d'abord nécessaire. Quand elle franchit, dans la compagnie de son père et de sa sœur, le seuil de la grande porte qui conduit de la rue Notre-Dame dans l'enceinte du pensionnat, " les murailles du couvent," pour nous servir de ses propres expressions, lui parurent si sombres, si affreuses, qu'à leur vue son cœur fut pénétré d'horreur, et qu'elle passa à l'ombre de ses murs avec une répugnance telle, que, selon qu'elle l'a elle-même avoué, rien au monde n'aurait pu soutenir son courage, quand il lui fallut se séparer de son père, si elle n'eût

été convaincue qu'elle devait faire le sacrifice de sa sensibilité pour l'amour de celui qui s'efforçait de lui procurer les avantages d'une bonne éducation Quand elle eut passé deux ou trois jours au couvent elle écrivit à sa mère la lettre suivante :

" MA CHÈRE MÈRE, me voilà dans un *couvent* (allez-vous rire de cette pensée ?) occupée à vous écrire. Malgré mon aversion pour la religion catholique et les diverses prières auquelles il nous faut assister, je suis très satisfaite. Sans doute que mes sentiments par rapport aux doctrines de cette Eglise sont ce qu'ils ont toujours été, et mon éloignement pour le culte catholique est le même qu'il était chez nous ; mais les formes extérieures ne peuvent changer le cœur ; c'est une dérision pour moi que de m'incliner devant l'image de la Vierge Marie ; et, si je le faisais, ce ne serait que par contrainte ; or les religieuses, sachant que telles sont mes dispositions, ne m'y obligeront certainement pas. Je ne puis porter mes regards d'aucun côté sans qu'ils rencontrent quelques statues ou quelques tableaux. La plupart des prières se font en français, et je ne les comprends pas toutes. On chante des hymnes en l'honneur de la Mère de Dieu, et, en vérité, les catholiques semblent mettre en elle toute leur confiance ; mais je suppose qu'il n'en est pas ainsi. Toutefois ma conviction est qu'il nous est ordonné d'adorer un seul Dieu. Mais assez sur ce sujet. Les religieuses sont très bonnes, et il est impossible de ne pas les aimer. Elles accordent à leurs élèves toutes les choses qu'elles désirent, si, du moins, ces choses sont pour elles les plus avantageuses... Je vais terminer ici, car je ne puis pas vous faire connaître tous les détails relatifs aux classes ; je le ferai dans ma prochaine. Nos lettres

ne sont vues que d'une religieuse seulement. Helen est satisfaite, et vous présente ses respects, etc..."

Deux semaines plus tard, elle écrivait à sa mère, à la date du 1er mars :

"...... Je suppose que vous avez appris de mon père tous les incidents de notre voyage quand nous nous sommes rendus ici ; je n'en dirai donc rien, et je vais continuer. Nous sommes entrées mercredi, et avons été reçues avec beaucoup d'affabilité par les religieuses, dont vous ne pouvez vous former une idée ; elles sont très aimables et paraissent très heureuses. Plusieurs d'entre elles m'ont paru tout-à-fait jeunes et remplies de qualités ; et, si nous les possédions dans le monde, il est certain que nous verrions en elles un grand ornement pour la société. Elles ont pour leur religion un dévouement que je ne saurais exprimer. Elles nous présentèrent à quelques-unes des jeunes filles, qui nous parurent très aimables et qui s'employèrent de leur mieux pour nous faire visiter les divers appartements de la maison, et nous faire connaître le règlement des classes et tout ce qui s'y rattache. A la soirée, tout le pensionnat se réunit dans la salle de récréation, qui est spacieuse et divisée en deux parties, l'une pour les élèves plus jeunes, et l'autre pour celles qui sont plus âgées. Vous pouvez imaginer le bruit que nous faisions ; car nous n'étions pas moins de cent quarante. Il y avait une religieuse dans chaque salle, pour surveiller les jeux, et qui paraissait s'amuser aussi bien que nous. Nous faisions à peu près tout ce que nous voulions ; quelques-unes étaient assises par groupes, causant de toutes sortes de choses ; d'autres se promenaient de côté et d'autre dans la salle ; d'autres se tenaient autour de la religieuse (assise sur un

siège un peu élevé de terre), causant avec elle, tandis que d'autres s'amusaient à chanter, à danser, à sauter à la corde, etc. Bientôt on vit s'ouvrir une porte à deux battants, et entrer les élèves plus jeunes ; elles marchaient ayant à leur tête une d'entre elles, qu'elles avaient choisie pour être leur conductrice, et qui, paraît-il, dirigeait tous leurs jeux. Elles chantaient une marche, et je vous assure qu'elles ne manquaient pas d'élégance. Sous le commandement de cette conductrice (qui était une fort belle enfant), elles firent plusieurs fois le tour de la salle et s'en retournèrent ; elles étaient, pour le moins, au nombre de cinquante. Nous passâmes la soirée d'une manière très agréable, et à huit heures la cloche nous appela à la prière. Nous nous rendîmes à la chapelle, qui est véritablement très belle ; elle est voisine de la salle des repas, et je pense qu'elle est exclusivement consacrée aux dévotions particulières ou aux exercices du soir (1) ; l'autel est petit, mais beau ; il est doré et orné de statues, de crucifix et de chandeliers d'argent portant des cierges, etc., etc. On y remarque aussi, suspendus aux murailles, de très beaux tableaux de Notre-Seigneur, de la Vierge Marie et de plusieurs saints. Après la prière et une hymne chantée en l'honneur de la Vierge, on se retira pour la nuit. Helen et moi occupons une même chambre, avec des lits séparés...

" Le réveil sonne à six heures, et nous nous rendons à la chapelle pour assister à la messe. Cette chapelle est sous le même toit que le couvent, mais autre que celle où nous allons réciter la prière du soir ; elle est beaucoup plus grande, et elle a trois autels. Quelques-uns des tableaux dont elle est ornée sont très grands et magnifiques ; il y a aussi dans cette chapelle un très bel orgue, tenu par une des

1 Cette chapelle est celle des élèves du pensionnat.

religieuses. Après la messe, nous allons déjeuner, puis à l'étude jusqu'à onze heures ; alors catéchisme jusqu'à midi, dîner et récréation jusqu'à une heure ; étude jusqu'à trois, récréation de trois à quatre, puis étude suivie d'une lecture qui dure jusqu'à six heures ; nous allons ensuite prendre le thé, puis à la récréation jusqu'à huit heures ; nous nous amusons ici tout aussi bien que le premier jour ; vraiment chaque jour je me plais davantage...

" Je vais vous faire connaître maintenant l'objet de mes études. Le lundi, j'étudie le français et l'arithmétique ; le mardi, la rhétorique et la philosophie ; le mercredi, le français et l'arithmétique. Le jeudi, nous n'avons pas d'étude, et nous nous occupons à raccommoder nos habits et à des ouvrages de broderie. Je vais commencer jeudi prochain à broder un tabouret de piano, et Helen un tableau pour être encadré. Le vendredi, je m'occupe d'histoire, de géographie, de botanique et d'analyse. Le samedi est consacré à la composition. Tous les mois, les sociétés littéraires se réunissent ; elles sont formées de jeunes demoiselles, qui écrivent des compositions sur un sujet donné et qu'elles lisent devant des prêtres, des religieuses et autres personnes que l'on invite pour ces circonstances. La sœur G*** m'a engagée à présenter une demande à la société de Saint-Joseph, pour y solliciter mon admission. Vous pensez bien que la chose ne me plaît guère ; cependant je le ferai, car il doit être très avantageux aux élèves d'appartenir à cette société. Tous les mois, on proclame les bonnes et les mauvaises notes, et celles dont la conduite a été irréprochable sont inscrites au tableau d'honneur à la fin de l'année, c'est-à-dire que leurs noms sont écrits dans un cadre doré suspendu dans le salon ; mais je pense que ce serait présomption de ma part que d'aspirer à cet honneur, quoique la per-

sévérance pût peut-être m'y faire arriver... Veuillez présenter à mon père mes respects. J'espère qu'après son retour de Washington vous me ferez connaître les détails de l'inauguration..."

Par suite de quelques négligences dans les bureaux de poste, leurs lettres, adressées eurs parents, éprouvèrent quelque retard, et leu. mère, en proie à une vive inquiétude, écrivit pour connaître la cause de leur silence. Debbie répondit à la date du 11 mars : " J'ai la certitude que mes lettres ont quitté le couvent, et que toutes celles, venant de chez nous, qui sont arrivées ici, m'ont été remises. La faute doit se trouver ailleurs ; car je n'ai pas le plus léger soupçon que mes lettres aient pu rencontrer quelque obstacle dans le couvent. Les élèves me disent qu'elles n'ont jamais eu de trouble à ce sujet ; et, plus que tout cela, j'ai une trop haute opinion des religieuses pour croire qu'elles voulussent intercepter une lettre adressée à ma famille, et bien moins encore me dire que mes lettres auraient été expédiées, lorsqu'elles ne l'auraient pas été. Je suis très heureuse, et vous assure que vous ne devez point prendre de peine. Les religieuses sont bien bonnes, et tout autres que je me les étais imaginées ; elles paraissent très heureuses, et s'amusent tout aussi bien qu'aucune autre personne dans le monde, et peut-être mieux. Helen se dit très satisfaite, et ne veut pas que vous vous donniez d'inquiétude à cause d'elle. Je réussis bien dans mes études, et suis très contente de ma maîtresse de musique."

Le 25 du même mois, elle écrivait : " J'ai été heureuse d'apprendre que vous aviez reçu mes lettres, qui probablement ont été arrêtées dans quelque bureau ; car elles contiennent beaucoup plus que je

ne pourrais maintenant rappeler à ma mémoire. Je suis toujours heureuse dans mon nouveau séjour ; rien ne s'oppose à notre bonheur, car c'est le désir de nos chères *tantes* que nous passions le temps d'une manière agréable. Oui, elles cherchent notre bonheur autant que notre avancement dans la science. Je désirerais que vous pussiez voir les religieuses ; vous seriez remplie d'admiration pour elles, si vous saviez quelle vie elles mènent. Je le dis franchement, il en est peu parmi nous qui fussent disposées à tout abandonner pour l'amour de Dieu, et à embrasser le genre de vie des religieuses. Le monde absorbe trop nos pensées et nos affections pour qu'on veuille le quitter ; mais que fait une religieuse ? Sans doute elle aime sa famille et ses parents, mais elle sacrifie tout pour Dieu, elle recevra sa récompense au ciel Vous ne pouvez vous faire une idée d'elles. Le dévouement qu'elles ont pour leur religion, la douceur qui accompagne toutes leurs actions, et leur charité parfaite, sont choses qu'on ne rencontre pas tous les jours dans la vie, je vous l'assure. N'allez pas croire que je me laisse aller à l'enthousiasme quand je parle des religieuses, et que je doive un jour suivre leurs traces. Non, je ne suis pas encore assez sage pour cela. Je ne pense pas qu'il me fût possible de faire ce qu'elles font. Seulement je pense que ce sont des chrétiennes dans toute la force de l'expression, et quiconque vient à les connaître doit nécessairement, et en bien peu de temps, les juger ainsi. Vous me pardonnerez de consacrer une si grande partie de ma lettre à mes tantes. Je voudrais seulement que vous les vissiez, et je vous assure que l'opinion que vous avez d'elles serait bientôt réformée. Je réussis bien dans la musique, et je crois avoir une excellente maîtresse. Ma maîtresse de dessin ne m'a pas permis de commencer le dessin *monochromatique* avant que

j'eusse pris des leçons de crayon ; je me suis donc mise à l'œuvre, et elle me dit que je réussis très bien, et que je ferai un grand morceau *monochromatique* que j'emporterai chez nous au mois de juillet. Je n'aime pas beaucoup le français ; mais on le parle tant ici, que je ne puis manquer de l'apprendre ; ma maîtresse me dit que si je m'y applique bien, je l'apprendrai avec assez de facilité. Helen étudie la musique, le français, l'histoire, la physique, la grammaire et l'arithmétique. Je pense qu'elle est parfaitement satisfaite, et qu'elle continuera ainsi. Depuis que je suis ici, j'ai reçu des lettres de toutes mes amies, et vous pensez bien que c'est un plaisir doux pour moi que d'avoir tant de correspondantes pendant mon séjour au couvent. Comment l'inauguration s'est-elle passée ? Si mon père est de retour, écrivez-moi, et faites-m'en connaître tous les incidents ; présentez-lui mes respects, et dites-lui que je lui écrirai bientôt. Ma tante N*** prend connaissance de toutes mes lettres, je n'en suis point contrariée : je n'écris rien, et je ne reçois rien dont je ne voulusse pas qu'elle eût connaissance..."

Pendant les premiers mois qu'elle passa au couvent, Debbie, bien qu'elle fût d'une politesse exquise pour toutes les personnes qui l'entouraient, observa toutefois une stricte réserve, surtout à l'égard des religieuses, évitant d'entrer en conversation avec elles, ou de former aucune liaison intime avec aucune de ses jeunes compagnes, qui, tandis qu'elles admiraient les charmes de sa personne et de ses manières, et qu'elles respectaient les talents qui assuraient toujours à leur jeune émule une place d'honneur dans la classe, éprouvaient cependant plus d'attrait pour l'aimable gaieté et la franchise ingénue de sa sœur. Le premier mois ne se passa pas sans

lui causer de l'ennui ; sans avoir le mal du pays, elle ne pouvait se faire à rien de ce qui l'environnait ; et elle chercha à soulager cet ennui en s'appliquant avec beaucoup d'ardeur à l'étude, à la culture de son esprit. Elle se plaignit de ce que tant de soins fussent consacrés à l'étude de la religion (c'était alors le temps du carême), ce qui lui paraissait parfaitement inutile, et de ce qu'elle ne pouvait porter ses regards dans aucune direction sans rencontrer quelque objet qui lui rappelât la pensée de l'éternité Elle écoutait attentivement, et avec beaucoup d'intérêt, les instructions que donnent dans les classes, toutes les semaines, les religieuses, et dans lesquelles elles expliquent les vérités de la divine révélation, instructions qui sont toujours faites sous forme d'entretien familier, afin que les élèves puissent faire toutes les questions et toutes les objections qu'elles désirent ; toutefois il lui arrivait rarement de faire elle-même quelques réflexions sur les sujets traités dans ces entretiens. Les offices religieux solennels du carême, les méditations touchantes, les vives exhortations au repentir, et l'examen de conscience, qui font toujours partie des exercices de tous les jours à la chapelle, pendant ce saint temps, dans un couvent, ne furent pas perdus pour elle, bien qu'elle ne voulût pas reconnaître ses premières impressions favorables, ni même se les avouer à elle-même, ou donner aucune marque de respect aux cérémonies religieuses qui les avaient produites, se contentant de se conformer extérieurement à ce que la règle impose à toutes les élèves indistinctement. Les protestantes aussi bien que les catholiques étaient obligées d'assister aux offices religieux de la chapelle, avec pleine liberté toutefois de se servir de leurs propres livres de dévotion, ou de leurs bibles, si elles le désiraient. Elle apporta tant de soins à se confor-

mer à ce point du règlement, comme elle le faisait pour tous les autres, que, dès le premier mois qu'elle passa au couvent, sa conduite, exemplaire sous tous les rapports, la fit considérer par les religieuses et par les élèves comme un modèle parfait.

Pendant la semaine sainte, elle fut plus triste que jamais, la plupart des élèves consacrant aux exercices de piété tous les instants de la journée qu'elles n'étaient pas obligées de donner à l'étude, y compris même le temps de la récréation, du moins en grande partie. Le jeudi saint, 24 mars, tandis que ses jeunes compagnes se rendaient à la chapelle pour y offrir leurs adorations à leur divin Rédempteur, en présence du très saint Sacrement, dans ce jour où nous faisons mémoire de l'institution de ce mystère sublime de son amour, on la voyait, solitaire, se diriger tantôt vers un endroit, tantôt vers un autre, jusqu'à ce que, rencontrant enfin sa maîtresse de classe, qu'elle affectionnait plus que toutes les autres, et à qui elle commençait à manifester ses sentiments (quoiqu'elle s'abstînt avec beaucoup de soin, en la présence de ses compagnes, de montrer plus d'attention pour une religieuse que pour une autre), et dont le cœur tendre et fidèle était le confident de ses petites épreuves, elle se plaignit à elle du poids que l'ennui et l'isolement faisaient peser sur son cœur. La bonne sœur l'engagea à se procurer un livre de la bibliothèque pour passer le temps ; comme, par hasard, il s'en trouvait un sur la table, Debbie demanda si elle pouvait le prendre. La sœur lui répondit en souriant qu'elle le pouvait, pensant bien, comme ce livre était la *Règle de foi*, que son esprit de quinze ans n'y trouverait rien de bien attrayant ni de bien intéressant. Debbie, toutefois, quitta la religieuse en emportant le livre avec elle. Dans cette circonstance, comme dans bien d'autres semblables, on voit évi-

demment que Dieu conduisait lui-même cette âme qu'il comblait de ses grâces les plus précieuses ; car ce livre, qu'un pur hasard semblait mettre entre ses mains, était indubitablement le meilleur qu'on eût pu choisir pour elle, le plus convenable à son état. Nous pouvons, en toute sûreté, rapporter à la lecture attentive qu'elle en fit, dans le silence et le calme de ce saint temps, cette clarté de conception dont elle fit preuve, dans la suite, relativement aux principes du catholicisme, et la fermeté avec laquelle elle embrassa ses pratiques. Elle sentait vivement le prix de cette lecture, et dans la suite elle marqua toujours pour les ouvrages de ce genre (tout arides et dénués d'intérêt qu'ils doivent paraître à l'esprit d'une jeune personne) beaucoup plus d'estime que pour ceux dont le caractère est plus léger et purement récréatif. Si l'on pouvait persuader à notre jeunesse de cultiver chez elle le goût de semblables lectures, ce serait travailler efficacement pour son bonheur et son avantage, et diminuer le mal qui fait aujourd'hui de si terribles ravages dans notre jeune société. Le jour de l'incident que nous venons de rapporter se trouvant la veille du vendredi saint, on avait tendu la chapelle de draperies de deuil pour la cérémonie solennelle et touchante du lendemain.. Debbie demanda la permission d'aller avec sa sœur voir ces préparatifs, avant que l'office fût commencé, ce qui lui fut accordé. Elle fut profondément émue par l'aspect de tristesse qu'ils présentaient. Les élèves ne prirent point leur déjeuner ce matin-là, se contentant d'un petit morceau de pain et d'un verre d'eau. La sœur, ayant oublié de faire mettre du beurre sur la table pour les élèves protestantes, s'empressa, aussitôt qu'elle s'en aperçut, de réparer cette omission ; mais elle observa en même temps que Debbie refusa d'en prendre. Elle dit à la sœur qu'elle ne savait que

faire d'elle-même pendant les longs offices qui devaient avoir lieu à la chapelle. " Mais, lui dit la sœur, est ce que notre divin Rédempteur n'est pas mort pour vous aussi bien que pour les autres ?— Oui, ma tante, je le pense bien.—Eh bien ! ne pouvez-vous pas lui offrir vos actions de grâces pour les infinies miséricordes qu'il nous a témoignées dans le grand sacrifice du Calvaire, et vous anéantir dans un sentiment d'humble repentir de vos péchés, qui ont rendu ce sacrifice nécessaire, méditant attentivement ces grandes vérités, au moins dans ce jour, consacré d'une manière solennelle pour les rappeler vivement à l'esprit des chrétiens, après tout ce que ce divin Sauveur a fait et souffert pour vous ? " Ces paroles de la bonne sœur firent sur Debbie une telle impression, qu'elle passa une grande partie de la journée dans la chapelle du pensionnat, versant des larmes. Afin de ne pas attirer l'attention de sa sœur et de ses compagnes, elle sortait de temps à autre, et passait parmi les élèves, dans différentes salles, afin qu'on pût dire, si l'on s'informait d'elle, qu'on venait de la voir ; puis elle retournait à sa place de prédilection, dans un coin obscur de la chapelle, pour réfléchir sur ses péchés et la grande expiation qui avait été offerte pour eux, et pour les pleurer avec de grands sentiments de contrition. Plusieurs des élèves la virent à différentes reprises dans la journée, et dirent à la religieuse dont nous avons parlé plus haut que Debbie Barlow était agenouillée dans la chapelle et qu'elle pleurait beaucoup ; on leur dit de n'en pas parler, et de ne pas même paraître remarquer la chose. Elle fit toujours dater sa conversion de ce jour. Ce fut alors que Dieu, donnant sa sainte bénédiction à une parole qui lui fut adressée en temps opportun, et dont il voulut se servir pour être l'instrument de sa grâce, lui découvrit pour la première

fois " l'extrême méchanceté " de toute sa vie, comme elle le disait elle-même, et le besoin qu'elle avait de la grâce divine. Pendant tout le cours de cette sainte journée, où l'âme doit être plongée dans la tristesse à la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu, elle pria avec une grande ferveur afin d'obtenir que l'Esprit-Saint, qui venait d'éclairer son âme d'une lumière nouvelle, et de lui inspirer des désirs nouveaux, daignât achever son ouvrage. Il l'avait commencé en faisant briller avec un vif éclat, aux yeux de cette âme pure, la lumière divine, et en fixant chez elle sa demeure afin de devenir son consolateur et son protecteur pendant cette vie, et sa récompense infiniment grande dans l'autre.

Au commencement d'avril, elle écrivait à sa mère la lettre suivante (la date n'est pas marquée) :

" Ma chère Mère, il y a déjà quelques jours que j'ai reçu votre lettre, et j'aurais répondu plus tôt si je n'étais pas si lente à écrire ; car je dois vous dire que la présente, commencée il y a quelques jours, est demeurée à demi achevée, dans mon bureau, depuis ce temps-là. Je ne puis me rendre compte ma mère, des regrets que vous éprouvez toujours de nous avoir fait entrer dans cette institution. Je vous ai souvent répété que j'étais très heureuse ici, et que je ne saurais l'être davantage ailleurs. Vous savez que nous trouvons ici les plus excellents moyens d'acquérir une bonne éducation, et que les catholiques au milieu desquels nous vivons observent à notre égard, relativement à nos convictions religieuses, la plus stricte réserve. Je dois vous dire ici de nouveau que jamais les religieuses ni les élèves ne m'ont parlé de religion, à moins que je ne leur aie fait quelques questions sur ce sujet, auxquelles, bien entendu, elles ont répondu.

" Helen est au comble du bonheur en songeant que vous devez venir si tôt ; mais vous savez que je ne me laisse pas transporter autant qu'elle par les bonnes nouvelles : je tâche donc parfois de lui persuader que vous ne viendrez pas ; car ce serait pour elle un si grand sujet de peine si vous n'arriviez pas le jour où vous seriez attendue. J'espère vous voir le 1er de mai ; si toutefois vous ne veniez pas, nous nous reverrons avant longtemps, car les classes se fermeront le 15 de juillet. Helen est bien, et vous envoie ses amitiés ; faites aussi mes amitiés à ma grand'mère, à mon père, à toutes mes amies et aux enfants. Ecrivez bientôt et souvent à votre affectueuse enfant. DEBBIE. "

Peu de temps après avoir écrit la lettre ci-dessus, elle découvrit qu'une de ses jeunes amies, qui était très pieuse en même temps qu'elle lui était très dévouée (et qui maintenant, nous en avons l'humble et douce confiance, ayant quitté la vie quelques mois avant Debbie, jouit avec elle du bonheur des élus), faisait une neuvaine en l'honneur de saint Joseph, afin d'obtenir, par l'intercession de ce grand saint, quelque grâce particulière ; et elle était en même temps convaincue que l'objet de cette neuvaine n'était autre que sa propre conversion. Ayant importuné son amie pour qu'elle lui fît connaître la grâce qu'elle demandait au Ciel, elle finit par accompagner ses instances de quelques réflexions d'un caractère un peu léger, qui tenaient presque du mépris pour cette pratique religieuse, et qui ne manquèrent point de blesser la susceptibilité de celle à qui elles s'adressaient. Quelques jours plus tard, au moment où elles venaient d'entrer l'une et l'autre en classe, le matin, se rappelant l'inconvenance des réflexions qu'elle s'était permises dans cette circons-

tance, et la peine qu'elles avaient dû causer à son amie, elle prit une feuille détachée de son livre et traça avec un crayon les lignes suivantes, tellement à la hâte qu'elles étaient à peine lisibles : " Ma chère Katie, vous savez que, dimanche dernier, j'ai deviné quel était l'objet de votre neuvaine à saint Joseph, quoique je le susse à peu près auparavant. Vous n'avez pas non plus oublié avec quelle légèreté je me suis permis de parler des prières que vous faisiez pour obtenir l'intercession de ces saintes âmes qui furent choisies de notre Père qui est au ciel pour être les protectrices sur la terre de son Fils unique, notre divin Sauveur. Chère Katie, mes paroles ont dû faire sur votre cœur une impression trop pénible pour que vous les ayez oubliées sitôt. Vous serez surprise, sans doute, d'apprendre que les sentiments que j'ai exprimés alors n'étaient guère ceux de mon cœur ; et vous le serez encore davantage en m'entendant ajouter que, dans mon cœur, je suis déjà CATHOLIQUE ! Oui, Katie ! j'ai la confiance que vos prières sont montées jusqu'au trône de Dieu, et qu'elles ont été exaucées. J'avais un poids sur le cœur. Oui ! au milieu de mes récréations les plus enjouées, en portant vos regards sur mon visage, vous auriez pu y remarquer l'expression du trouble, de l'inquiétude : et quelle en était la cause ? la conviction que je devrais être catholique, et que je ne le suis pas. La nuit dernière, il m'a semblé que je ne pouvais plus y tenir ; mon cœur était disposé, et je suis allée prendre conseil d'une religieuse. Je n'ai rien lu qui pût produire chez moi la conviction; je n'ai pas même prié, si ce n'est tout dernièrement ; mais d'autres ont prié pour moi, ce que je n'oublirai jamais. Je deviendrai un jour catholique ! Je ne saurais être autre chose. Lors même que je ne ferais que lire ma bible, il me faudrait croire des

vérités enseignées par cette Eglise... Oui, Katie, croyez-moi, je suis catholique, et priez pour votre affectueuse amie. DEBBIE."

Le jour même où elle écrivit cette lettre, elle demanda une médaille à la sœur qu'elle affectionnait davantage, qu'elle regardait comme une tendre amie, et dont les charitables avis l'avaient portée à chercher la grâce qui était descendue dans son âme, comme une rosée céleste, pour la remplir d'une joie ineffable. La sœur lui répondit qu'elle lui en donnerait une, si elle voulait lui promettre de la porter toujours sur elle; ce qu'elle fit. Cette médaille, Debbie ne l'a jamais quittée; elle a été déposée, avec sa précieuse dépouille, dans la tombe. Elle demanda souvent à la sœur dont nous avons déjà parlé, et dont il sera souvent question dans le cours de ce petit ouvrage, des explications sur les doctrines et les cérémonies de la religion catholique; mais cette religieuse eut toujours soin d'éluder les questions qu'elle lui faisait sur ce sujet, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre, vu que c'eût été une violation de la règle que de parler de religion à une élève protestante. Quand enfin on vit qu'elle insistait fortement pour avoir ces explications, il lui fut répondu brièvement, avec protestation, qu'elle demandait une chose contraire à la règle; la religieuse lui disant qu'elle préférerait que ces questions ne lui fussent pas faites, et lui conseillant de se contenter de méditer sur les grandes vérités de la religion, et de prier avec ferveur, afin d'obtenir la lumière d'en haut qui éclairât son âme. Elle répétait souvent qu'elle ne lisait que sa bible, mais qu'à chaque page elle rencontrait la preuve de quelque doctrine ou de quelque pratique catholique, et que plusieurs passages qui ne présentaient aucun sens

aux protestants étaient pleins de signification quand on les étudiait au point de vue catholique.

Celui qui est la vérité même a dit des siens : " Vous les reconnaîtrez par leurs fruits : peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? " Et où trouverons-nous une preuve plus consolante de la puissance de la prière, des pieux exemples et des saints préceptes, que dans ces premiers indices de la future conversion à la vraie foi de notre jeune et intéressante amie ? Quand on considère avec quel soin attentif elle observait la vie et la conversation des personnes avec qui elle était en rapport, sans découvrir rien qui fût le moins du monde contraire à l'esprit de l'Évangile, ou qui pût justifier les accusations qu'elle avait si souvent entendu porter contre elles ; quand on se rappelle les émotions qu'elle éprouva en découvrant quel avait été l'objet des prières offertes durant la neuvaine pour son salut éternel, et qui, partant d'un jeune cœur plein d'amour et de ferveur, étaient montées comme un encens pur jusqu'au trône de la grâce ; quand on pense aux quelques paroles qui lui furent adressées par une pieuse sœur, et qui, comme une semence déposée dans une bonne terre, arrosée par les eaux de la grâce céleste, étaient destinées à porter des fruits pour l'éternité, il est impossible de ne pas se sentir animé d'un zèle ardent pour rendre sa prière plus ardente, plus agréable à Dieu, pour remplir avec plus de fidélité et de perfection les devoirs qu'impose la religion, afin que notre " lumière luise devant les hommes, et que, voyant nos bonnes œuvres, ils glorifient notre Père qui est dans le ciel." Avant la fin d'avril elle mérita que son nom fût inscrit au tableau d'honneur avec celui de treize de ses compagnes à qui l'application et le succès dans leurs études, joints à une conduite irréprochable, avaient

assuré, de même qu'à Debbie, cette haute distinction. Or il est à remarquer que très peu d'élèves sont assez heureuses pour atteindre ce degré d'honneur dès leur première année. Le dernier jour d'avril elle fut choisie par la classe pour être une des deux dames d'honneur de la Reine de Mai, dignité dont elles jouirent jusqu'à la fin de l'année. Ce choix marquait non seulement qu'elle occupait une place au tableau d'honneur, les candidats étant choisies parmi celles dont les noms y sont inscrits, mais c'était encore un témoignage de la haute estime qu'avaient pour elle ses jeunes compagnes, leurs suffrages ayant été à peu près unanimes. Faisant allusion à cet incident dans une lettre qu'elle adressait à sa mère quelques jours plus tard, elle dit : " Je vous ai écrit hier par B*** ; mais il ne m'est jamais venu à l'idée de vous dire que j'avais eu l'honneur insigne d'être élue dame d'honneur de la Reine de Mai. C'est peut-être par humilité que j'ai différé de vous le faire savoir jusqu'à ce que mes maîtresses m'aient dit de vous en informer ; car vous savez très-bien que c'est une chose dont je ne manque pas. Mais il faut que je vienne de suite à l'objet de ma lettre ; je n'ai à ma disposition que quelques minutes, ma lettre devant partir ce soir." Il s'agissait du vêtement blanc qu'elle devait porter pour la circonstance, vu qu'elles n'avaient pas encore reçu leur costume d'été. La lettre dont elle parle est probablement la suivante, écrite quelques jours avant celle que nous venons de citer : "... Votre lettre, renfermant... dollars, m'a été remise il y a quelque jours, et j'aurais dû y répondre plus tôt ; mais le temps passe avec une rapidité telle, que les jours et les semaines s'écoulent sans que j'y fasse attention, et j'oublie quelquefois qu'il est temps que je réponde à mes lettres ; puis, chaque heure de la journée étant con-

sacrée à quelque étude particulière ou à la récréation, il arrive souvent qu'on ne peut guère se rendre compte de la manière dont on a employé le temps...

"Je viens d'être appelée au parloir et de recevoir votre lettre qui m'apprend que la maladie de papa vous empêche de venir nous voir à présent. J'en éprouve de la peine ; toutefois nous nous consolons un peu en songeant que, dans quinze jours tout au plus, nous devrons retourner chez nous. Je suis affligée d'apprendre que mon père est si malade ; mais j'espère que cette maladie n'aura point de graves conséquences. Comment est ma grand'mère maintenant ? Dites-lui que j'espère la trouver assez bien pour qu'elle puisse venir nous voir souvent, quand je serai dans la famille. Offrez-lui mes respects, de même qu'à ses amies, et dites-leur que ce n'est pas le mal du pays qui me ramènera chez nous ; car à mesure que l'été s'avance, je trouve plus de charmes dans le couvent que je n'en trouvais en hiver ; et, comme j'ai été très heureuse pendant cette dernière saison, je suis certaine que je ne le serai pas moins pendant l'été. Je suis très bien, et Helen a maintenant toute l'apparence d'une jeune personne de bonne santé..."

Dans le temps où l'on faisait les préparatifs pour le couronnement de la Reine de Mai, elle alla, avec la compagne qui avait fait pour elle une neuvaine, chercher un tapis qui se trouvait dans le sanctuaire de la chapelle des élèves, où l'on conserve sur l'autel le saint Sacrement. Quand elle fut entrée dans le sanctuaire et qu'elle se trouva en face du tabernacle, ne l'ayant jamais approché d'aussi près auparavant, un sentiment indescriptible de frayeur s'empara d'elle au moment où elle s'inclina pour prendre le tapis ; élevant alors son cœur vers la sainte hostie,

elle en laissa échapper, avec des sentiments d'une humble simplicité et de candeur, cette aspiration : " Mon divin Seigneur Jésus, si vous êtes, comme les catholiques le croient, réellement présent dans ce tabernacle, je vous adore avec toute la puissance de mon âme !" Après avoir répété en elle-même ces paroles, la ferme conviction de la vérité de ce mystère sublime, qui était destiné à être de ce moment-là pour son âme comme une ancre ferme, inébranlable, se répandit dans son esprit comme un fleuve de lumière, avec une puissance telle, qu'elle devint insensible à tout ce qui l'environnait, pendant les instants qui suivirent ce premier acte d'adoration. Et ses compagnes, après lui avoir adressé plusieurs fois la parole (à voix basse, bien entendu ; car il n'est jamais permis de parler haut en présence de l'adorable Sacrement), lui touchèrent légèrement l'épaule, et, l'éveillant ainsi de son ineffable contemplation, la ramenèrent en toute hâte à l'endroit où elles travaillaient. Ce petit incident était rapporté dans un carnet qu'elle portait toujours sur elle, et dans lequel elle enregistrait les événements de chaque jour. Elle le perdit, à son grand regret ; mais plus tard il fut retrouvé et conservé, par une circonstance assez extraordinaire et toute fortuite.

La lettre dont suit un extrait fut écrite le 15 de mai : " ...Monsieur B*** est venu nous trouver la semaine dernière. Il nous a dit qu'il avait vu papa peu de temps auparavant, et qu'il lui avait promis de nous venir visiter. Il a paru surpris que je fusse si satisfaite du couvent, et eut beaucoup à dire sur le compte des catholiques, etc. En entrant au parloir, il vit quelques tableaux et quelques images de la sainte Vierge et de saints, et, après les avoir examinés quelques instants, il s'écria : " Quelle superstition !

quelle idolâtrie !—Qu'est donc ? lui dis-je.—Qu'est-ce ? Je veux parler de ce culte ridicule d'images, de saints, etc. Ne pensez-vous pas comme moi là-dessus ?—Non, lui dis-je, vous vous trompez beaucoup ; il n'y a là ni idolâtrie ni superstition ; car, d'abord, les catholiques n'adorent pas les saints ni les images ; ils ne font que les honorer, les vénérer. Au reste, ce n'est pas la première fois que j'entends répéter que les catholiques font telle ou telle autre chose ; aussi vos réflexions ne me surprennent pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont tout autres qu'on me les avait représentés." Il nous dit qu'à en juger par notre apparence, surtout par celle d'Helen, le régime du couvent devait être assez bon. Cora et Sarah sont passées par Montréal il y a près de deux semaines ; elles s'y sont arrêtées pour nous venir voir ; mais leur visite n'a duré que quelques minutes. Comment est le frère de Cora ? Elle nous dit qu'elle n'osait pas se promettre de le revoir vivant à son retour..."

Debbie m'a souvent été représentée par ses maîtresses comme unissant alors à la gravité de son esprit une douce gaieté, qui imprimait à son caractère un charme particulier, et à ses manières des grâces qu'on ne saurait décrire. Elle ne ressemblait pas, sous beaucoup de rapports, à la plupart des jeunes filles de son âge, et ne manifestait point d'affection particulière pour aucune religieuse, comme il arrive souvent parmi les élèves. Un soir, pendant la récréation, chacune des élèves s'amusait à nommer la religieuse qu'elle affectionnait davantage, faisant ressortir avec toute l'habileté possible les précieuses qualités qu'elle admirait en elle. Debbie écoutait dans le silence tout ce qui se disait quand tout à coup l'une d'entre elles lui dit : "Eh bien !

mademoiselle Barlow, vous n'avez encore rien dit: quelle est donc votre favorite ?—Je les aime toutes," répondit-elle avec le calme qui lui était propre, mais en même temps avec un accent qui dénotait les vifs sentiments d'affection dont son cœur était pénétré. " Oh ! que vous êtes insensible, indifférente ! lui dirent-elles ; nous ne croyons pas réellement que vous ayez de l'affection pour qui que ce soit.—Vous penseriez peut-être tout autrement, dit-elle, si vous pouviez voir mon cœur." La perfection avec laquelle elle remplissait tous ses devoirs comme élève semblait résulter chez elle d'un sentiment inné des convenances, qui réglait toutes ses démarches. Ses devoirs, elle paraissait les accomplir sans effort. Son aimable modestie, sa douceur inaltérable, sa gracieuse politesse envers tout le monde, semblaient couler comme de leur source, de son cœur, où régnait l'harmonie la plus parfaite. Ces vertus excellentes ne paraissaient, à la vérité, lui coûter aucun effort dans le temps où elle les pratiquait ; mais elles étaient le fruit de l'exercice constant et particulier de sa volonté, qu'elle formait ainsi au bien. Elle accomplit et confirma par sa conduite cette maxime du pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que " la vigilance sur les sens est le fondement de la pureté, la gardienne de la paix et le miroir de la dévotion."

Il est vraiment pénible de voir qu'il y ait si peu de nos jeunes personnes qui aient le courage d'exercer cette vigilance, qui contribuerait si puissamment à augmenter et à assurer leur bien-être temporel et spirituel. Dans le cercle uniforme des occupations journalières d'une élève au couvent, bien qu'il n'y ait qu'un très petit nombre d'événements assez saillants pour intéresser le lecteur, toutefois il ne faut pas croire qu'il en soit ainsi pour les élèves. Il ne

se passe pas de semaine sans que les élèves voient leurs maîtresses recourir, dans leur affection pour elles, à quelque nouvel expédient pour rendre leurs récréations plus agréables ; souvent les bonnes sœurs, en leur offrant ces genres d'amusements nouveaux, les prennent à l'improviste, leur ménageant une agréable surprise qui ne contribue pas peu à rompre la monotonie de la vie de couvent. C'est ainsi que pour les élèves, quand l'ennui qui résulte inévitablement des devoirs à remplir et de la discipline à laquelle elles sont soumises s'est évanoui, le temps s'écoule d'une manière imperceptible et agréable tandis qu'elles se forment, sans presque s'en apercevoir, à des habitudes d'ordre dans toutes leurs études, dans leurs occupations, habitudes qu'elles conservent toujours, et qui sont d'un prix inestimable pour elles dans la suite de leur vie.

Notre jeune amie, une fois habituée à la règle de la maison, compta toujours ces quelques mois, qui s'étaient écoulés sans être marqués par aucun événement saillant, comme ayant été les plus heureux de sa vie. Aux approches des examens et des vacances, elle était tellement attachée au couvent, qu'elle s'affligeait par la crainte qu'il ne lui fût pas permis d'y retourner à la fin des vacances. Toutefois elle bannissait de son esprit la pensée qu'elle dût quitter le couvent pour n'y plus revenir, ce qui eût été pour elle une peine bien sensible. C'est sous le poids de ces émotions qu'elle traça les lignes suivantes, destinées à quelques-unes de ses compagnes les plus chères, qui, de leur côté, lui remettaient une petite composition renfermant de même l'expression de leurs sentiments aux approches de leur séparation :

"Six mois ! Est-il bien possible qu'il y ait déjà si longtemps que je suis au couvent ? Il me semble

plutôt que je n'y ai passé que quelques jours, dont rien n'a troublé le calme. Car quels sont les soucis que nous rencontrons pendant notre séjour au pensionnat ? Rien. Ils s'évanouissent avec le soleil couchant, ne laissant sur nos cœurs aucune empreinte de chagrin. Ici, dans ce tranquille séjour, où tout ne respire que l'union et la charité, comment la tristesse pourrait-elle venir altérer la joie de nos cœurs ? Et maintenant que je vais quitter cette maison, la plus chère à mon cœur après la maison paternelle, je voudrais exprimer mon admiration pour l'enseignement que nous y recevons, mon amour et ma reconnaissance pour mes maîtresses. Mais quelle plume peut décrire les sentiments d'un cœur véritablement reconnaissant ? Ah ! il en faudrait une plus habile que la mienne. Je suis tentée de la laisser échapper de mes mains et de m'écrier : Les paroles sont impuissantes à rendre ces sentiments ! Tous les jours j'ai vu quelque chose de plus à admirer, à aimer ; tous les jours j'ai découvert quelque nouvel exemple du dévouement de ces religieuses aux soins desquelles nous avons été confiées, quelque nouveau témoignage de leur tendre sollicitude pour notre bonheur. Tantôt c'était quelques paroles d'encouragement, tantôt quelques bons conseils, dont l'objet était toujours d'aplanir les petites difficultés que nous rencontrions, et de nous faire avancer dans la voie du devoir, en même temps qu'ils pénétraient nos âmes des sentiments de la plus vive reconnaissance pour celles que nous regardions à juste titre comme nos meilleures amies. Et maintenant que nous allons nous séparer, mes bien-aimées compagnes, ayons toujours présents à l'esprit les sages avis que nous avons reçus. Quelques-unes, en quittant cette maison, lui disent un éternel adieu ; pour moi, il m'est donné de me complaire dans la

douce pensée que je reverrai ce séjour bien-aimé où j'ai coulé des jours si heureux, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire."

Quand ses parents vinrent assister aux examens, ce qu'elle appréhendait le plus vivement fut presque confirmé, et elle vit avec les sentiments de la plus profonde douleur qu'il lui faudrait probablement se séparer de ce qu'elle avait de plus cher. Les émotions qu'elle éprouva en quittant le couvent furent si pénibles, que, trois ans plus tard, étant au couvent de Saint-Eustache avec sa maîtresse bien-aimée, elle traça ces lignes sur une feuille de son journal "J'entrai au couvent, pour la première fois, le 9 février 1853, et je le quittai le 15 juillet de la même année. Ces deux jours ont été les plus malheureux de ma vie, mais en raison de causes bien différentes: le premier, parce que je ne voulais pas rester au couvent ; le second, parce que je ne voulais pas le quitter." Il est à remarquer combien ces paroles prouvent à la fois et à la justesse de son esprit, qui lui fit déposer ses préjugés et ses défiances dès qu'elle en reconnut l'injustice, et la vérité de ces paroles de saint Thomas, dont elle faisait ses délices : " Heureux l'homme simple et juste chez qui il n'y a point d'artifice ; car Dieu est avec lui dans toutes ses œuvres, et il dirige ses pas dans la voie ;' et, " celui qui change son opinion pour une autre qui est meilleure, ne pèche pas contre la vérité. "

Quand Debbie retourna dans sa famille, et qu'elle se trouva de nouveau au milieu de ses amies d'enfance, il n'y eut chez tous qu'une voix pour reconnaître les progrès qu'elle avait faits, pour louer et les qualités de son esprit et la délicatesse exquise de ses manières. Je ne saurais mieux vous la représenter qu'en lui appliquant les paroles du cardinal Wiseman dans le portrait qu'il a tracé de sainte

Agnès, dont le nom fut donné plus tard à notre chère Debbie, à son baptême : " Sur sa physionomie paraissait la candeur de la jeunesse unie à l'intelligence de l'âge mûr. Dans son regard non seulement brillait l'innocence de la colombe que le poète sacré décrit dans le Cantique (I, 14), mais il en jaillissait encore un rayon intense de sainte affection, comme si ses yeux se fussent portés au delà de tous les objets environnants, pour se reposer sur un SEUL, invisible à tous les autres, mais pour elle réellement présent, en même temps que très cher à son cœur. Son front reflétait la candeur et la sincérité ingénue de son âme ; un doux sourire régnait sur ses lèvres, et ses traits, empreints de la fraîcheur de la jeunesse, changeaient d'expression avec une naïve gravité, passant rapidement d'un sentiment à un autre, selon que son tendre et sensible cœur en était affecté. "

Peu de temps après son retour dans sa famille, l'accablante conviction qu'elle ne devait plus retourner dans son " cher couvent " vint la plonger dans une tristesse et une affliction qu'on ne peut décrire. Les craintes de ses parents, qui lui étaient tout dévoués,—bons et indulgents sous tous les autres rapports,—furent si grandes lorsqu'ils découvrirent ses convictions et ses propensions religieuses, qu'ils lui défendirent même d'entretenir aucune correspondance avec ses amies et ses maîtresses bien-aimées. Celle qu'elle affectionnait davantage parmi ces dernières (qui avait été nommée à la mission d'Yamachiche, où elle demeura jusqu'à ce qu'elle fût transférée à celle de Saint-Eustache), ne se doutant pas de la tournure que les choses avaient prise, attendait depuis longtemps l'arrivée de la lettre promise par sa chère enfant ; et, craignant que la maladie ou quelque autre accident ne fût la cause de son

silence, elle lui écrivit pour apprendre la raison qui l'avait empêchée de remplir la promesse qu'elle lui avait faite en se séparant d'elle. Ce qui suit est un extrait de la réponse de Debbie :

" Fairfield, 18 septembre 1853. — ... Vous pensez que je vous ai oubliée. Non ! il m'est impossible d'oublier ceux que j'aime, et aussi longtemps que je penserai à mes amis et à mes parents, aussi longtemps je me souviendrai de ma tante Saint***. Quand ce cœur sera devenu froid et indifférent, insensible à toute affection terrestre, quand il ne pensera plus à ses amies, alors, mais alors seulement je vous oublierai ; mais il me semble que ce temps est éloigné, bien, bien éloigné ! On m'accuse d'avoir un cœur froid qui manque de reconnaissance ; mais ceux qui parlent ainsi se trompent sur mon caractère et mes dispositions ; car, loin d'être indifférente ou ingrate, je n'oublie jamais un bon service, et je regrette d'ajouter qu'il n'est pas dans ma nature d'oublier une injure ; je puis pardonner ; mais il est difficile d'oublier. Maintenant, ma chère tante, je pense que vous allez dire que je suis bien méchante, et que votre pauvre enfant n'est pas changée, que sa tête est toujours la même ; mais je vais quitter ce sujet pour quelque chose de plus intéressant. Les raisons qui m'ont empêchée de retourner au couvent sont nombreuses. Je désirais y retourner ; mais ma mère voulait me retenir : elle trouvait que c'était tant m'éloigner d'elle ! puis elle craignait que le séjour du couvent ne fût nuisible à ma santé, et ne manquait pas d'alléguer *plusieurs autres raisons*. Mes parents et mes connaissances ont été tout à fait satisfaits des progrès que j'ai faits dans mes études, etc. etc. Deux de mes cousines doivent aller à Montréal la semaine prochaine. Je souhaiterais beaucoup que vous fussiez au cou-

vent pour leur enseigner le français : vous avez eu tant de patience pour votre pauvre enfant ! "

Sa réponse à la seconde lettre de cette amie fut écrite sous l'empire de la crainte que, si elle exprimait ses sentiments, toute correspondance entre elles ne lui fût interdite. Le ton en était si peu conforme à ses véritables sentiments, l'ensemble marquait une telle circonspection, qu'elle la détruisit plus tard, cette lettre lui étant tombée sous la main pendant son séjour à Saint-Eustache, où elle passa un an avec son amie et sa chère maîtresse de classe. Peu de temps après avoir reçu une réponse, elle alla passer quelques jours à Saint-Albans, avec une parente d'un autre endroit pour qui elle avait beaucoup d'affection, et qui devait demeurer quelques jours dans un hôtel de cette ville. Pendant que Debbie y était, elle écrivit, avec la permission de cette parente (qui l'aimait tendrement, et qui, bien que protestante, croyait qu'on avait poussé trop loin l'opposition que l'on avait faite à ses penchants religieux), une lettre dont je vais citer un extrait. Elle était datée de Saint-Albans, 23 décembre 1853. Debbie commençait par demander pardon à sa vénérable amie de la froideur que celle-ci n'avait pas manqué de remarquer dans sa dernière lettre, et, pour lui en donner les raisons, en lui représentant d'une manière touchante l'embarras dans lequel la jetaient, d'un côté, son désir de se rendre aux exigences de ses chers parents, dont elle respectait sincèrement les volontés, et, de l'autre, les vifs sentiments de son cœur qui la portaient à exprimer à son amie l'attachement qu'elle avait pour elle. Sachant bien que l'ordre qui lui imposait un sacrifice si pénible de ses plus chères affections ne résultait que d'une méprise, elle continuait : " J'ai étudié avec soin et avec un

esprit libre de tout préjugé, profitant de toutes les circonstances favorables pour le faire, les catéchismes, les annales et les écrits de l'Eglise de Jésus-Christ ; — vous me comprenez, je veux dire de l'Eglise catholique : — et comme je vous l'ai répété souvent, très souvent, j'ai trouvé beaucoup à admirer. Je suis rentrée dans ma famille avec des convictions bien différentes de ce qu'elles étaient avant que j'allasse au couvent, et mes parents découvrirent bientôt la chose. Non pas que j'aie jamais exprimé le désir de devenir membre de cette Eglise. Non ! je n'étais pas encore en état de porter un jugement sur les autres sectes chrétiennes, et je me croyais obligée d'examiner les raisons sur lesquelles leurs croyances sont appuyées ; je l'ai fait. J'ai lu et j'ai conversé avec plusieurs, et enfin je me suis décidée à être guidée par la foi et par ma propre raison. J'ai entendu ridiculiser et attaquer les catholiques de toutes les manières possibles, aussi bien par mes parents que par d'autres. Il me semble que si toutes les longues heures qu'il m'a fallu passer à converser avec des protestants ignorants, superstitieux, volontairement aveugles et intolérants, étaient réunies, elles formeraient au moins trois mois. Je ne pouvais faire autrement. L'un entrait et me disait : " Eh bien ! Debbie, j'apprends que vous êtes catholique," et continuait à discourir d'une manière plus ou moins désagréable jusqu'à ce que je me crusse obligée en conscience, et par respect pour mes convictions, d'élever la voix pour défendre, autant que j'en étais capable, une religion que je respectais et que j'aimais sous bien des rapports. Je ne pouvais souffrir tranquillement et je ne souffrirai jamais qu'une personne, ignorante ou non, déblatère ainsi contre le clergé et les ordres religieux de femmes de l'Église catholique ; je ne puis endurer cela. Enfin,

j'ai refusé d'entendre parler sur ce sujet, à moins qu'on ne m'adressât des questions d'une manière polie et respectueuse. Il m'a fallu converser, discuter, jusqu'à ce que j'aie été fatiguée du nom d'Église, et que je sois devenue parfaitement insouciante... Je défendrai les religieuses en quelque lieu que je me trouverai, et si l'on infère de là que je suis devenue catholique, peu m'importe. Je demeure maintenant avec une parente qui me témoigne beaucoup d'égards et de bonté. Elle vient de me faire cadeau d'une belle croix d'or. J'y attache beaucoup de prix. A l'hôtel où je suis maintenant loge aussi une dame très aimable, convertie du protestantisme au catholicisme. Elle a perdu, le printemps dernier, sa fille unique ; celle-ci avait passé quelque temps au couvent du Sacré-Cœur à New-York. Elle me prie de vous présenter ses compliments. Elle regarde les religieuses comme parfaites. Mme Lynn (autrefois Jennie Hall) s'affaiblit tous les jours ; elle ne peut vivre que quelque temps ; elle me dit qu'elle désirerait beaucoup écrire au couvent, mais qu'elle en est incapable. Elle est très heureuse, et semble presque désirer la mort."

Peu de temps après que la lettre précédente fut écrite, Debbie et Helen allèrent visiter quelques amies à Highgate et à Burlington ; et, après leur retour à Fairfield, elles entrèrent comme externes dans une pension de cet endroit. Le 23 avril 1854, Debbie écrivait de Fairfield : "... Je fréquente la pension et passe le temps bien agréablement. Je désirerais beaucoup vous voir, vous, ma véritable amie, que j'aime à appeler souvent de ce nom, si souvent que l'on m'accuse de ne penser qu'au couvent et à celles qui l'habitent..." Un mois plus tard, elle écrivait à cette même amie une lettre dont nous ex-

trayons ce qui suit : " Fairfield, dimanche soir, 28 mai 1854... La nuit est magnifique, calme, sereine comme une soirée d'été. Une pluie rafraîchissante semble avoir ajouté de nouveaux charmes à la nature ; on ne ressent qu'une brise légère comme si les anges circulaient autour de nous, agitant l'air doucement par le mouvement de leurs ailes. J'entends au loin le murmure d'un ruisseau et des voix d'enfants qui jouent. C'est véritablement une heure que j'aime. Plus loin, bien loin, il me semble entendre le son expirant des cloches d'un couvent, invitant les élèves au repos ; et, donnant libre cours à mon imagination, je me représente une scène bien chère à mon cœur, une multitude de jeunes filles montent les degrés qui conduisent à une chapelle d'une apparence modeste, mais dont l'enceinte est sacrée. Elles entrent, et toutes s'agenouillent et inclinent la tête ; ici tout orgueil, toute jalousie, toute envie, toute haine disparaît... Le sanctuaire est éclairé par la pâle lumière d'une lampe, répandant ses rayons sur les murs sacrés, et rappelant aux âmes présentes la lumière brillante de la foi qui doit régner dans nos cœurs. De ferventes prières, animées de la foi la plus vive, s'élèvent de tous ces jeunes cœurs jusqu'au trône du Très-Haut. Et l'hymne délicieuse du soir à l'honneur de la très sainte Mère de Jésus-Christ, répétée au milieu de ce religieux silence, est accompagnée des plus ferventes prières pour obtenir son intercession. Et les pas lents, mesurés, de ces enfants en quittant ce lieu de la prière marquent tout le respect qu'elles ont pour ce sanctuaire. Oui, ma chère tante, je laisse souvent mon imagination se reposer sur ce tableau, que j'aime tant à me représenter. Croyez-vous, pouvez-vous croire qu'il me soit possible de l'oublier ? Ce souvenir demeure dans mon cœur, il est imprimé dans ma mémoire pour ne

jamais s'effacer, et je me reporte vers ces jours comme vers les jours les plus heureux de ma vie.

" Helen a été bien malade d'une inflammation d'estomac et des intestins. Jamais de sa vie elle n'a été aussi mal, et elle est maintenant dans un triste état. Ses forces l'avaient abandonnée entièrement, au point qu'il en fallut prendre soin comme d'un enfant. J'ai été retenue si longtemps auprès de son lit de souffrances, que je n'ai pu écrire à personne. Vous excuserez mon long silence, n'est-ce pas ?... Je ne suis pas ingrate ; non, je ne le suis pas ! Accusez-moi de toute autre chose, mais pas d'ingratitude ! J'aime les religieuses et je me rappellerai toujours leurs bontés pour moi. Elles pensent peut-être que je les ai oubliées depuis longtemps... Une personne est venue aujourd'hui dans ma chambre pour voir Helen, et vous ne sauriez croire tout le bruit que l'on a fait à mon sujet à propos des objets de piété qui se trouvaient sur une table dans ma chambre ; ces objets étaient une *croix*, mes deux livres de prières (catholiques), mon chapelet, une image de l'Ange gardien, une de la sainte Vierge, une autre de saint Joseph, une autre de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, toutes les images qui m'avaient été données au couvent, et deux vases de fleurs que j'avais cueillies au jardin pour orner ma table. Mes livres furent examinés, etc., etc. ; on fit force commentaires sur telle chose, puis sur telle autre chose ; je gardai le silence. Je me contentai de remarquer que ces choses me rappelaient le couvent, et que j'aimais à les avoir sous les yeux. On me dit que je devrais m'unir à l'*Eglise papiste*. Je répondis qu'il pourrait bien se faire que je devinsse membre de l'*Eglise catholique*."

Ce qui suit est extrait d'une lettre datée de Fairfield, juin 1854 : " Oh ! ma tante, c'est un bonheur

de savoir que vous vous intéressez à moi, que vous priez pour moi. Et maintenant, dans la tranquille solitude de ma chambre, je me reporte vers le passé, je me rappelle votre douce contenance, votre tendre regard, et je voudrais qu'il me fût donné de pouvoir encore contempler l'un et l'autre. Ici, seule, auprès de mon lit de repos, je demande à Dieu qu'il bénisse votre vie, qu'il donne à votre cœur des joies nouvelles, qu'il vous anime par sa divine présence, et vous reçoive, à la fin de votre carrière, dans le lieu de l'éternel bonheur, où il me semble parfois vous voir parmi la troupe des anges, et pure comme eux. Que n'ai-je l'assurance d'y rencontrer un jour moi-même les justes, de voir leurs robes purifiées dans le sang de l'Agneau, et d'avoir place au milieu d'eux ! Le ciel me paraît une demeure si délicieuse ! Il est la récompense que ce divin Agneau nous a méritée, et il me tarde d'en voir la gloire ; mais quand j'interroge mes sentiments, j'entends une voix qui me dit : " Es-tu préparée à mourir ? " Si je me voyais préparée, je mourrais volontiers......"

" Fairfield, 25 juin 1854...... Je pense à vous souvent, très souvent, et je vous devrai de la reconnaissance pendant toute ma vie, et peut-être pendant l'éternité...... Je suis assaillie de toute part par ceux qui pensent que je veux devenir moins ignorante que je ne l'étais auparavant. On me ridiculise ; oui, et plus que cela ! Mais mon Dieu sait que je ne faillirai pas, avec son secours et sa grâce. Je suis ici, et il faut me conformer à bien des choses contre mon gré je me soumettrai à qui de droit, je lirai leurs écrits blasphématoires, et si j'y trouve quelque chose de pur, e le détacherai de ce qui est impur. Je leur donnerai ce qui leur appartient. Je connaîtrai la foi de tous ; j'en connais déjà beaucoup à la vérité, et je ne trouve

rien de conforme à mes sentiments que la seule vraie foi. Aujourd'hui je suis allée à l'église presbytérienne, et quand j'eus entendu la moitié du sermon, voilà qu'il fallut décocher une flèche contre le papisme. Le prédicateur dit que ce n'était que le paganisme sous un autre nom ; que les catholiques n'avaient pas la lumière d'en haut, la lumière de la révélation ; que les chefs de cette Eglise étaient les hommes les plus licencieux de la terre ; et, enfin, que sur la figure de l'Eglise étaient empreintes ces paroles (que saint Jean applique à la Rome païenne) ;—je ne les répéterai pas ; lisez-les vous-même, ma tante, au chapitre XVII, verset 5 de l'Apocalypse. J'écoutai ; je me sentis étourdie et aveugle, je pris mon châle et sortis de l'église ; je fus obligée de m'asseoir dans le vestibule jusqu'à ce que je fusse remise de mon émotion, et je retournai chez moi. Quelqu'un demanda à ma mère pourquoi j'étais sortie de l'église ; elle leur répondit : " Debbie ne voulait pas entendre parler ainsi contre l'Eglise catholique, c'est pour cela qu'elle est sortie." Je suppose que toute la ville va s'émouvoir à ce sujet. Qui sait si la populace ne se mettra pas à ma poursuite ? Ce matin je suis allée à la messe à Saint-Albans. Au moment de la communion, le balustre en face du grand autel s'est garni entièrement d'Américains convertis à la foi catholique depuis quelques années, et qui tous demeurent dans cette ville, à l'exception d'une famille de Philadelphie, et de deux ou trois d'une ville voisine."

Nous n'avons de Debbie aucune autre lettre d'une date antérieure au mois de novembre 1854 ; elle écrivait alors de Fairfield : " ...... J'ai reçu votre bonne lettre hier soir, et je vous prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de m'écrire de nouveau. La raison

pour laquelle je n'ai pas répondu à votre précédente est qu'on m'a refusé ce plaisir ; je vais vous parler d'une manière ouverte, ma bonne amie (car je vous considère comme telle) ; mes épreuves augmentent, je crois, car je déclare maintenant mon intention de devenir membre de l'Eglise que je considère comme la véritable. Il y a deux mois on m'a privée du plaisir d'assister à la messe ; je protestai cependant de ma ferme résolution de ne jamais plus entrer dans une église protestante (excusez-moi, je voulais dire *meeting-house*) si l'on ne me laissait pas aller à l'église catholique ; mais on persista dans ce refus ; alors tous les dimanches je me plaçais à ma fenêtre et je fixais mes regards sur la chapelle catholique, tandis qu'on y offrait le saint sacrifice de la messe ; enfin on me dit que je pouvais y aller, et j'y suis allée. A la suite de cela, mes amis tournèrent en ridicule de plus en plus les catholiques, et le dimanche suivant on me défendit d'aller à la messe. Je fis alors cet arrangement ; je m'engageai, si l'on me permettait d'assister à la messe tous les quinze jours, c'est-à-dire aussi souvent qu'on l'a ici, à aller aux réunions des protestants le reste du temps, jusqu'à ce que je devinsse catholique. Ceci parut convenir ; et, tout en me tournant en ridicule, on me permet d'assister à l'office. Dimanche dernier, l'évêque de Burlington et deux prêtres, sans compter celui qui dessert cet endroit, sont venus à Fairfield et y sont demeurés jusqu'à mardi à midi. Je suis allée à la messe dimanche matin. M. Mac-Gowan, notre prêtre, vint me demander si je désirais être présentée à l'évêque ; je lui répondis que j'en serais très heureuse ! Il me dit donc qu'après la messe il me présenterait à lui. Ma mère était avec moi, et elle se montra si opposée à cette introduction, après que M. Mac-Gowan se fut retiré, que je n'ai pas voulu attendre pour voir

l'évêque, me contentant de lui faire dire qu'il comprendrait facilement ce qui me retenait. Je fis sa connaissance il y a à peu près un an, et il apprit d'une dame de l'endroit quelque chose de l'opposition que j'éprouvais. Je n'ai jamais conversé avec lui. Lundi, j'ai assisté à deux messes, et j'ai entendu un sermon. J'étais seule ; notre famille n'y était pas, en sorte que j'ai pu me à rendre la sacristie et voir l'évêque. Son nom est de Goesbriand. Il me dit qu'il avait vu tout dernièrement les sœurs de la Congrégation, et qu'elles lui avaient parlé de moi. Il conversa avec moi pendant quelques instants, et je fus très heureuse de cette entrevue. Mardi, je suis allée à la messe, et j'ai entendu un sermon. Dieu sait le bonheur que j'y ai goûté. Aujourd'hui il n'y a pas eu d'office à l'église catholique, et je suis allée à un meeting protestant ; ma tante, c'est une véritable pénitence pour moi, je vous en assure. Il me tarde de voir arriver dimanche prochain ; car nous aurons encore la messe. Toute la ville regarde ma position comme désespérée, et l'on me dit aveuglée par l'erreur. Pauvres gens ! ils ne savent pas que, dans mon cœur, au milieu de toutes mes épreuves, règne une paix que le monde ne peut jamais donner ! Ils ne savent pas que le bras du Tout-Puissant me soutient ! Ils ne savent pas que je ne cesse de prier pour eux le Dieu de toute bonté. Quand je leur dis que l'objet de mes prières incessantes est d'obtenir que ma foi se fortifie, ils me disent que je ne pourrai jamais trouver la foi dans l'Eglise catholique. Oh ! alors, où donc la trouverai-je, si ce n'est là ? Nulle part ! Oh ! donnez-moi la foi, la foi qui, comme un rocher qui s'avance dans la mer, battu par les flots et les tempêtes de la vie, demeurera inébranlable ! Je ne veux pas murmurer ; non ! loin de là ! je ne saurais comparer mes épreuves à ce que d'autres ont souffert et souffrent à cette heure même

pour la même cause ; je ne devrais peut-être pas même en parler. Si je ne le dois pas, que Dieu me le pardonne ! Peut-être ai-je perdu l'estime de quelques-uns par mon adhésion aux doctrines catholiques ; s'il en est ainsi, je n'y puis remédier. J'espère que vous priez toujours pour moi. Souvenez-vous de moi ; car je voudrais vivre toujours dans la mémoire de ceux qui m'ont conduite à la connaissance de la vérité. Je pense souvent à mon séjour au couvent ; il m'est toujours cher ; mais je crains bien de n'y plus retourner comme élève. Peut-être pourrai-je le visiter encore. Oh ! qu'il me tarde de revoir sa paisible encèinte ! Et si Dieu me conserve la vie, je la reverrai ; car je me propose d'aller à Montréal bientôt. Mes amitiés à toutes mes amies, et dites-leur de prier pour DEBBIE."

" Fairfield, 17 décembre 1854.—Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à votre bonne lettre. J'aurais dû le faire ; mais je n'ai pas été très bien, et quelques autres raisons, peut-être de trop peu de conséquence pour que j'en parle, m'en ont empêchée. J'ai été heureuse d'apprendre de vos nouvelles, et je sais que vous ne cessez d'offrir au Ciel vos prières pour moi. Les vérités franches que vous me dites dans vos lettres me les rendent bien chères. Aujourd'hui encore j'ai pu me persuader davantage que mes prières devraient être pieuses, ferventes. J'ai assisté à la messe : oh ! comme j'aurais été heureuse s'il m'eût été donné de pouvoir m'unir aux quelques personnes qui, dans l'attitude d'un saint respect, recevaient le corps et le sang de Jésus-Christ ! Oh ! la présence de Jésus dans le saint Sacrement ! quelle sublime, quelle consolante pensée ! Et quels sont donc ceux qui en pourraient douter, s'ils connaissaient le bonheur des âmes qui croient à la présence réelle ! Avec quelle ardeur ils désireraient d'avoir la foi à ce

mystère ! N'en est-il pas ainsi, ma tante ? Ma bonne amie, vous me demandez si je porte ma médaille. Oh ! oui, et je n'oublie pas ma mère, s'il m'est permis d'appeler ainsi la sainte Vierge. Je pense bien qu'il m'arrive quelquefois d'être négligente, d'oublier mes devoirs ; mais j'espère que mon Dieu ne m'oublie pas. Que de reconnaissance je lui dois pour la grâce qu'il m'a faite de reconnaître la voie véritable ! Ce soir je lisais dans mon livre de prières : " On demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné." D'après cela, combien le Dieu tout-puissant ne devra-t-il pas me demander ! J'ai reçu bien des grâces, oh ! oui ; et je devrais passer ma vie mieux que je ne le fais... J'assiste toujours à la messe quand elle se célèbre ici ; un peu difficilement quelquefois, car mes parents me sont aussi opposés que jamais. Je tâche de me conformer autant que je le puis à tous les préceptes de la foi catholique : mais ici je n'ai personne pour me diriger, personne que je puisse consulter ; puis je n'ai rien à lire, ni livres ni aucun écrit. Les protestants me mettent dans les mains leurs livres en grand nombre, et je les lis tous. Il y a quelque temps une dame, épouse d'un ministre presbytérien, vint nous faire visite. Dans le cours de la conversation elle amena sur le tapis " l'Eglise de Rome ", et elle s'exprima ainsi : " Eh bien ! je pense que, s'il y a dans l'autre monde un abîme sans fond, les prêtres catholiques y seront jetés !—Madame, lui dis-je, il ne vous appartient pas de juger où ils doivent aller." De là suivit une conversation dans laquelle elle dit que les catholiques croyaient leurs prêtres infaillibles ; que pour de l'argent ils pouvaient se faire pardonner leurs péchés par un prêtre ; que l'Eglise catholique avait supprimé le second commandement de Dieu, et que, dans cette Eglise, on adorait les images !!! qu'on y rendait plus d'honneurs à la sainte Vierge qu'à

Dieu !!! D'un autre côté, elle considérait "la mère de Jésus-Christ comme une bien bonne femme, mais comme n'étant supérieure en rien à aucune autre chrétienne !" Ce sont là ses propres expressions, et je ne pus pas la convaincre que les catholiques ne croyaient pas la première de ses assertions ! Elle était mieux renseignée que moi, bien entendu ! Je lui demandai si elle avait jamais lu quelques livres catholiques : "Non, et elle prétendait bien n'en jamais lire !" Après cette confession de sa part, je n'ai pas besoin de vous dire que je la jugeai parfaitement incapable de me donner des renseignements certains sur cette question. Entre autres choses, elle dit que les couvents étaient des lieux affreux, et les religieuses des êtres redoutables ! Je vous ai rapporté ceci comme un exemple de mes causeries de tous les jours."

Environ deux mois après la date de cette lettre, ses parents résolurent de l'envoyer, avec sa sœur Helen, à Fairfax, village situé à quelques milles de Fairfield, où il y a une institution florissante, sous la direction de la secte baptiste. Ils firent ce choix d'abord à cause de la proximité de l'endroit, qui leur permettait de voir leurs enfants plus souvent ; puis sans doute dans l'espoir que la grande application à l'étude exigée des élèves dans cette institution, jointe à l'absence de ses amies catholiques, à l'éloignement, en un mot, de toute influence catholique, détournerait peut-être Debbie de se livrer à la méditation des sujets religieux. Peu de temps après leur entrée dans cette pension, elle écrivit à sa même amie, à Yamachiche, à qui la plupart de ses lettres sont adressées :

"Fairfax, mars 1855.—...Je vous remercie de la belle petite image que vous m'avez envoyée, et je

vous assure que je la conserverai précieusement. Elle est véritablement belle. La figure de l'enfant Jésus est si douce, de même que celle de sa sainte mère ! Oh ! comment se fait-il que ces images nous inspirent plus d'amour pour les objets qu'ils représentent ? Le savez-vous, ma tante ? Je sais qu'il en est ainsi. Il faut que je vous dise combien mes images sont admirées. Je les regarde souvent ; on me demande aussi souvent à les voir. A ceux qui désirent les voir j'explique le mieux qu'il m'est possible ce qu'elles signifient, et souvent ils s'écrient : "Que c'est beau ! que c'est charmant !" Ordinairement je leur dis sincèrement que ce n'est là que le commencement, le premier pas, ou une des moindres beautés du catholicisme. Je suis en pension ici à Fairfax. Je me proposais d'aller à Burlington, mais mes parents ont préféré me placer ici ; m'y voici donc. Point d'église catholique, point de catholiques. La pension est grande, et me paraît bien belle. La plupart des gens dans cet endroit détestent singulièrement les catholiques, et entretiennent sur leur compte les idées les plus bizarres. Presque tout le monde ici avait appris, avant que j'y fusse arrivée, que j'étais catholique romaine de cœur. Je n'ai rien fait connaître ; mais le jour où je parus pour la première fois, je portais à mon cou ma croix et ma médaille. A mon tour, au moment où j'arrivais à ma maison de pension, une jeune élève me dit qu'elle avait entendu répéter par plusieurs personnes que l'aînée des demoiselles Barlow était catholique. "En est-il ainsi ?" me dit-elle. "Je le crois," lui dis-je ; et là finit notre conversation. Je suppose que je suis pour tous un objet de pitié. Mes sentiments sont ce qu'ils étaient quand j'ai quitté le couvent. Je ne trouve pas d'Eglise dont j'aime autant la foi et l'enseignement que ceux de l'Eglise catholique. J'ai

certainement à ma disposition tous les moyens d'arriver à la vraie foi, si elle pouvait se trouver chez les sectes protestantes; mais je ne l'y trouve pas. J'aime toujours la foi que l'on professe dans mon bien-aimé séjour du couvent. Elle m'est toujours chère; ce n'est pas parce que j'ai des rapports habituels avec des catholiques, ou qu'il me soit donné de lire leurs livres. Je ne vois qu'un très petit nombre de catholiques instruits, intelligents. Je n'ai jamais vu de prêtre, à l'exception du révérend M. MacGowan, que j'ai rencontré deux fois, et de l'évêque de Burlington, que je n'ai vu qu'une fois. Je n'ai d'autre livres que les deux que vous m'avez donnés, et encore en ai-je prêté un à une demoiselle de Burlington. Vous voyez que je n'ai pas grand'chose pour me guider; non, rien autre chose que la main de Dieu. Oh! je prie afin de ne pas m'écarter de la voie du devoir! Puissent mes pas être guidés dans le sentier que nous trace la seule religion vraie et sainte! Mes desseins sont traversés autant que jamais. L'opposition que j'éprouve de la part de mon père m'est la plus sensible de toutes. Il m'adore, je le sais. Tout le monde me dit qu'il m'aime plus qu'aucune autre de ses enfants... Je suis fatiguée jusqu'à la mort d'entendre parler contre l'Eglise et contre moi; mais qu'importe? Il faut que je croie ce que Dieu m'a fait connaître. C'est une montagne escarpée que j'essaye de gravir; mais j'espère ne pas faiblir avant d'en avoir atteint le sommet. Parfois il me semble être soutenue par un bras puissant; alors j'éprouve une force nouvelle dans ma fatigue, et je crois voir une main me montrer la croix, me presser d'avancer. Et souvent il me semble entendre une voix suave me souffler à l'oreille ces paroles: "Mon enfant, je prie pour vous!" et je répète: "Mère tendre, priez pour votre faible enfant qui se confie

en vous." Avec le secours de notre Père céleste, l'amour de Jésus, et les prières de la sainte Vierge, pourrai-je m'écarter de la vérité ? Je vous ai fait connaître sans déguisement mes sentiments, et s'ils changent, vous le saurez. Une jeune demoiselle de cet endroit vient de se rendre à Montréal, pour entrer au couvent ; et dans trois semaines une autre l'y suivra. Elles sont ici le sujet de toutes les conversations..."

On trouve le passage suivant dans une lettre écrite du même lieu, et dans le même mois :

" Permettez, mon amie, que je vous parle clairement, je veux être pleinement comprise, je suis catholique, ferme et inébranlable. Je crois que l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise, et la seule à laquelle j'appartiendrai jamais. Vous me demandez ce que " je me propose de faire." Je suis assaillie de toutes parts. En vérité, je n'ai pas un moment de repos, en quelque endroit que je me trouve. Mes parents sont ennemis irréconciliables des catholiques... Mais que le ciel me vienne en aide, je serai ferme... En quittant cette pension, je serai plus catholique que jamais... Je ne vous ai pas dit grand'-chose de la pension, n'est-ce pas ? Je vais vous en dire quelques mots avant de terminer ma lettre. C'est une maison protestante dans toute la signification du mot, et nous sommes obligées d'assister à leurs prières et d'aller à leur église, etc. Dimanche dernier, j'ai entendu un sermon très violent contre les *papistes*, comme ils nous appellent. Il se résumait purement en ceci, savoir, que l'Eglise catholique enseignait le salut par les œuvres et non par la foi. Je souris en voyant tant d'ignorance, sans plus m'occuper de ce que j'avais entendu."

La lettre suivante fut écrite de Fairfax, en avril, à peu près deux semaines avant la fin du terme de printemps de la pension. Elle ne savait pas si elle devait revenir au terme suivant; pour Helen, il y avait probabilité qu'elle reviendrait. Sa mère se proposait d'aller visiter quelques amis dans l'Ouest, et l'on pouvait avoir besoin d'elle à la maison pendant son absence. Elle parle dans les termes les plus touchants du vif désir qu'elle a de visiter Montréal après le retour de sa mère; mais elle n'ose se bercer de l'espoir qu'on lui accordera ce qui fait l'objet de son désir, et elle ajoute :

" Je suis véritablement mal à l'aise ces jours-ci; tout me paraît sombre autour de moi. Tous les miens sont contre moi, et Dieu seul est mon refuge. Mais quoi, ma tante, relisez donc cette dernière phrase ! Je n'avais pas l'intention de l'écrire tout à fait ainsi. Il devrait me suffire d'avoir pour mon refuge un ami bienfaisant au ciel. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Je sais qu'en devenant catholique je perds l'amitié d'un grand nombre de per sonnes qui m'étaient très attachées. Mais peu m'importe; je gagne plus que je perds. Je me sens parfois profondément attristée par la pensée que mes parents s'opposent tant à mes vœux légitimes. La chose me paraît dure. Je voudrais bien qu'ils lussent; mais non, ils ne le veulent pas; de leur côté, ils tiennent à me faire lire tous les ouvrages protestants que l'on peut se procurer : j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver en fait de raisonnement qui combat le catholicisme; mais mon cœur est tout autant là qu'il l'a jamais été; il ne saurait être ailleurs. " Je suis catholique, il faut que je sois catholique ! " Ce sont les paroles que j'adressais, il y a quelques jours, à une dame protestante de cet endroit. J'aurai des livres sous

peu. J'ai reçu une lettre de Cora G***, il y a quelques semaines. Elle est à Albany, au couvent du Sacré-Cœur... Elle paraît se rappeler avec beaucoup de plaisir les années que nous avons passées à Montréal. J'ai été heureuse d'apprendre par ma tante, à Montréal, que j'avais été admise dans l'association des enfants de Marie, au couvent. Oh ! que de fois j'ai désiré me trouver dans ce séjour heureux, ne fut-ce que pour une heure ! Il me reste encore à trouver une place que j'aime autant. Tous les soirs je me transporte par la pensée au milieu des personnes qui l'habitent, et qui me sont si chères, au moment où elles se rendent à leur chapelle bien-aimée, et là, en présence de Celui qui y réside, mon âme s'incline comme aux jours d'autrefois, et il lui tarde de faire connaître ses chagrins et ses épreuves à ce tendre Sauveur."

Une semaine plus tard, elle écrivit à une autre dame de la congrégation, qui lui portait beaucoup d'intérêt. Voici une partie de cette lettre :

" Fairfax, 26 avril 1855. — ... Puissé-je suivre en toute chose l'exemple de notre bonne mère ! et je vous promets d'imiter ses vertus autant que je le puis. J'espère que vous prierez pour moi afin que je réussisse en cela, dans une certaine mesure au moins. Jennie me dit que vous lui avez demandé qui choisissait mes livres Qui les choisit ? je puis répondre bien facilement : Ce sont des protestants ! Les ouvrages les plus essentiellement protestants, des livres de théologie de toute espèce me sont donnés à lire, et je les ai lus avec soin et avec sincérité. Je ne pense pas que ces ouvrages puissent porter la moindre atteinte à la foi de mes amis catholiques s'ils les lisaient ; car ils sont tout à fait inoffensifs.

En vérité, il me semble que je ne suis plus fermement catholique quand j'ai fini de lire un de ces livres, que je ne l'étais en le commençant. Il me semble parfois que l'on s'occupe fort peu de ce que j'aime ou de ce que je n'aime pas. Dans cet endroit, l'on compte pour rien de froisser par ses paroles les sentiments d'un catholique. La chose est de nulle conséquence. Mais, que le Ciel en soit béni ! je suis catholique, et je ne voudrais pas pour rien au monde changer ma foi pour celle de nos adversaires !"

Vers ce temps-là eut lieu, dans cette localité, un événement déplorable qui ne manqua pas d'affliger profondément les enfants de l'Eglise, en même temps qu'il offrait à ses ennemis l'occasion d'exercer contre elle leur surveillance. Ces derniers, sur le qui-vive, comme d'ordinaire, et avec leur malice habituelle, ne manquèrent pas de s'emparer de cet événement comme d'une riche aubaine, et de l'exploiter de leur mieux, en offrant au public, avec un ton railleur et un air de triomphe, les détails les plus exagérés des faits. Après avoir fait allusion en quelques mots à cet événement, dans une lettre qu'elle écrivait à Yamachiche, à la peine qu'elle en avait ressentie et aux reproches que ce scandale avait provoqués contre elle, elle ajoute : "Il ne me reste qu'à recueillir tout mon courage pour faire face à ces contrariétés et pour les endurer. On m'a souvent demandé : " Ne voudriez-vous pas maintenant n'être jamais allée au couvent ? Alors vous ne seriez pas devenue catholique." Oh ! ma tante, je ne voudrais pas faire le sacrifice de ma croyance à la religion catholique, fussé-je certaine de m'assurer par là une vie longue et heureuse ici-bas ! On trouve tant de paix dans cette religion ! Oh ! à Dieu ne plaise que je retourne jamais sur mes pas, pour errer en dehors du bercail du bon Pasteur ! Quelques-uns m'appel

lent enthousiaste ; d'autres disent que j'aie eu bien peu de fermeté de caractère pour passer du protestantisme au catholicisme. Mais pourquoi me laisserais-je troubler par ces réflexions ? Si j'ai la ferme confiance que notre Père céleste me soutiendra dans mon pèlerinage ici-bas, je dois assurément oublier ces petites épreuves. Je ne travaille pas maintenant pour plaire au monde ; mais j'ai en vue, j'espère, un objet plus digne."

L'injustice de l'accusation portée contre elle (accusation qu'on porte presque invariablement contre tous ceux qui se convertissent à la foi catholique), d'avoir peu de fermeté de caractère, a été suffisamment démontrée. Nous avons souvent entendu attribuer cette qualité de la fermeté à des personnes douées plus ou moins d'intelligence et d'énergie, parce que leurs convictions religieuses étaient demeurées inébranlables pendant leur séjour plus ou moins prolongé au couvent (un séjour de plusieurs années consécutives pour quelques-unes) ; mais leur vie, dans la suite, fit voir d'une manière concluante que cette résistance à l'influence du couvent était chez elles tout simplement le fruit d'une indifférence complète pour toute religion, et leur conduite, dans leurs rapports sociaux aussi bien que dans leurs affaires domestiques, dénotait un manque de fermeté tel qu'on en trouve de rares exemples. Contrairement à son attente, Debbie retourna à Fairfax après les vacances, pour le terme d'été, et la lettre suivante, adressée à Yamachiche et qui a été conservée, fut écrite de cet endroit :

" Juillet 1855. — ... Je pense que mes parents sont plus résignés à me voir devenir catholique ; mais combien de temps durera cette résignation, je ne le

sais. Tandis que j'étais chez nous, ils m'ont dit que si je devais me faire catholique, ils pensaient bien qu'il n'y avait pas à l'empêcher ; mais ils croyaient que je devais avoir la tête dérangée. Je pense pouvoir les gagner à me laisser aller à Montréal à la fin de l'année, et alors j'espère être reçue dans le sein de l'Eglise catholique. Oh ! quelle heureuse époque pour moi ! Mais mon espérance n'est pas sans crainte ; je ne veux donc pas trop anticiper maintenant. Je prie avec ardeur pour que le jour ne tarde pas où j'aurai l'honneur de faire partie du troupeau dont le pasteur est Jésus-Christ... " Elle interrompit sa lettre à cet endroit, pour écrire à son père et lui demander la permission d'accompagner quelques jeunes demoiselles et quelques jeunes gens de Fairfax, Sheldon, Highgate, et de Swanton, qui l'avaient invitée avec beaucoup de grâce à s'unir à eux pour aller faire une promenade à Montréal, à la fin du mois. Les deux jeunes demoiselles de Fairfax dont elle nous a déjà parlé, qui étaient au couvent, devaient revenir dans leur famille en compagnie des excursionnistes. Après avoir demandé avec instance la permission de faire cette promenade, elle ajoute : " Si j'y vais, je demeurerai la plus grande partie du temps au pensionnat de la Montagne. Les religieuses m'ont fait la politesse de m'inviter à aller passer quelques jours chez elles ; et, comme plusieurs des jeunes demoiselles qui sont maintenant au couvent doivent le quitter cet automne, j'aimerais mieux y aller à présent que plus tard. Et maintenant, mon père, pour ce qui a rapport à une autre chose, vous savez ce que je voudrais faire ; non pas parce que les miens s'y opposent, ou que je doive recueillir de cette démarche quelque profit temporel, ou bien encore, que j'aie subie l'influence du prosélytisme ; non, il n'est rien de tout cela. L'unique motif qui

détermine la démarche que je voudrais faire est la conviction d'un devoir à remplir. Je ne dirai rien de plus, vous laissant à prendre le parti qui vous paraîtra le plus convenable. Toutefois vous me permettrez d'ajouter encore un mot : Je ne serai pas pire que je ne suis aujourd'hui ; je serai toujours Debbie ! " La demande fut accueillie, dans tous ses points, par un refus absolu, et elle termine comme suit la lettre qu'elle écrivait à son amie, et qu'elle avait interrompue jusqu'à ce qu'elle eût reçu une réponse de son père :

" Mes parents ne veulent pas me permettre d'aller au Canada, selon le désir que je vous ai exprimé ; ils aimeraient mieux me voir aller en quelque autre endroit que ce fût ; mais je ne veux plus quitter la maison que je ne puisse dire : Je suis catholique. Oui, je veux que le monde le sache. J'ai reçu quelques livres de Jennie : l'*Imitation de Jésus-Christ ; Trials of a mind*, par le docteur Yves, autrefois évêque de l'Eglise épiscopalienne protestante de la Caroline du Nord. Je n'ai pas grand'chose à vous dire maintenant, à moins de vous parler de moi-même. Je ne pense pas qu'on doive trouver ce sujet bien intéressant ; j'en dirai cependant quelques mots. Vous savez que mon intention de devenir catholique est toujours la même, et j'ai la confiance que mon Père qui est au ciel me soutiendra au milieu de toutes les difficultés. Oui, son bras est puissant : et pourquoi craindrais-je ? J'ai l'assurance que la mère de notre divin Sauveur intercédera toujours pour moi, et j'ai recours à elle avec confiance. Je sens que tous les jours mon courage augmente et que je reçois la force d'en haut. J'espère que le jour n'est pas éloigné où je pourrai dire que je suis catholique ; alors le monde pourra m'attaquer, s'il le veut ; je

pourrai recourir à cette Eglise, à ses sacrements, pour trouver de la consolation dans mes épreuves et mes afflictions. Parfois il me semble qu'il ne m'est plus possible de retarder ; mais je suis certaine que le jour n'est pas éloigné où je serai reçue dans le sein de cette même Eglise, dont les enseignements sont la pureté même." Pendant la semaine où elle écrivit la dernière partie de la lettre ci-dessus, elle en écrivit une autre, qui contient l'extrait suivant, à une religieuse de la congrégation, à Montréal. C'était sa réponse à l'invitation qu'elle avait reçue, et dont elle parle dans sa lettre à son père :

"MA CHÈRE TANTE, vous ne pouvez vous imaginer combien j'ai pensé souvent au couvent pendant les semaines qui viennent de s'écouler. Mon cœur a soupiré après le bonheur de m'y retrouver, jouissant de votre compagnie ; mais la triste pensée qu'il ne m'était pas possible de réaliser ce désir m'a empêchée de vous écrire. N'allez pas croire que Debbie ait oublié ses bonnes et véritables amies. Non, elle ne les a pas oubliées. La nouvelle que j'ai à vous apprendre dans cette lettre en est une que je n'aime guère à vous faire parvenir. Je commence à croire, ma tante, qu'on va me refuser le plaisir de revoir jamais le couvent. Je ne puis pas obtenir de mes parents la permission d'y retourner : et que puis-je faire ? J'espérais faire ma première communion là où j'ai appris d'abord à aimer la religion catholique ; mais il semble en être ordonné autrement. Je pense avoir attendu assez longtemps le consentement de mes parents pour m'unir à la sainte Eglise catholique..."

Courage, ô âme tremblante ! ne crains pas ! " Demeure dans la vérité et dans la charité, et tu seras

agréable à Dieu, aux anges et aux justes." Oh ! si dans ce jour où le danger t'environne de toutes parts, où des ennemis formidables, le monde, la chair et le démon, se liguent contre toi, s'il t'était donné de voir que ceux qui sont pour toi sont plus nombreux, bien plus nombreux que ceux qui sont contre toi ! que la Vierge bénie, en qui tu as mis toute ta confiance, a obtenu que les anges des cieux étendent sur toi leurs ailes pour te protéger ! Courage donc, enfant du Ciel ! tu n'es pas abandonnée ! Non, car des prières ferventes s'élèvent de bien des cœurs, qui sont comme autant d'autels consacrés à l'amour divin, vers le Ciel, pour en faire descendre dans ton âme la grâce qui fortifie, tandis que bien des pauvres dont la tendre piété est tout le trésor qu'ils possèdent ici bas, des âmes saintes, humbles, inconnues au monde, mais riches des trésors de la grâce, puissantes auprès du Père de la miséricorde, s'intéressent vivement à ton sort. Que de saints vieillards qui ont consumé leur vie au service de Dieu fléchissent leurs genoux tremblants, lèvent leurs mains suppliantes vers le Ciel, à toutes les heures du jour, et même au milieu de la nuit, pour t'obtenir le secours dont tu as besoin au milieu de tes épreuves ! Que d'ennemis invisibles de ton salut, ô enfant de la foi, sont maintenant enchaînés, se consumant dans une fureur impuissante, après avoir été terrassés par le secours de celle que tu appelles à si juste titre ta mère et ta protectrice ! Combien qui se replongent dans l'abîme du désespoir, après de vains efforts pour te renverser, tandis que l'épée flamboyante qu'ils avaient levée contre toi tombe brisée, sans que tu aies reçu la plus légère blessure, parce que les livrées de la Reine du Ciel te protégeaient ! Courage donc, et que ta devise soit : *Avançons !* jusqu'à ce que tu sois arrivée au sommet de cette montagne escarpée que tu

t'efforces de gravir avec tant de confiance et de persévérance.

Après le terme de l'été, le 26 de juillet, elle alla visiter quelques amies à Burlington et à Ferrisburgh. Elle écrivit alors à ses amies, à Yamachiche :

" Ferrisburgh, le 27 août 1855. Mardi matin.— Vous voyez que j'ai quitté Fairfax et que je suis ici, faisant une courte visite à mes amies. J'ai passé les deux dernières semaines à Burlington, et j'y dois retourner encore jeudi prochain. Je ne dois plus séjourner à Fairfax ; je vais passer quelques semaines chez nous, et de là je ne sais véritablement pas où j'irai. Que je serais heureuse de retourner à Montréal ! Combien je le désire ! Vous savez que j'espérais y aller cet été ; mais il m'a fallu faire le sacrifice de cette promenade qui me souriait tant, et maintenant je ne sais quand je pourrai la reprendre. Il me semble que mes parents manifestent un peu moins d'aversion pour les doctrines de la religion catholique ; je crois avoir gagné quelque chose de ce côté-là ; et, bien que je rencontre encore de l'opposition, il me semble voir approcher (lentement, mais sûrement) le jour où l'on me dira : La vérité est de votre côté......J'ose espérer que les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de me faire passer ne seront pas stériles : oh ! oui, je l'espère. Il en est d'autres parmi ceux que j'affectionne qui entreront plus tard dans le sentier de la vérité. Et même, voyez donc mes sœurs. Leurs sympathies me sont gagnées, et la conduite de mes proches à mon égard leur a fait voir qu'après tout Debbie doit avoir raison, sans quoi elle aurait déjà abandonné son projet. Deux de mes sœurs, quoique bien jeunes encore, l'une n'ayant que quatorze ans, et l'autre onze seulement, commencent déjà à causer quelque inquiétude à mes

parents, parce qu'elles ne veulent pas aller au *meeting* protestant quand nous avons ici la messe. Plusieurs fois, en partant pour assister à la messe, le matin, je les ai quittées pleurant, l'une et l'autre, parce qu'on leur refusait la permission d'y venir assister avec moi. Je sens parfois peser sur moi une responsabilité qui exige que j'aie le secours d'en haut pour ne pas faillir dans l'accomplissement de ce qu'elle m'impose. J'espère que rien ne m'empêchera de remplir mes devoirs dans la mesure de mes moyens. Il ne se passe presque pas de jour que je ne rencontre quelques nouveaux amis en état d'apprécier ma véritable position.

"La semaine dernière, ou plutôt il y a deux semaines, comme j'allais à Burlington, je me rendis jusqu'à Saint-Albans, pensant bien être obligée de passer la journée à l'hôtel où j'avais pris mon logement. Mon père était avec moi, et quel ne fut pas mon étonnement quand, après y avoir passé une heure, je le vis entrer dans la compagnie d'un monsieur qu'il me présenta comme étant M. Hoyt, dont j'avais déjà entendu parler, autrefois ministre protestant, mais qui avait eu le bonheur de devenir catholique il y a quelques années! Il m'invita à aller passer la journée chez lui ; j'acceptai son invitation Madame Hoyt est une des dames les plus aimables que j'aie jamais rencontrées, et elle a une très belle famille. Ces dignes époux sont de vrais catholiques, et il m'a semblé que je trouvais en eux de véritables amis. Ils sont devenus catholiques après avoir appartenu pendant plusieurs années à la communion protestante, et ils connaissaient les épreuves par lesquelles doivent passer ceux qui changent leur croyance religieuse."

La lettre suivante fut adressée à la même amie, et

datée de Fairfield, le 20 novembre 1855. Après avoir exprimé sa surprise que sa tante n'eût pas reçu de lettre d'elle depuis le mois d'août, attendu qu'elle lui avait écrit régulièrement, elle ajoute : " Quand votre lettre est parvenue à Fairfield, j'étais à Saint-Albans. J'étais allée y faire quelques achats. J'y ai passé deux jours : pendant que j'y étais, j'ai fait divers arrangements pour ma réception dans l'Eglise catholique, et samedi de la semaine prochaine sera le jour heureux de mon baptême ; le lendemain, j'espère que je ferai ma première communion. J'ai fait connaître à mes parents mon intention ; ils ne m'ont point donné leur consentement, et ils ne m'ont point défendu non plus la démarche que je veux faire. Mais, Dieu soit loué, je n'ai plus à attendre bien longtemps, et, dans ma prochaine lettre, j'espère avoir à vous annoncer l'heureuse nouvelle. Nous avons ici deux excellents prêtres ; je puis donc trouver quelqu'un maintenant pour m'éclairer et me diriger. J'ai écrit à ma tante *** à Montréal, la semaine dernière, et je lui ai dit que probablement je n'écrirais plus à mes amies, au couvent, jusqu'à ce que je pusse leur dire : Je suis catholique dans tout le sens du mot. J'étais fatiguée d'écrire que le jour était encore à venir. Il me tardait de pouvoir dire que j'avais eu le bonheur d'être reçue au nombre des enfants de l'Eglise de Jésus-Christ sur la terre....Priez pour moi, afin que je puisse recevoir dignement les sacrements de notre sainte religion, que j'aie dans mon cœur une foi ferme et un grand amour de Dieu. Aussitôt que je pourrai vous faire connaître la bonne nouvelle, je vous écrirai de nouveau." Ce qui suit n'a pas besoin de commentaire. Chacune des expressions qui y sont contenues ne manquera pas de trouver un écho dans toutes les âmes que Dieu a favorisées de ses dons les plus précieux, qu'il a conduites

par une grâce toute privilégiée à la connaissance de la vérité, et qui, éclairées par le flambeau divin de la foi, sont entrées dans la " voie étroite qui conduit à la vie."

" Fairfield, 4 décembre 1855.—Comment puis-je commencer cette lettre ? Comment devrais-je la commencer ? Comment, si ce n'est en vous demandant de vous unir à moi pour louer et remercier le Dieu tout-puissant ? Oui, la première chose que je dois vous demander, c'est de répéter avec moi : " Grâces soient rendues à Dieu ! " Mes vœux sont enfin accomplis, j'ai été reçue dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ ! Que puis je vous écrire ? Mon cœur est tellement rempli de bonheur, que je ne puis écrire. Combien le mot bonheur a été pour moi, jusqu'à présent, vide de sens ! Maintenant que je goûte ce que c'est que d'être véritablement heureuse, je puis reporter mes regards vers le passé, et voir qu'il a été pour moi à peu près nul. L'heure de mon baptême ! puis-je l'oublier ? Non ; elle m'est toujours présente. Au moment même où j'écris, son souvenir inonde mon âme de consolation. Elle est passée ; mais les sentiments dont mon cœur fut pénétré au moment où les eaux régénératrices coulèrent sur mon front ne peuvent pas passer ! Il me faut conserver le souvenir de ces moments sacrés, pénétrée des sentiments de la plus vive reconnaissance. Je prie qu'il soit toujours présent à mon esprit, pour me rappeler mes grandes obligations envers mon Dieu. Il a été si miséricordieux pour moi en m'ouvrant les portes de l'Eglise qui seule peut me conduire au salut ! Quelle ne serait pas mon ingratitude si j'allais abuser de cette miséricorde, mépriser ces grâces ! Priez beaucoup pour moi, ma bonne amie, comme je suis sûre que vous l'avez

toujours fait, afin que je résiste aux tentations du monde. Notre Père céleste a introduit dans l'enceinte sacrée de son Église une brebis errante de plus, et, tout indigne qu'est celle-ci, il a daigné jeter sur elle des regards de bonté. Oui, il a entendu ma prière, il l'a exaucée, et, m'arrachant au danger qui me menaçait, il a placé mes pieds sur la pierre ferme, il m'a ouvert les portes de son Église, et il a invité mon âme à y entrer. Il m'a donné accès à ses sacrements, et il m'a conféré le titre d'enfant de Dieu. Oh! la sainte pensée! Que puis-je lui offrir en retour? Rien. Je ne puis offrir que mes prières et mes larmes, dans un esprit de pénitence. Et que dirai-je de l'intercession de la sainte mère du Sauveur? O ma tendre mère! ma plus puissante avocate et mon refuge! étoile qui guide mes pas au milieu des écueils de cette vie! que ne puis-je vous témoigner plus vivement ma reconnaissance! Daignez accepter mon offrande, qui est à la vérité bien pauvre, et continuez de garder et de protéger votre enfant. Que n'êtes-vous connue et aimée de tous les hommes, vous qui êtes élevée au-dessus de toutes les intelligences de la cour céleste! Que n'êtes-vous connue par toute la terre pour la Mère immaculée de Dieu! Priez pour moi, et soyez toujours ma mère. Enseignez-moi les vertus qui ont brillé en vous avec tant d'éclat; et puissé-je, à la fin de ma carrière mortelle, aller vous contempler dans votre gloire au ciel, où nous nous unirons pour louer éternellement et sans fin Celui qui vous a préservée de toute souillure, et qui a fait échapper mon âme aux conséquences du péché!... Je n'ai pas encore fait ma première communion. J'ai préféré attendre jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception de notre sainte mère, le 8 de ce mois. J'ai été baptisée vendredi dernier (le 30 de novembre), à Saint-Albans;

j'ai pris au baptême le nom de Marie-Agnès. J'ai, dans ma famille, à peu près les mêmes épreuves que jamais ; je pourrais peut-être dire que j'en ai plus que jamais. Mais que sont ces épreuves ! Je puis maintenant leur faire face sans peine, et même m'estimer heureuse d'avoir à les subir. Je réclame le secours de vos prières pour la conversion des miens. Vous êtes la première à qui j'ai fait connaître la bonne nouvelle. Vous avez été, en quelque sorte, ma première directrice, et je ne vous ai pas oubliée au jour de mon baptême. "

Respire maintenant, douce colombe ! tu es enfin arrivée au sommet de la montagne, et il t'est donné, à l'heure qu'il est, de replier tes ailes fatiguées et de goûter les douceurs du repos à l'ombre de la branche d'olivier, emblème de la paix, que tu viens de déposer sur l'autel de l'enceinte sacrée, où tu es enfin entrée. Ton exemple, offert au monde, est un signe d'espérance pour ceux que n'a pas encore éclairés la pure lumière du catholicisme, tandis qu'il porte la joie dans le cœur des enfants de l'Eglise, qui comptent une victoire de plus remportée sur l'ennemi.

Dans la tâche que j'ai entreprise d'offrir à mes lecteurs, à l'aide de ses propres lettres, une peinture fidèle du caractère et des épreuves de l'estimable jeune personne que nous pleurons, je suis maintenant arrivé à un point où il est à propos que je m'arrête, pour leur faire remarquer que je n'ai nullement l'intention de la représenter comme exempte de toute faiblesse humaine ou des imperfections de notre nature. Loin de là ; car je n'oublie pas qu'il est ici question d'une enfant d'Adam, et non d'un ange. Elle était très aimante de sa nature, et, par conséquent, très sensible à l'indifférence, à la froideur et au défaut d'obligeance dans ceux qu'elle aimait.

Elle avait véritablement moins d'orgueil, grâces en soient rendues au Ciel, qui l'a préservée de la souillure de ce péché hideux, cause de la déchéance des mauvais anges, qu'aucune autre personne que j'aie jamais connue ; mais elle avait aussi, par nature, sa bonne part d'une qualité qui, quand elle est maintenue dans de justes limites, forme le plus bel ornement du caractère de la femme, mais qui, sans cette restriction, devient le sujet de la faiblesse : je veux dire l'amour de l'approbation. Aussi le premier sentiment qu'elle éprouva en se voyant, dès le début de sa carrière, un objet de mépris et de blâme, fit-il dans son âme une impression profonde et durable. Bien qu'elle fût déterminée à obéir à la voix de sa conscience, à suivre l'inspiration de l'Esprit-Saint, en entrant dans la voie qui lui était marquée d'une manière aussi évidente, en embrassant la religion méprisée de Jésus-Christ, au risque de n'importe quelle conséquence temporelle, doit-on trouver étrange de la voir, depuis l'époque des événements rapportés dans le dernier chapitre, quand elle se trouva, humainement parlant, seule, séparée de quelques-uns de ses proches qui lui étaient les plus chers, abandonnée et condamnée par la plupart de ses compagnes d'autrefois, doit-on, dis-je, trouver étrange de la voir chercher, pour son cœur blessé, malade, la consolation dont il avait besoin dans une solitude complète, dans la contemplation des biens futurs, au point d'y consacrer le temps et les soins qu'elle devait à l'accomplissement des devoirs domestiques de tous les jours, et que ses parents dévoués attendaient d'elle ? Pour avoir négligé quelques-uns de ses devoirs, les moins importants, même dans le temps où elle commençait à s'affaisser sous le poids de la maladie et de la souffrance, elle a été censurée avec passion par ceux qui, après les plus muni-

tieuses recherches, n'ont pu rien découvrir de grave à condamner en elle que quelques fautes ou quelques omissions légères de ce genre, et qui ont même essayé de ternir en elle l'éclat de qualités qui, si elles s'étaient rencontrées chez quelque jeune demoiselle protestante, n'aurait pas manqué de provoquer leurs éloges les plus flatteurs.

Si elle a laissé paraître de l'ennui et de la tristesse en se voyant abandonnée des siens, rejetée de la société; si elle a succombé sous le poids de la douleur à la pensée du mépris qu'on versait sur elle, des calomnies dont elle était victime; à la pensée plus poignante encore, pour son cœur généreux et sensible, de la peine qu'elle causait à ses parents, dont elle aurait voulu faire l'orgueil et la joie au prix de n'importe quel sacrifice autre que celui de sa conscience; si, en parcourant ce sentier parsemé de ronces et d'épines, elle n'a pu préserver son vêtement de quelque légère atteinte, nous ne devons pas nous en étonner; mais, au contraire, nous devons rendre gloire à Dieu de ce qu'il a voulu donner à une enfant faible et douée d'une extrême sensibilité un courage héroïque qui l'a rendue capable de soutenir une si terrible lutte sans faiblir. Que les orgueilleux pharisiens de ce monde, qui ont soin d'avoir toujours un extérieur bien composé, qui publient eux-mêmes leur renommée, qui dépouillent la veuve et l'orphelin, et qui, pour paraître devant les hommes, font de longues prières dans le temple, tournent en dérision l'humble piété de cette enfant; que les dévots fashionables, pour qui la religion est une affaire de pure étiquette, qui la prêchent d'une manière si délicate, avec un langage si recherché, regardent avec pitié et mépris l'humble dévotion de cette vertueuse enfant, qui la portait à s'éloigner des temples somptueux où, chaque di-

manche, de jeunes personnes viennent étaler aux yeux des assistants leur toilette en même temps que leur froide mais gracieuse dévotion; que les fiers disciples de la fausse philosophie humaine du jour, que les "sages et les prudents" de ce monde, à qui les mystères du ciel sont "cachés", et qui s'imaginent, dans leur aveuglement et leur incrédulité, que ces mystères n'existent pas; qui réclament pour eux seuls le titre de tolérants, mais dont la cruelle intolérance voudrait anéantir tous ceux qui refusent de souscrire à leurs "doctrines infernales" et à leur symbole athée; que tous ceux-là, dans l'orgueil de leur esprit qui n'a pas été éclairé de la lumière d'en haut, se moquent de ce qu'ils appellent une "illusion" ou le "fanatisme d'une dévote" dont la seule gloire a été l'humilité de la croix! Pour nous, à qui elle appartient maintenant, nous qui pouvons désormais la réclamer, grâce à la miséricorde de Dieu, comme une de nos plus précieuses perles dont le "monde n'était certainement pas digne", nous pouvons bien leur céder volontiers cette triste satisfaction, tandis que nous vous remercions, ô Dieu éternel! maître du ciel et de la terre, pour les merveilles qu'il vous a plu "de révéler aux petits", et que notre esprit se réjouit avec le sien dans "une joie ineffable et remplie de gloire".

Il est regrettable qu'il ne nous reste aucune lettre de Debbie à sa fidèle amie, depuis son baptème jusqu'au mois de mars suivant; elle fréquentait alors avec Helen, une pension de Burlington, d'où elle écrit:

"Jeudi matin, 6 mars 1856.—Ma bien chère et meilleure amie, je ne veux plus vous donner raison de vous plaindre de ma négligence à vous écrire. Je suis arrivé à Burlington lundi dernier, et, bien que

je sois tout occupée à préparer mes classes, je ne puis toutefois laisser passer la semaine sans vous adresser en toute hâte quelques lignes. O ma tante, mon bonheur est si grand, que je ne veux pas en jouir seule; je veux que d'autres le partagent avec moi. Chaque jour m'apporte de nouvelles preuves de la bonté dont Dieu a usé envers moi en m'appelant à devenir enfant de son Eglise. Chaque jour je trouve quelque chose de plus à admirer, quelque chose de plus à aimer, et mon cœur, trop plein, a besoin d'exprimer souvent ses sentiments. C'est à vous, ma meilleure amie, que je puis faire connaître cette joie intérieure. Mais qu'il y en a peu autour de moi dont je puisse attendre de la sympathie! Jésus a été celui à qui j'ai fait connaître toutes mes joies et mes peines, et toutes les fois que je me suis approchée de lui, dans la peine, en versant des larmes, il a déchargé mon cœur du poids qui l'accablait, et a changé ma douleur en une joie ineffable."

" Mardi matin, 11 de mars. — Je n'ai pas été bien depuis quelques jours, et je n'ai pas pu achever ma lettre aussitôt que je l'aurais voulu. Je me proposais de recevoir la sainte communion ce matin; mais je me suis levée avec un grand mal de tête, et il me faut franchir une distance assez considérable pour me rendre à l'église; aussi j'ai différé ma communion jusqu'à demain. Vous pensez bien que cela est un contretemps pour moi; mais j'ai la perspective de ma communion de demain; et, dans cette attente, je passerai la journée heureusement. Souvent mes heures de tristesse se changent en des heures de joie; il me suffit pour cela de penser au moment où Jésus deviendra mon hôte, et, quoique sa réception dans mon pauvre cœur soit bien froide, comment pouvons-nous avoir aussi près de nos âmes la source

de tout amour sans en sentir l'influence ? Oh ! qu'il est dur le cœur qui ne pleure pas son ingratitude envers Jésus dans le saint Sacrement ! C'est toujours un mystère pour moi qu'il daigne venir à moi, quand, en retour, il ne reçoit de notre part que froideur et indifférence. Mais son cœur sacré déborde tellement d'amour pour nous, qu'il veut nous donner incessamment des preuves de cet amour. O ma tante, que je serais heureuse de vous voir quelques instants ! Si je pouvais seulement passer la semaine sainte avec mes chères amies du couvent ! Il y a trois ans, j'étais avec elles, et c'est alors que j'appris pour la première fois à aimer notre sainte religion. Pourquoi donc ne suis-je plus avec vous ? Je ne puis le dire. Je pense bien que c'est la volonté de Dieu ; mais j'entretiens l'espoir d'aller bientôt visiter toutes mes amies. Mon espérance est grande, et je soupire ardemment après cette visite. Vous êtes encore à Yamachiche, et il est probable que vous y demeurerez quelque temps... Croyez-vous que Katie T*** doive se faire religieuse ? Pour moi, j'en ai eu la pensée en voyant quelques-unes de ses lettres. Je serais certainement heureuse de la voir au noviciat. Cela vous paraîtra peut-être singulier ; mais je vous avoue que j'ai toujours considéré Katie comme étant douée d'une bien belle intelligence, et que je ne pense plus maintenant, comme autrefois, que les personnes qui ont du talent et des qualités doivent appartenir au *monde*, et celles du commun à *Dieu*. Loin de là, c'est tout le contraire. Quand vous apprenez qu'une de vos élèves d'autrefois devient novice, je suis assurée que cela vous fait grand plaisir, ma tante, n'est-ce pas ? Je suis certaine que vous admirez le choix qu'elle fait d'un tel état de vie ; pour moi, je ne l'admire pas moins. Et maintenant, adieu ; dites un *Ave Maria* pour Debbie, et quand

vous serez à l'église, le vendredi saint, remerciez bien notre divin Sauveur du don de la foi qu'il a fait à votre pauvre enfant, il y a trois ans, en ce même jour, priant que je me rappelle toujours que c'est son amour et sa miséricorde qui ont changé mon cœur ! Faites cela, je vous en prie, pour

" DEBBIE, enfant de Marie."

" Burlington, avril 1856. — J'aurais dû répondre plus tôt à votre dernière lettre ; mais j'attendais quelque temps pour avoir de bonnes nouvelles à vous apprendre ; assurément, je n'ai pas attendu en vain. *Helen est catholique !* Elle n'est pas encore baptisée ; mais elle le sera bientôt. Elle s'est déjà confessée deux fois, et elle a écrit à mon père et à ma mère pour obtenir leur consentement. Je ne m'attends guère à ce qu'elle l'obtienne, et je tremble en songeant quel devra être le résultat de ses démarches. Je sais qu'il y aura dans la famille plus de trouble que jamais, et les pauvres gens ! ils ne manqueront pas de croire que la *maladie* est entrée dans la famille ; que " l'influence de Debbie " est terrible ; et, comme il y a trois autres sœurs, ils vont craindre pour elles. Je n'ose rien espérer. Il me semble qu'il y a tout à craindre. Mais je me sens assez de force pour supporter l'épreuve. Elle se présente terrible pour Helen comme pour moi-même. Dieu est ma force, et avec son assistance et la protection de la sainte Vierge, ma croix devient légère. Je crois que mon père sera ici demain ; car on doit avoir reçu dans la famille nos lettres, et elles ont dû produire une grande surprise. Je terminerai ma lettre demain. Ce matin, j'ai reçu la sainte communion. Oh ! j'ai tant à demander, tant d'actions de grâces à rendre au Ciel dans ce moment sacré où le Dieu du ciel et de la terre vient habiter dans mon

âme ! tant de désirs à exposer dans le cœur sacré de Jésus ! tant d'infirmités à déplorer, tant de grâces à obtenir ! C'est un temps heureux, et chaque communion devrait laisser dans nos cœurs un souvenir ineffaçable. Puis, depuis mon baptême, j'ai eu de si bons directeurs, que la confession devient pour moi un bienfait inappréciable. Combien de fois j'ai formé le vœu qu'il fût donné aux protestants d'aller à confesse seulement une fois ! L'horreur qu'ils ont pour le sacrement de pénitence disparaîtrait, j'en suis certaine, pour toujours. — *Mardi matin.* — Helen est arrivée du bureau de poste avec trois lettres ; une de ces lettres a été écrite samedi, quand l'indignation de mes parents était à son comble. Lundi, c'est-à-dire hier, ils ont écrit les deux autres, qui marquent que leur esprit s'était un peu calmé, et ils ont donné leur consentement, quelque répugnance qu'ils eussent à le faire. Ainsi donc, Helen sera baptisée jeudi prochain, jour de l'Ascension ; je suis certaine que vous allez vous réjouir avec moi. Je suis certaine aussi que vos prières ont été exaucées, et j'entretiens toujours l'espoir que le temps n'est pas éloigné où tous mes chers parents s'uniront à l'Eglise catholique. "

La lettre suivante est celle qu'Helen écrivit pour demander à ses parents leur consentement, et à laquelle sa sœur fait allusion dans la précédente :

" Mes chers parents, cette lettre va vous surprendre ; mais, en la lisant, je ne vous demande qu'une chose : regardez-moi avec charité, et croyez que je ne voudrais pas pour tout au monde blesser votre sensibilité ; mais j'ai confiance en vous... Je suis catholique. Je n'ai pas encore fait profession publique de ma foi ; mais ma détermination est prise et je désire agir immédiatement. Le lien qui m'atta-

chait si fortement au protestantisme est brisé ; par là je veux vous faire comprendre que je suis libre de tout engagement avec M***. C'était son désir que notre engagement fût rompu si je me décidais à embrasser le catholicisme ; hier soir je lui ai remis ses lettres, etc., en lui faisant connaître ma décision. C'était un sacrifice pour moi ; mais il ne m'a pas causé autant de peine que j'en éprouve à la pensée du chagrin que va vous causer cet incident. Mais la vie est courte. Je demeurerai sur la terre peut-être une année, un jour, une heure, et ensuite vient l'*éternité !* Vous allez dire que j'ai subi l'influence de quelqu'autre personne. Ma décision a été prise sans qu'aucune personne au monde en ait eu connaissance. Que j'aie pu douter si longtemps de la vérité du catholicisme, c'est ce que je ne puis m'expliquer. Je suis disposée à agir malgré n'importe quelles circonstances, et je désire avoir votre consentement ; mais j'ose à peine espérer l'obtenir. Ne pensez pas pouvoir me faire changer de résolution, ma foi est trop forte. Si j'encours votre disgrâce, je ne puis que lever les yeux au ciel pour demander du secours et supporter l'épreuve avec toute l'énergie que Dieu m'a donnée. Soyez doux envers moi, c'est tout ce que je demande ; et s'il me faut agir contrairement à vos désirs, pardonnez ! J'attends une réponse avec impatience. Votre enfant affectionnée,

« HELEN. »

Quand les trois sœurs eurent reçu la réponse à cette lettre, qui renfermait le consentement dont il est parlé dans celle de Debbie, elles se mirent à l'œuvre, sans perdre un instant, pour faire les préparatifs nécessaires pour le baptême l'Helen.

Elles venaient de compléter ces arrangements, quand elles virent arriver leur père, qui avait été

appelé à Burlington pour quelques affaires. Dès son arrivée dans la ville il vint les voir. Après avoir exprimé le regret qu'il éprouvait de la décision qu'Helen se croyait obligée de prendre, il réitéra son consentement, qu'il ne donnait qu'à " regret ", et sortit pour vaquer aux affaires qui faisaient l'objet de son voyage. Une heure ou deux plus tard il revint, paraissant très agité ; il fit quelques réflexions désagréables, et finit par défendre d'une manière absolue à Helen d'accomplir la résolution qu'elle avait prise de se faire baptiser. Les trois sœurs furent tout à fait surprises du changement subit qui venait de s'opérer dans les projets qu'elles avaient en vue ; mais elles savaient en même temps que ce n'étaient pas ses propres sentiments que leur père exprimait autant que ceux de quelques personnes qu'il avait dû rencontrer dans la course qu'il venait de faire. Pendant sa première visite, à son arrivée à Burlington, et tandis que son esprit était encore calme, il avait confirmé, quoiqu'à regret, la permission accordée dans sa lettre, et Helen se décida à agir d'après cette permission, conformément aux préparatifs qu'elle avait faits. Je signale avec soin ces circonstances, parce qu'Helen a été censurée sévèrement par quelques personnes pour avoir agi contrairement à la défense que son père lui fit en dernier lieu. Le père lui-même sentit si bien que la conduite de sa fille était, sous ce rapport, irrépréhensible, qu'il ne la lui reprocha jamais, et qu'il la reçut, à son retour dans la famille, comme si rien de désagréable ne se fût passé. Pauvre Helen ! il semble que ses peines, à un autre point de vue, étaient déjà assez poignantes sans cette nouvelle épreuve. Mais le doigt de Dieu était là. Les épreuves qui avaient blessé le cœur si sensible de sa sœur seraient passées pour elles presque inapperçues ; elles se seraient

dissipées sans que la sérénité de son âme si belle, si vive, se fût obscurcie par le moindre nuage de tristesse. La croix qui lui était préparée fut donc façonnée d'une autre manière. Mais Dieu soit loué ! il lui a fait remporter "la victoire par Jésus-Christ Notre-Seigneur." Elle s'inclina avec douceur, et même avec joie, pour recevoir sur ses épaules le pesant fardeau (que l'amour même avec lequel elle le reçut ne rendit pas moins pesant), et elle le porta avec la même généreuse fermeté que sa sœur avait fait paraître dans une semblable circonstance. Toutefois l'épreuve fut terrible, comme on le voit par les lignes qui suivent, qu'elle avait insérées, le jour de son baptême, dans une lettre que Debbie écrivait à son amie, à Yamachiche :

" Veuillez bien, ma tante, prier pour une enfant qui vous aime tendrement, mais qui se regarde comme indigne de votre amour. Ayant à traverser un torrent profond, j'hésite ; parfois je suis tentée de retourner sur mes pas ! Dieu seul sait ce que j'ai eu à souffrir depuis que j'ai quitté le couvent ! J'espère qu'il me fera la grâce de porter mes regards au delà de cette vie misérable, pour trouver le bonheur, ce bonheur que lui seul peut donner. Priez donc pour votre HELEN."

Le 2 de mai, le matin qui suivit le baptême d'Helen, Debbie écrivait à sa mère, en réponse à une lettre qu'Helen venait de recevoir d'elle :

" Burlington, 2 mai 1856.—Ma chère mère, j'ai pensé, ce matin, à vous écrire quelques lignes, bien persuadée qu'en cela je vous ferai plaisir. Helen aurait écrit elle-même ; mais j'ai cru que je pourrais peut-être lui épargner cette peine en écrivant pour

elle. Je me propose donc dans cette lettre de répondre à celle que vous avez adressée à Helen relativement à M***. Je puis tout d'abord vous assurer une chose, c'est qu'on ne verra point sa santé s'altérer, qu'on ne la verra point dépérir par suite de cette rupture. Je vais vous dire ce que je sais de cette affaire, et, en le faisant, je tâcherai d'éviter toute *tromperie jésuitique.* L'hiver dernier, quand M*** vint à Fairfield, Helen lui dit qu'elle avait l'intention de devenir catholique. Il lui répondit que si elle le devenait, leur engagement serait rompu, et il lui demanda de lui remettre ses lettres quand elle serait décidée à faire cette démarche. Si j'avais été à la place d'Helen, il aurait eu ses lettres sur-le-champ. Après qu'elle fut décidée à entrer dans l'Église catholique, elle lui écrivit en lui remettant ses lettres, etc., selon qu'il l'avait demandé. De son côté, je considère qu'Helen a agi d'une manière parfaitement honorable. Elle n'a fait que mettre en pratique ce que la croyance de ce monsieur lui enseigne comme un devoir, c'est-à-dire agir conformément à ses propres convictions, chacun devant rendre compte de la bonne foi avec laquelle il les a suivies. C'est un principe protestant " de juger chacun pour soi-même, et d'agir en conséquence ". Elle avait autant de droit de lui dire: "Soyez catholique, et je deviendrai votre épouse," qu'il en avait, lui, d'exiger d'elle qu'elle abandonnât le salut de son âme, et qu'elle demeura protestante, pour qu'il remplît ses promesses. Mais il veut demeurer ce qu'il est, dans une ignorance parfaite de la foi catholique, croyant que dans cette religion on "adore les images," qu'on " paye pour avoir la rémission de ses péchés," etc., et mille autres faussetés abominables ; et il exige d'elle qu'elle partage son aveuglement volontaire, ou qu'elle le renvoie ! " Il déteste le nom de

catholique ! » Oui, il le déteste, parce qu'il ne veut pas suivre une autre voie. Si son amour pour elle était ce qu'il doit être, il aurait pour sa foi religieuse des dispositions charitables, et il ne manquerait pas de respecter ses opinions. Je ne regrette pas qu'il ait pris ce parti ; car si elle eût accepté la main de ce monsieur, je déplorerais son sort. Si elle n'eût pas pensé comme lui en matière de religion, il aurait fallu le paraître, et sa vie eût été une vie de misère. Je n'ai aucune sympathie pour lui ; je n'ai que de la pitié pour sa folie. Helen est très contente ; elle pense qu'elle vaut maintenant tout autant qu'elle valait il y a deux ans, et s'il plaît à ce monsieur de penser différemment, peu lui importe à elle. Helen dit qu'elle aimait l'*idéal*, et non le *réel* ; et je n'ai pas le moindre doute qu'elle ne vive heureuse et très heureuse, s'il croit devoir rompre avec elle. Ne vous inquiétez pas, ma mère, dans la crainte que cela exerce quelque influence sur son caractère habituellement si enjoué. Je ne pense pas que ses dispositions changent envers les personnes qui en useront avec elle comme par le passé. Mes amitiés à tous en attendant bientôt une lettre de vous. Votre affectueuse DEBBIE. »

Quelques jours plus tard, Helen écrivit à sa mère :

« Burlington, 6 mai 1856. — Ma chère mère, j'ai reçu votre lettre ce matin. Ma mère, il me semble que vous êtes tous injustes envers moi. Il n'y a pas chez moi « exaltation ». Quand je vous dirai que depuis un an j'ai réfléchi à ce qui fait l'objet de mes démarches, que j'ai beaucoup lu de livres qui traitent de ces matières, me croirez-vous alors ? Me direz-vous que je n'ai eu aucun égard pour vos sentiments, ceux de mon père ou ceux de C***, quand vous

saurez que bien des fois j'ai versé des larmes, dans le secret de ma chambre, des larmes bien amères, et dont aucun autre n'est témoin que mon Père qui est au ciel? Quand je vous dirai que parfois il me semblait que j'aurais sacrifié le salut de mon âme plutôt que mes affections terrestres, me direz-vous encore que je me suis si peu occupée de froisser les sentiments d'autrui? O ma mère, vous ne pouvez pas penser cela! Vous, au moins, vous serez mon amie; vous croirez que j'ai aimé aussi sincèrement au moins que j'ai été aimée. Je ne veux pas, je ne voudrai jamais retourner sur mes pas. J'ai délibéré trop longtemps pour m'être trompée. Je sais que je ne puis pas changer mes résolutions. J'ai l'intime conviction que la grâce de Dieu m'a assistée dans tout, que j'ai été guidée par son Saint-Esprit. Je savais d'avance tout ce que l'on dirait et tout ce que l'on ferait, et parfois il me semblait que je devais succomber sous le fardeau. Mais à présent, et depuis le moment où les premières gouttes des eaux baptismales sont tombées sur mon front, je me suis senti la force de tout endurer pour l'amour de Celui qui est mort pour moi, et qui m'a amenée à la connaissance de la vraie foi de l'Eglise catholique. Ne croyez pas, ma mère, que je reviendrai sur mes pas, ou que je regretterai la démarche que j'ai faite; car il n'en sera pas ainsi. La peine que vous ressentez m'afflige; mais je ne puis pas voir en quoi j'ai manqué, du moins envers vous et envers mon père. Si vous croyez que ma conduite envers C*** n'a pas été honorable, je ne puis que vous prier de vous adresser à lui-même; peut-être me rendra-t-il justice. J'ai été baptisée jeudi, le 1er de mai, en présence d'un bon nombre de protestants et de quelques catholiques. Je ne le regrette pas, et je ne le regretterai jamais. Debbie a écrit à la famille, il y a déjà

quelques jours ; elle aimerait à recevoir de vos nouvelles. Mes amitiés à tous. Je demeure votre enfant affectionnée, HELEN. "

Peu de temps après, Debbie écrivait : " 10 mai. — Ma chère mère, Helen a reçu votre lettre du 7, et, comme elle se propose d'écrire à E*** aujourd'hui, elle m'a demandé de vous répondre. J'espère écrire à E*** moi-même ce soir ; si je ne le fais pas, veuillez bien lui dire que j'espère qu'elle se gardera bien de trop se préoccuper de C***. Je ne pense pas que l'indifférence qu'il affecte de faire paraître doive l'élever beaucoup dans l'estime d'Helen ; pour moi, peu importe ce que j'en pense. La lettre qu'elle lui a adressée exprimait ses véritables sentiments pour lui, et bien qu'elle sût qu'après sa profession de foi catholique il ne voulait être pour elle rien de plus qu'une connaissance, elle lui dit qu'elle avait pour lui les mêmes sentiments d'amitié que par le passé, et qu'elle les conserverait toujours. Sa réponse a été telle que je ne l'aurais guère attendue de quelqu'un qui aurait eu tant soit peu de sentiment, et je pense que désormais Helen ne s'occupera guère de cette affaire. En s'adressant à elle dans sa lettre, c'est " Mademoiselle Barlow ", il la remercie de l'amitié qu'elle lui témoigne ; ce qui équivaut à refuser d'en accueillir l'expression. Pour rendre son indifférence encore plus saillante, il écrit sur une demi-feuille de papier et au crayon ! Je vous ai dit tout ce que je connaissais de cette affaire ; Helen a reçu les lettres qu'elle lui avait adressées, et elle les a détruites. Nous serons prêtes à retourner chez nous dans deux semaines environ. Je vous écrirai de nouveau sous peu. Ecrivez-nous. Helen vous présente ses respects. Rappelez-moi au souvenir de tous. A la hâte,

" DEBBIE BARLOW. "

J'ai rapporté ici les détails circonstanciés, écrits par elle-même, d'une affaire dont il n'aurait pas été question dans cet ouvrage, n'eussent été les rapports faux et absurdes que l'on a fait circuler à ce sujet, et que l'on a fini par faire accréditer auprès du public.

La lettre suivante, adressée par Debbie à son amie, à Yamachiche, est datée de " Fairfield, 8 juin 1856. —Je vais être quelques instants avec vous en esprit, ce soir; mais il ne m'est pas donné d'y être en réalité. Que je serais heureuse d'aller passer quelque temps au couvent, séjour si cher à mon cœur! Mais la chose paraît impossible. Tout s'oppose à la réalisation de ce projet. Il peut se faire que je n'aille pas vous voir cet été; mais il est une chose certaine, c'est que je ne différerai pas longtemps ma visite à Montréal; car je suis résolue d'y aller la première fois que je m'absenterai de la maison de mon père pour quelque temps. Que de fois j'ai désiré me trouver encore avec vous! Ce matin j'ai reçu la sainte communion, et s'il m'était donné de vous faire connaître le bonheur dont mon âme est inondée, vous verriez bien, ma tante, que Debbie ne regrette pas de s'être faite catholique! Sans doute, parfois je me sens privée de la présence de Dieu; parfois je suis presque découragée à la vue de mon indifférence, de la tiédeur de mes prières; mais je sais que si je me soumets à sa sainte volonté, et que je supporte avec patience ces épreuves intérieures, il ne m'abandonnera pas. Je mérite si peu la miséricorde dont Jésus use envers moi, que je ne dois pas me plaindre si parfois un nuage sombre vient obscurcir mon âme. Je voudrais bien, ma tante, devenir sainte. Est-ce un mal de vous parler aussi franchement? Mais, Seigneur, il faut bien plus que le désir

pour le devenir ! Le désir d'avancer dans la voie de la perfection n'est qu'une petite partie de la tâche. La montagne qu'il faut gravir me paraît si haute, et je tombe si souvent, que je serais tentée de tout abandonner, si je ne voyais Jésus tout disposé à assister son enfant dont les forces semblent épuisées. Parfois la vie présente me paraît bien longue comparée au peu de progrès que l'on fait dans la vie spirituelle. Nous prenons de bonnes résolutions, nous nous confessons, nous recevons la sainte communion, et immédiatement après, peut-être, nous offensons le Dieu tout-puissant !... J'en dis peut-être trop ; mieux vaudrait peut-être garder ces choses en soi-même ; toutefois je sais que vous me portez intérêt, que vous aimez à connaître mes sentiments, le bonheur qu'éprouve votre "pauvre enfant" à vivre dans la croyance catholique. Ce bonheur pour moi, il est ineffable. Que serait la vie pour moi, si Dieu ne se fût pas montré si miséricordieux à mon égard, s'il n'eût pas éclairé ma pauvre âme ? Que ferais-je sans le sacrement de pénitence ? Comment pourrais-je vivre maintenant si le Sacrement de l'autel, le pain des anges, m'était enlevé ? O Dieu ! que je cesse de vivre plutôt que d'être privée de la foi ! Et vous rappelez-vous le lieu où j'appris pour la première fois les vérités qu'enseigne l'Eglise de Jésus-Christ ? O séjour délicieux du couvent ! vendredi saint ! Passion de Jésus-Christ ! quand est-ce que je pourrai vous oublier ? quand est-ce que je pourrai oublier les dons que j'ai reçus dans la chapelle de Marie, au jour où un Dieu fut crucifié pour les hommes, et quand sa sainte Passion fut en quelque sorte présente à mon âme de la manière la plus vive possible ! O Passion de Jésus-Christ ! qui donc devrait avoir pour toi de la dévotion ? Assurément c'est bien moi. Mais quelle n'est pas ma froideur même à la vue

d'un crucifix ! O ma tante, que mon cœur n'est-il rempli d'amour pour mon Sauveur ! Et ne prierez-vous pas pour qu'il en soit ainsi ? Je pense passer l'été chez nous..." Le 24 de juin, Debbie écrivit encore, de Fairfield, à la même. Après avoir exprimé combien elle désirait d'aller à Montréal pour y passer le jour de Noël suivant, si elle ne pouvait obtenir la permission d'y aller plus tôt, et la crainte qu'elle avait que ses parents ne voulussent pas le lui permettre, elle lui dit que ces derniers redoutent qu'Helen ne manifeste le désir d'entrer au couvent, et elle ajoute : " Je suppose qu'ils croient qu'il n'y a rien à craindre de mon côté. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de craindre beaucoup, car je suis sûre que j'ai une mission à remplir chez nous, et je pense, en vérité, que pour les convertis il arrive aussi souvent que leur vocation est de demeurer dans le monde que de le quitter. Je ne désire qu'une chose : faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Si je dois demeurer où je suis, j'y consens ; si je dois aller ailleurs, je suis tout aussi satisfaite. Je ne demande que la grâce et le secours de Dieu pour faire sa sainte volonté, et alors je puis dire : " Faites de moi ce qu'il vous plaira." La conversion d'Helen a soulevé une nouvelle tempête ; et je pense que mon père est plus mal disposé que jamais contre notre sainte foi. Je pense parfois que si j'étais meilleure catholique, cela pourrait changer quelque peu ses idées. Si l'exemple était meilleur, l'effet serait plus grand. Mais, hélas ! pauvre nature humaine, si exposée à l'erreur, si faible, si fragile ! Je crains, je tremble quand je pense que j'ai fait tant de choses qui peuvent produire une fausse impression sur l'esprit de ceux qui m'entourent. Combien ne devrais-je pas être exemplaire dans toutes mes actions ! et que je suis loin de l'être !... J'arrive de l'église. Nous

avons eu l'avantage, depuis quelques semaines, de posséder le saint Sacrement, et tous les jours je puis aller exposer mes besoins à Celui qui veut bien séjourner dans une humble demeure près de nous, pour en recevoir les grâces qu'il distribue tous les jours à ses indignes créatures. Oh ! quand il condescend jusqu'à venir prendre sa demeure parmi nous, que pouvons-nous lui demander de plus ? O adorable Sacrement ! que serait le monde sans toi ? Combien notre pèlerinage sur la terre serait long, ennuyeux et pénible ! Ah ! ma tante, quel don de la foi m'a été fait quand Jésus m'a enseigné à croire à sa présence réelle dans la sainte Eucharistie ! Ce don m'a été fait sans presque aucune demande de ma part ; et pourquoi cette préférence pour moi ? O bonté de Dieu ! trésor de sa miséricorde !... "

Pendant ce mois, Helen écrivit à la même amie, à Yamachiche :

" Fairfield, 28 juin 1856.—Ma chère tante, que j'ai été heureuse en recevant les quelques lignes que vous m'avez adressées ! Je ne m'attendais pas à recevoir cette lettre de vous, et j'ai été bien surprise quand elle m'est parvenue. Ma chère tante, vous rappelez-vous ce que vous me dites peu de temps avant mon départ du couvent ? Jamais, non, jamais je n'ai pu l'oublier, non plus que les circonstances qui vous portèrent à me parler ainsi. Je ne vous blâme pas ; vous aviez cru ce que l'on vous avait dit, et moi j'étais trop fière pour m'expliquer avant que vous m'eussiez demandé des explications. Vous ai-je jamais dit qu'avant d'aller au couvent Dieu m'avait appelée à devenir catholique, ou plutôt qu'il m'avait fait connaître que je trouverais la paix et la vérité dans le sein de l'Eglise catholique, et que ma mère avait trouvé un jour dans ma chambre un livre que

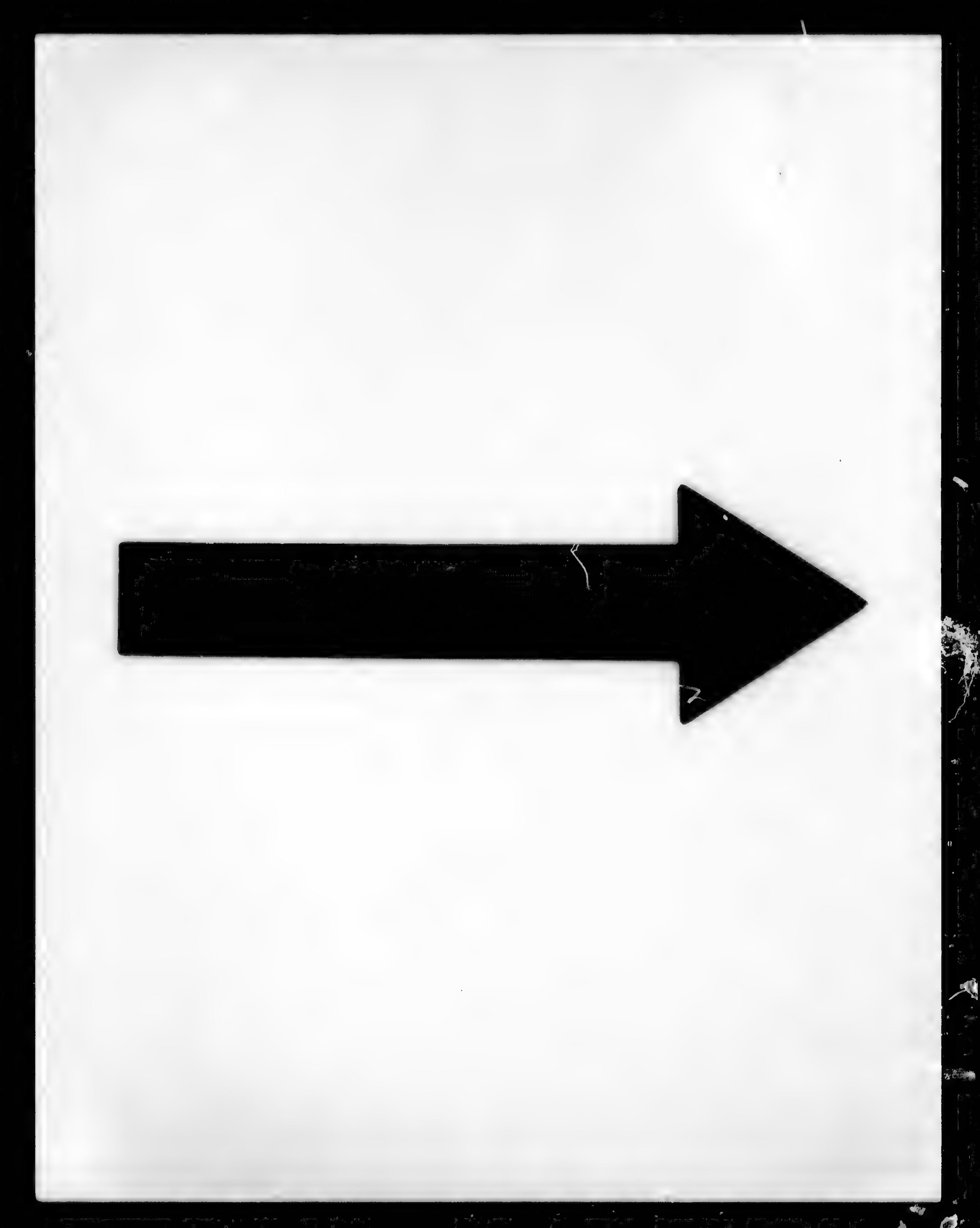
je lisais, et qu'elle me défendit de continuer cette lecture ? Je mis le livre de côté, car je ne voulais pas désobéir ; mais je n'ai jamais oublié l'impression que j'avais reçue. Et quand, quelque temps après, elle me dit que je devais aller au couvent, comme je pleurai de joie, et comme le temps me parut long jusqu'à ce que j'y fusse rendue ! Vous ai-je jamais dit toutes ces choses ? Je ne le pense pas, et cependant c'est la vérité. Que de fois j'ai désiré vous faire connaître mes sentiments ! mais je ne le pouvais pas ; seulement, bien souvent j'ai été sur le point de vous ouvrir mon cœur, et quelques paroles m'auraient épargné des chagrins inexprimables ; mais le temps se passait, ces paroles n'étaient pas dites, et je vous quittais plus malheureuse que je ne l'étais auparavant ; et c'est alors qu'il m'arrivait de faire des choses qui ne manquaient pas de mécontenter beaucoup mes maîtresses. Telle est ma nature. Les dernières semaines que je passai au couvent, j'étais devenue indifférente à toute chose, même complètement indifférente pour les personnes. Je n'étais pas aimée ; personne ne pouvait me comprendre, pas même vous, ma tante ; je comprimais donc tous mes sentiments ; seulement, la nuit, quand toutes les autres reposaient, je donnais un libre cours à ma peine. Souvent je quittais mon lit (sans égard pour la règle, dont je ne m'occupais pas) et je me rendais à la chapelle ! et j'y restais agenouillée jusqu'à ce que je n'osasse plus y passer plus de temps ! Puis je retournais à mon lit, et je pleurais jusqu'à ce que je succombasse au sommeil. Quelquefois je demeurais assise à ma fenêtre, observant la lune jusqu'à ce qu'elle disparût à mes regards, et je désirais qu'il me fût donné d'habiter un autre lieu, quel qu'il fût ; car je n'étais pas heureuse. Je ne suis jamais descendue au jardin, quoique j'en aie eu souvent le

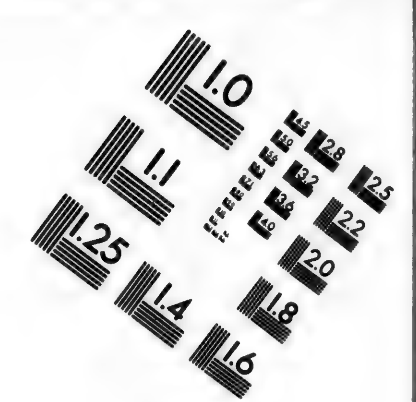
désir, car je pensais que l'air frais de la nuit devait être si délicieux ! Je partis une fois pour m'y rendre ; mais je revins, dans la crainte d'être découverte. Vous êtes surprise, je le sais ; mais cela est vrai. J'ai pensé que je devais vous dire ces choses, ma bien-aimée tante, afin que vous connussiez mes fautes Vous connaissez toutes celles que j'ai commises (et quelques autres que je n'ai jamais commises). N'est-il pas étrange, ma chère tante, qu'à mon retour dans ma famille, ayant rencontré quelqu'un qui m'aimait, qui voyait dans mon cœur comme dans un livre et qui me demanda de l'aimer en retour, n'est-il pas étonnant que j'aie eu pour lui tant d'affection ? Et j'ai vécu dans cet amour, oubliant qu'un rien pouvait en troubler les charmes ; mais Dieu, dans sa miséricorde, a daigné encore me faire entendre sa voix, ma chère tante, et j'ai quitté là mon trésor de la terre pour un meilleur dans le ciel ! Et maintenant j'ai trouvé un repos durable ; je n'ai aucun désir d'être recherchée par le monde ; je ne désire en cela que l'accomplissement de la volonté de Dieu. Je remercie la sainte Vierge de ce que je suis catholique. Notre sainte mère a intercédé pour moi auprès du trône de la grâce, je le sais ; et maintenant je m'adresse à elle pour obtenir la grâce d'aimer encore davantage mon Sauveur ; et vous m'aiderez, vous aussi, ma meilleure amie, à obtenir cette faveur. Je veille avec patience pendant les heures de ténèbres. Je désire déposer aux pieds de mon Sauveur crucifié mes trésors, tout ce que je possède, et prendre sa croix et la porter dans la nuit du temps jusqu'à ce que paraisse pour moi l'aurore du jour qui ne doit pas finir ; alors je la déposerai et j'irai jouir du repos dans ma véritable patrie. Je vous remercie, ma chère tante, pour la belle image que vous m'avez envoyée. Mon Sauveur crucifié ! et mes péchés la

cause de ses souffrances ! Quand viendra donc le jour où je ne pécherai plus ? O ma bonne tante, que je désire pouvoir aller à Montréal ! mais je ne le pourrai pas cet été ; il me semble que je ne puis pas attendre, et que je pourrais m'envoler vers vous ! Vous savez la répugnance que j'ai à écrire des lettres ; que ce soit là mon excuse pour tous les défauts que vous ne manquerez pas de remarquer dans la présente. Je ne me suis pas exercée beaucoup à l'art épistolaire depuis que j'ai quitté le couvent. Si vous pouvez en avoir la patience, vous voudrez bien, ma chère tante, écrire encore une fois à votre enfant affectionnée,

HELEN. "

Peu de temps après que cette lettre fut écrite, nous reçumes pour la première fois la visite des charmantes sœurs, dans notre habitation solitaire. Nous les rencontrâmes, le dimanche, à l'église de Saint-Albans. Elles étaient dans la compagnie d'une aimable jeune personne avec qui elles s'étaient liées d'amitié au couvent, et qui était venue de Boston pour les visiter (c'était Jennie, dont il est parlé dans les lettres de Debbie) ; toutes trois passaient quelques jours dans la délicieuse résidence d'une autre compagne du couvent (chez la famille de Cora, dont il est fait mention par Debbie), à la porte du village de Saint-Albans. Comme nous n'avions pas de place pour elles dans notre voiture, nous prîmes des arrangements pour les envoyer chercher le soir même et les faire conduire chez nous. Nous nous sommes toujours rappelé cette visite comme un des moments heureux de notre vie. Les accents de leurs voix harmonieuses, le chant des cantiques pieux, touchants, qui leur rappelaient si vivement leur séjour au couvent, les conversations joyeuses, leur innocente gaieté, les espiègleries de notre pétillante Helen, par-





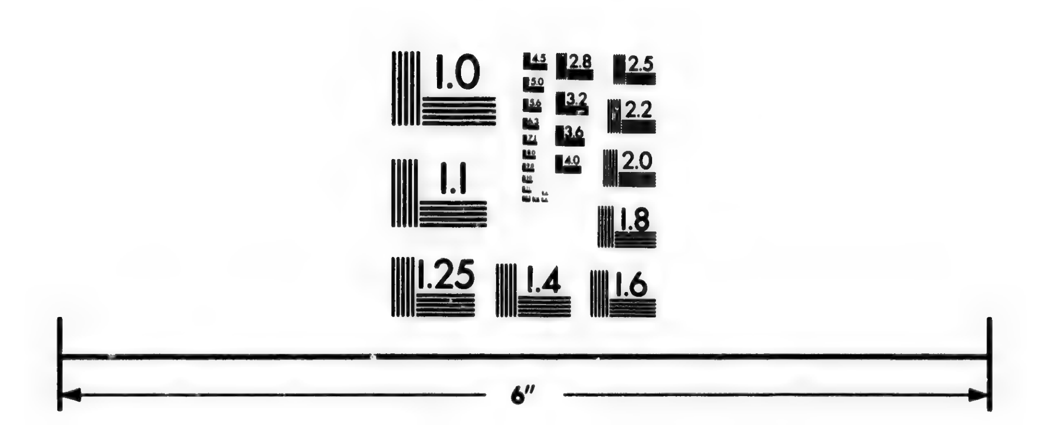


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tagées par ses charmantes compagnes, et dont s'amusait si bien sa sœur, plus posée et plus tranquille (qui la surveillait avec un orgueil mêlé de complaisance et avec la tendresse d'une mère plutôt que d'une sœur) ; la visite de nos voisins, de quelques-uns des fils de nos amies, leurs petites excursions dans les bois, leurs promenades à cheval et en voiture, leurs délicieuses soirées, et surtout la prière commune, qui était toujours la dernière action de la journée : tout cela est maintenant présent à mon esprit ; et au moment même où je trace ces lignes, je m'arrête pour me demander s'il est bien vrai que celles dont la présence était venue répandre dans notre solitude des charmes que nous nous rappelons comme un rêve de bonheur, ont été enlevées au printemps de la vie, pour être transportées au ciel et s'y réjouir dans la société des saints et des anges, à qui leurs âmes pures étaient déjà unies sur cette terre de misère !

Au mois de juillet 1850, à son grand contentement, les parents de Debbie lui permirent d'aller à Montréal, selon qu'elle le désirait depuis si longtemps, et même de passer une année au Canada si elle pouvait s'arranger pour cela, afin d'y continuer l'étude de la langue française. Dès lors elle se mit à l'œuvre pour faire les préparatifs nécessaires pour cette absence, ne songeant plus qu'au bonheur qui l'attendait dans sa chère demeure du couvent. Elle partit le 1er de septembre 1856 ; et, ce jour-là même, elle commença le journal dont je vais donner quelques extraits, de même que des lettres adressées à sa famille pendant cette absence. Il est à regretter beaucoup que Debbie et ses sœurs aient détruit, avant leur mort, toutes les lettres qu'elles avaient reçues. Si leur correspondance avec moi eût été

conservée, elle n'aurait pas manqué de donner plus d'intérêt à cette biographie.

La première entrée au journal est du 1er de septembre 1856 : " J'ai quitté Fairfield ce matin pour me rendre à Montréal ; je suis arrivée à Saint-Albans, où j'ai passé la nuit chez M. Hoyt. Je les ai trouvés tous bien, mais vivement préoccupés. Willie se rendait aussi au Canada.—2 de septembre. A Rouse's-Point, j'ai rencontré sur les chars quelques-unes de mes compagnes du couvent. Demain ! demain !—3 de septembre. Encore une fois dans le couvent ! Que puis-je ? Trois années se sont envolées depuis que je l'ai quitté. Je dis envolées, non pas avec rapidité ; car le temps s'est écoulé lentement et d'une manière ennuyeuse pour moi, depuis que j'ai quitté ce séjour bien-aimé. Les jours, les semaines, les mois et les années ont amené bien des changements, les uns heureux, les autres malheureux. Quand je l'ai quitté, je n'appartenais pas à l'Eglise de Dieu (mais je désirais d'y appartenir). Ces jours étaient sombres ; mais mon cœur avait reçu dans l'enceinte du couvent des impressions qui ne devaient jamais s'effaçer. Jésus, dans sa grande miséricorde, ne m'a pas oubliée. C'est lui qui a livré le combat pour sa faible enfant, et dans l'excès de son amour il l'a placée dans l'arche du salut. Que toute gloire en soit rendue à son saint nom ! Il en a aussi appelé une autre, qui m'est chère, et il a guidé ses pas dans la voie du salut. Mais me voilà encore dans mon cher couvent ! Est-ce bien vrai ? Est-ce possible ? Eh bien, oui. Rien ne paraît changé. Je suis allée à la chapelle des religieuses. Oh ! mon Dieu, est-ce une réalité ? Ne m'éveillerai-je pas en voyant que tout ceci n'est qu'un rêve ? J'ai fermé les yeux en redoutant l'heure de mon réveil. Mais

non, tout est ici réalité. Ce sont là les mêmes tableaux, les mêmes autels et les mêmes statues, et même je revois à l'autel, offrant l'adorable sacrifice, le même vénérable vieux prêtre qui avait coutume de dire la messe pour nous, tous les matins, il y a trois ans. Et j'ai revu toutes mes bonnes maîtresses; parmi elles ma tante S***, elle qui a témoigné tant d'intérêt pour le salut de mon âme, elle a qui je suis redevable de tout. Si j'ai aujourd'hui la foi, si je suis aujourd'hui catholique, c'est à ses prières que je le dois. Si je suis maintenant enfant de Marie, c'est elle qui m'a fait connaître, la première, la dévotion à cette bonne mère; si j'ai conçu le désir de chercher la vérité, c'est elle qui m'a donné le premier livre; et je l'ai vue de nouveau, mon amie, plus que mon amie, dix mille fois plus que tout cela! Elle aime mon âme, parce que Jésus-Christ est mort pour la sauver. Sa récompense est au ciel. La journée s'est passée en visites continuelles. J'ai vu tout le monde: je suis allée dans tous les appartements. Rien ou à peu près rien n'est changé, si ce n'est moi-même.—4 de septembre. J'ai dormi paisiblement la nuit dernière, dans ce séjour bien-aimé; point de rêves pénibles pour me troubler, et ce matin je ne vois que des figures qui annoncent la joie et le bonheur. Heureuse enfant que je suis d'être venue ici encore une fois! Et ces murailles du couvent, qui me parurent autrefois si tristes, si sombres, si affreuses, leur vue maintenant me transporte de joie. Jours heureux! Dans la suite de ma vie, en reportant mes regards en arrière, je les appellerai des jours de bénédiction... — 7 de septembre. Les vêpres du dimanche dans mon cher couvent! Ceci me rappelle d'autres jours. Est-il bien vrai que je suis ici encore une fois? J'ai rêvé bien souvent que j'y étais; mais je me suis éveillée,

et maintenant c'est la réalité ! Le *Magnificat* est aussi beau que jamais, et l'*Ave maris stella* m'a rappelé bien vivement le passé ; ce chant m'a paru encore plus doux, plus touchant qu'il ne l'était il y a trois ans... — 8 septembre. Fête de la Nativité de la sainte Vierge ; jour de joie et de bonheur ! J'ai reçu ce matin la sainte communion. Ici, dans cette petite chapelle, l'endroit qui m'est le plus cher sur la terre, il m'est enfin donné de participer au sacré banquet que Jésus a préparé à ses enfants. J'avais coutume d'observer ceux qui venaient recevoir son corps et son sang, et je me demandais s'il me serait jamais donné de jouir du même bonheur, d'en jouir ici, en face de ce même autel, où j'ai senti pour la première fois qu'un Dieu était réellement présent. J'ai vu ce jour heureux, et je ne puis que répéter dans mon cœur (car les lèvres ne sauraient exprimer mes sentiments) : "Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! Vous vous êtes souvenu de moi quand mon âme était ensevelie dans les ténèbres ; vous m'avez montré la voie que je dois suivre, et vous m'avez guidée dans le chemin du salut." — 10 septembre. J'ai dit adieu à mon cher couvent et à toutes celles qui l'habitent, qui me sont si chères, et je suis partie cette après-midi pour le couvent de la mission de Saint-Eustache, avec ma tante S*** (qui avait été transférée de Yamachiche à Saint-Eustache)."

"Saint-Eustache, 12 septembre 1856, vendredi soir.—Ma chère mère, me voilà fixée à Saint-Eustache ; j'ai écrit une longue lettre à Helen, et je dois maintenant vous dire combien je me plais ici, vous faire connaître mes projets, etc. Saint-Eustache est un beau village, situé à peu près à vingt milles de Montréal, non pas sur le bord du Saint-Laurent,

mais d'un bras de cette rivière. Le couvent est très bien placé; la rivière passant derrière, tandis que l'église et le cimetière sont à la droite; pardevant se trouve un magnifique parterre. S*** est avec moi, de même que deux autres religieuses françaises. Tout paraît me bien réussir maintenant. Ces religieuses sont des personnes très agréables; mais il me faut apprendre le français avant que je puisse converser beaucoup avec elles. Les élèves sont à peu près toutes canadiennes-françaises, et il me semble que je ne puis pas manquer d'apprendre cette langue. Nous sommes venues à Saint-Eustache en voiture; et, comme la distance de Montréal n'est que de vingt milles, ce voyage a été pour nous une promenade agréable. Avant que nous eussions quitté Montréal, le père de S*** est venu de Québec avec sa fille, pour la placer à la Villa-Maria, où je suis allée avec eux. S*** est venue avec nous. Sa sœur est une charmante enfant, et elle est demeurée au couvent depuis que je l'ai quitté. Je vous assure que la visite que j'ai faite avec eux a été très agréable. S*** se souvient de vous très bien, de même que de mon père. Comme elle est avec moi, j'espère que tout ira bien. Les classes ne sont pas considérables: vingt pensionnaires et autant d'externes. Comment sont-ils tous chez nous? Je suppose que ma grand'-mère est comme à l'ordinaire: mes sœurs, j'espère, sont bien, et je pense que mon père est engagé dans les affaires politiques comme jamais. Envoyez-moi souvent des nouvelles de la famille. Vous le voyez, j'ai bien commencé. J'ai écrit deux fois, et ceci est la troisième depuis deux semaines. Comment est E*** et son petit enfant? Faites-lui mes amitiés, de même qu'à toutes mes amies. Ma santé est bien bonne, et je pense qu'elle continuera de l'être; car cet endroit est très salubre. Ecrivez bientôt... Des

amitiés à mes sœurs ; dites-leur, et à papa aussi, de m'écrire.

" Debbie Barlow, enfant de Marie. "

Nous extrayons de son journal : " 21 septembre. — Je suis allée à confesse ce matin, et j'ai reçu la sainte communion : jour heureux ! comment pourrait-il en être autrement, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, pour laquelle j'ai une dévotion particulière ? "

" Saint-Eustache, 14 octobre 1856. — Mon cher père, il y a maintenant plus d'un mois que je suis dans ma nouvelle situation, et sachant bien qu'il vous serait agréable d'avoir des nouvelles de moi, non seulement par les autres, mais par moi-même, j'ai pensé que je devais vous écrire. Je suis très satisfaite de ma position ici. Je fais de rapides progrès dans le français ; au reste, je n'entends guère parler que dans cette langue, à l'exception des jours où j'assiste à la classe anglaise. Je comprends bien mieux que je ne le pouvais quand je suis arrivée ici et j'ai beaucoup de goût pour apprendre. Saint-Eustache est un charmant petit endroit, et bien salubre ; du moins il me paraît en être ainsi. Je jouis d'une bonne santé, et j'espère la conserver. Je pense bien que vos occupations sont telles, que vous pourrez à peine avoir le temps de répondre à vos correspondants politiques, et encore moins de me répondre, à moi. Très bien ; je m'y résigne ; mes lettres ont peu d'importance, ou plutôt elles n'en ont aucune, tandis que celles des premiers ont sans doute la leur. Je suis bien un peu adonnée à la politique, moi aussi ; et, même ici, je prends plus ou moins d'intérêt aux affaires qui, je suppose, appartiennent plus aux rois de la création qu'à mon sexe.

Je consens volontiers à ce qu'ils aient la parole, et à ce qu'ils portent le sceptre ; je ne suis pas disposée à me quereller sur ce sujet ; mais vous savez l'intérêt que l'on prend aux questions qui agitent le pays que l'on habite. Vous prenez sans doute part comme toujours à la lutte qui est sur le point de s'engager, et souvent il me semble vous voir à l'œuvre, comme au jour où je quittai la maison. Et où en est-on venu ? Notre pays va-t-il être encore gouverné par un homme selon votre cœur ? J'espère qu'il en sera ainsi, et j'ai hâte de connaître le résultat. Chacun a un sujet qui l'intéresse plus que tous les autres ; et comme je sais que c'est là le vôtre, j'y trouve, moi aussi, de l'intérêt... Veuillez bien faire mes amitiés à la famille, et dites-leur de m'écrire souvent. Il faut que je termine. Je vous souhaite une victoire glorieuse, et demeure votre enfant affectionnée, DEBBY BARLOW."

" Saint-Eustache, octobre.—Ma chère mère, quoique j'aie écrit chez nous déjà deux fois cette semaine, j'écris de nouveau, bien persuadée qu'une lettre de moi vous est, comme toujours, agréable. J'ai écrit à papa il y a quelques jours, et je pense bien que, quand la présente vous arrivera, il y aura longtemps qu'il aura reçu ma lettre. Je suis aussi bien que jamais, et aussi très heureuse. Je suis allée à Montréal hier, et à mon retour j'ai trouvé la lettre d'Helen, qui m'apprend la triste nouvelle de la maladie dangereuse de notre digne évêque. J'ai écrit aujourd'hui à Helen. Je suis certaine qu'elle trouvera que j'écris assez souvent, et je compte qu'elle me répondra. Je suis heureuse d'apprendre d'elle qu'elle est bien mieux de sa toux. J'espère que sa santé sera bonne à présent, si elle peut guérir de cette maladie. Comment vont les choses à Fairfield ?

Je pense que c'est comme à l'ordinaire. Je crois voir déjà les soirées, les réunions nombreuses, etc., qui ne manqueront pas d'avoir lieu chez nous cet hiver, soirées auxquelles l'élite seulement de la ville, bien entendu, sera invitée. Comment est ma grand'-mère maintenant ? Je suppose que les enfants sont bien. J'écrirai à Charlotte et à Laura dans ma prochaine lettre. Elles peuvent s'y attendre. Et Anna, elle, n'a pas répondu à ma lettre ; il faut qu'elle le fasse. Il est temps qu'elle commence à écrire des lettres. Vous me parlez de E*** et de son petit enfant. Faites-lui mes amitiés, et dites-lui que j'aimerais à avoir un mot d'elle. Je pense souvent à elle, et ce matin, dans ma communion, elle n'a pas été oubliée. Dites-lui bien cela de ma part. Recevez-vous des nouvelles de Madrid, et quelles sont-elles ? Il est à croire que les choses sont comme d'ordinaire, avec des changements toutefois. Que de perturbations ont eu lieu depuis trois ans ! Je n'ai jamais rien vu de semblable ! Mes amitiés à tous. Ecrivez-moi souvent. Tout à vous,

" Debbie, enfant de Marie."

Journal, " 9 novembre.—Je suis allée à confesse encore ce matin, et j'ai reçu la sainte communion : tous les dimanches recevoir de Dieu cette faveur ! C'est à moi qu'il appartient d'être reconnaissante ; mais je ne le suis pas ; j'oublie toujours ce que je dois à Dieu. Je pense à autre chose ; mais j'oublie ce devoir. Heureuses les âmes qui peuvent passer un jour sans montrer à Dieu de l'ingratitude !—10 novembre. J'ai reçu une lettre de chez nous. Helen a été confirmée, et j'espère que maintenant elle réussira bien en toutes choses... "

" Saint-Eustache, novembre. — Ma chère mère, j'ai reçu cette après-midi votre lettre et celle d'He-

len, et j'ai cru devoir écrire quelques lignes pour que vous les reçussiez samedi. Je suis bien, tout à fait bien. Je ne pense pas avoir été aussi bien depuis deux ans que je le suis maintenant. Je fais beaucoup de progrès dans le français, et j'espère continuer. J'espère aussi que la santé d'Helen s'améliore, d'après ce que vous m'en dites, et que les autres membres de la famille sont bien. Je m'attends à recevoir mes effets au premier jour, et je vous écrirai de nouveau bientôt... Mes respects à papa et à mes amies... "

" 15 novembre 1856. — Mon cher père, ce matin j'ai appris l'heureuse nouvelle que M. Buchanan avait été élu président des Etats-Unis. Je n'ai pu résister au désir de vous écrire et de vous féliciter de cet heureux résultat. Je me figure l'état des esprits, à l'heure qu'il est, parmi les *démocrates ;* et, pour quelqu'un qui a autant d'intérêt dans les affaires politiques que vous, je suis certaine que le résultat de la dernière élection a du être très satisfaisant. Ce matin, lorsque nous étions à déjeuner, on remit un billet à Mlle Barlow, nous informant de la victoire. Les religieuses vous offrent bien respectueusement leurs félicitations avec les miennes. Je dois ajouter ceci, que, dans mon opinion, le parti démocratique prend pleine possession du pays, et qu'il devient aussi fort que la nation elle-même. Heureux état de choses autant que je puis voir. Les nouveaux partis, qui veulent réformer l'ancien et faire prévaloir leurs nouvelles doctrines, ne me conviennent pas ; et pour ce qui regarde les factions politiques de la république, le tout aboutira à peu de choses. Je vois que le célèbre parti qu'on appelle *Know-Nothings* a subi une défaite complète. Ce n'est pas beaucoup à regretter. Je suppose que tous les Etats, toutes les villes, toutes les cités ont eu leur moment

d'excitation et de délire, et qu'aujourd'hui tout est rentré dans le calme. Les vainqueurs font entendre le chant de la *victoire*, et les vaincus les lamentations de l'espérance déçue. Je n'ai dit que quelques mots ; toutefois c'est assez pour moi ; et, en vous souhaitant de nouveaux succès dans toutes vos entreprises, je demeure votre enfant affectionnée,

" DEBBIE BARLOW. "

" 22 novembre.—Ma chère mère, j'ai reçu, par l'express, la boîte en bon ordre. Tout est parfait. Recevez mille fois mes remerciements. Je n'ai aucun besoin à présent du baume dont vous me parlez ; car la toux m'a quittée entièrement. J'ai reçu de bonnes semonces de la sœur*** en français, et de la sœur*** en anglais, et une dose de ceci, et une dose de cela, si bien que je suis maintenant débarrassée même de l'apparence de la toux. A la vérité, ma toux n'était pas bien mauvaise, mais on m'a fait porter des flanelles pendant le mois dernier, et on m'a appliqué quelque espèce de liniment sur la poitrine, en sorte que je pense bien n'avoir jamais plus besoin de tous ces soins et de tous ces médicaments. Je n'éprouve plus les maux de tête que je ressentais autrefois, et de fait ma santé est excellente. Je me plais bien à Saint-Eustache ; je me porte bien, et je n'ai aucun sujet de peine. Puis M*** est donc marié ! Je n'ai rien, absolument rien à dire à ce sujet. Quant à Helen, elle a la grande consolation de voir qu'elle a fait quelque chose pour Dieu ; et elle recevra pour sa générosité une récompense qui surpasse tout ce que le monde peut donner. Elle sait, j'en suis certaine, comme tout bon catholique doit le savoir, que ce que l'on perd en ce monde pour Dieu nous sera rendu au centuple dans l'autre. La couronne qui l'attend, si elle est fidèle à la grâce, est

bien digne d'envie. Je ne puis que me représenter la chose par l'imagination, et l'imagination est ici tout à fait impuissante à me donner la plus légère idée de ce bonheur. Heureuse enfant ! Ainsi donc notre petite société de Fairfield s'est accrue. Je suis heureuse d'apprendre cela. Si sa santé le lui permet, je suis certaine qu'Helen ne manquera pas de passer le temps agréablement dans ce cercle d'amis. Je lui ai écrit aujourd'hui, et je dois renfermer votre lettre dans la sienne. Je désire les expédier ce soir. Je m'occupe peu du style, depuis quelque temps, quand il s'agit d'écrire des lettres ; la raison en est que je vous écris ordinairement bien à la hâte, quelquefois dans la classe, au milieu de mes compagnes qui étudient. Il y a ici une élève à peu près de l'âge d'Anna et qui lui ressemble beaucoup ; dites à Laura qu'il y en a une autre qui ressemble non pas à Janet, mais à Élisa-Anne. J'en ai rencontré une autre à Montréal, au pensionnat, qui est le portrait vivant de Charlotte ; je vous le répète, son portrait vivant ! J'ai tout ce dont j'ai besoin, et quand il me faudra quelque autre chose, vous le saurez. Nous avons eu de la neige, et elle est disparue. Mais l'hiver approche ; le temps est presque toujours beau. Je suis allée à Montréal une fois depuis que je suis à Saint-Eustache, et j'espère y retourner encore quand nous aurons de bons chemins. Nous devons avoir bientôt la visite de la sœur de S***. Je l'ai vue, ainsi que son père, à Montréal. C'est un monsieur très aimable... Je n'ai point de nouvelle à vous apprendre ; mes lettres sont donc nécessairement courtes. Mes amitiés à tous. Tout à vous.

" Debbie, enfant de Marie."

" *P.-S.* — J'espère que la santé d'Helen continue de s'améliorer. Il faut qu'elle soit bien prudente, et qu'elle tâche de faire disparaître sa toux."

Extrait de son journal : "30 novembre.—Fête de saint André, anniversaire de mon baptême. Il y a un an ! Comme le temps s'est écoulé depuis le jour heureux de mon baptême ! Je ne puis me rendre compte de la rapidité avec laquelle il est passé ; chaque jour j'ai vu se dérouler devant mes yeux quelque beauté nouvelle ; et à chaque heure j'ai eu de nouvelles raisons d'offrir à Dieu mes louanges et mes actions de grâces. Une autre année de ma vie catholique est commencée ; produira-t-elle autant de mal que celle qui vient de s'écouler ? Ne formerai-je pas de meilleures résolutions ? Ne ferai-je pas plus d'efforts pour corriger mes mauvaises inclinations ? Ne ferai-je pas plus de progrès dans la vertu? Ah ! plus j'avance dans la vie, plus je trouve dans ce pauvre moi de défauts à combattre ; plus je découvre qu'il me manque bien du courage pour le combat, et combien ce courage est indispensable ! Mais, avec le secours de Dieu, je continuerai ; je renouvellerai mes faibles efforts, et j'espérerai pour le mieux. J'ai reçu la sainte communion ce matin, et il me faut me mettre à l'œuvre avec un nouveau courage."

Ce qui suit est extrait d'une lettre d'Helen à la religieuse de Saint-Eustache à qui Debbie écrivait si souvent. Cette lettre ne porte pas de date ; mais elle fut écrite pendant l'automne que Debbie passa dans cet endroit. "......Mon cœur paraît peut-être froid ; mais il n'en est rien. Vous me demandez pourquoi je ne suis pas plus communicative. Je ne puis pas dire pourquoi, si ce n'est que j'ai toujours eu pour habitude de ne jamais faire connaître mes sentiments quand j'ai pu l'éviter. J'ai toujours redouté cela ; et même à l'heure qu'il est, ne pouvant me résoudre de parler à mon confesseur de quelques

troubles intérieurs que j'éprouve, j'en souffre parfois de grandes peines d'esprit... Bien des nuits, agenouillée dans cette chapelle, à la lueur d'une faible lumière, j'ai demandé à Dieu avec instance de m'éclairer et de me fortifier dans l'accomplissement de mon devoir ; mais il a ses voies par lesquelles il nous conduit, et qui nous sont inconnues. Et les années se sont écoulées, et il me semble qu'il n'y a que quelques jours que je suis catholique. Mais il n'y a que ceux qui ont subi les mêmes épreuves que moi qui peuvent savoir ce que j'ai souffert. Mon cœur a erré au milieu des ténèbres de l'infidélité : et qu'est-ce donc qui m'occupait quand je m'abandonnais ainsi à l'aveuglement de l'esprit ? L'amour d'un être humain ! Cela a été mon plus grand péché. O mon Dieu, pardonnez-moi !... "

Je vais maintenant insérer ici une autre lettre, écrite quelques jours plus tard par Helen, et adressée à la même personne. Ces lettres étaient probablement jointes à celles de Debbie, car elles ne portent pas de date.

" Ma chère tante, j'ai quitté toute autre occupation pour vous écrire. Depuis quelque temps j'ai eu si peu de loisir que je pouvais à peine terminer mes lettres à ma sœur que la malle partait, et il ne me restait pas de temps pour vous écrire. Je pense que je serai obligée de retourner au couvent pour me former à des habitudes d'ordre. Tout ce que j'ai à faire doit toujours être fait à la fois. Debbie sait comment cela arrive ; je pense qu'elle va sourire en voyant cette confession si sincère que je fais. Ma bien chère tante S***, vous ne pouviez pas me rendre plus heureuse que vous ne l'avez fait en me disant

que vous m'aimez avec tant de tendresse. J'ai toujours été trop sensible ; mais cela ne dépend pas de moi. Oui, ma chère tante ; vous étiez forcée de paraître indifférente à mon égard ; mais quelle en était la cause ? Ce n'était pas simplement la crainte d'exciter la jalousie des autres ; mais ma propre conduite ne vous permettait pas d'avoir pour moi les mêmes sentiments que vous aviez eus. Eh bien ! tout cela est passé. Vous avez pardonné, et vous aimez encore votre enfant... Non, ma bien chère tante, je ne m'attendais pas à être tout amour, toute ferveur ; mais je prétendais bien être capable de tout abandonner pour Jésus-Christ, et cela sans murmurer... Je vous ai écrit au moment de l'épreuve ; elle est passée maintenant ; j'ai cédé. Je désire faire sa volonté en toutes choses, même plus, de donner ma vie pour lui. Deux jours après que j'eus reçu le sacrement de confirmation survint la première épreuve (vous savez de quelle nouvelle je veux parler), et n'eût été la force que je venais de puiser dans ce sacrement, je crois bien que mon cœur aurait succombé sous le poids de la douleur qui l'accablait. Le souvenir du passé était toujours présent à mon esprit, et mon cœur s'y attachait avec une persistance qui m'étonnait. Toutefois je ne regrette pas cela. Vous le savez, ma tante, votre enfant est sincère. Je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné de pouvoir le glorifier par la souffrance. Et maintenant, ma chère et bonne tante, écrivez-moi bientôt (comme je l'ai dit à Debbie) une bonne longue lettre, comme vous en écrivez ordinairement ; cela me rend meilleure. J'aime votre manière de me dire les choses, ma chère, chère tante ! J'ai écrit à la hâte. Excusez les imperfections qui se trouvent dans cette lettre. Votre enfant affectionnée et reconnaissante,

“ Helen. ”

Extrait du journal de Debbie : “Montréal, 6 décembre.—J'ai reçu la communion ce matin, dans la petite chapelle du pensionnat. C'est une des grandes joies que j'éprouve quand je viens à Montréal, et certainement cela doit être ainsi. Pourquoi cet endroit m'est-il plus cher que les autres ? C'est ce que je ne saurais dire ; c'est le lieu qui fait les délices de mon cœur, et il en sera toujours ainsi. Le temps, avec tous ses changements, peut passer ; mais ce petit oratoire de Marie sera toujours le même pour moi.—8 décembre.—Fête de l'Immaculée Conception et anniversaire de ma première communion. Le temps n'est pas tout à fait aussi beau qu'il l'était l'an dernier à cette époque. Je conserve un vif souvenir de mon jour de bonheur à Saint-Albans, le 8 décembre 1855. Ma mémoire sur ce sujet sera probablement bonne toute ma vie.—16 décembre. J'ai reçu une lettre qui me fait connaître le désir qu'avait éprouvé une de mes proches, et qui m'est bien chère, d'être confirmée quand l'évêque visita Fairfield. Pauvre enfant ! son désir sera bientôt satisfait. Il faut que j'écrive aussi quelques lignes à Anna, qui en est venue à l'heureuse décision de se faire catholique. Quelle bonne nouvelle ! Quel bonheur si je puis les voir tous entrer dans l'arche du salut ! Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! Espère, espère toujours, mon âme ; car il est tout charité...”

“Couvent de la Congrégation de Notre-Dame, Saint-Eustache, décembre 1856.—Ma chère mère, j'aurais dû répondre à votre dernière en même temps que j'ai écrit à Helen ; mais je n'ai eu que le temps de terminer sa lettre. Je suis très-heureuse d'apprendre que vous êtes tous bien, et j'espère qu'il en sera longtemps ainsi... Je suis allé à Montréal il y a deux semaines, avec S***. J'ai eu dix minutes pour

faire mes préparatifs ; vous pouvez imaginer s'il a fallu me hâter. Nous sommes allées à Villa-Maria dans la soirée, et avons presque jeté l'effroi parmi les bonnes sœurs, qui étaient à la chapelle en exercice de piété, en frappant avec violence à la porte et en sonnant la cloche. Nous étions tellement emmitouflées dans nos manteaux, capuchons, etc., que personne ne nous reconnut d'abord. La sœur M***, qui vint à la porte, nous examina de la tête aux pieds avant de laisser entrer de telles vagabondes ; à la fin elle nous a prises pour quelques personnes en proie à une grande détresse. Pendant mon séjour au couvent, j'ai eu le plaisir de rencontrer plusieurs amies d'autrefois, parmi les pensionnaires, et quelques autres aussi. Le couvent a failli être détruit par le feu de la semaine dernière. Ma lettre à Helen renferme quelques détails sur ce sujet, quoique je n'en aie pas appris grand'chose. Où en est Fairfield depuis le départ de quelques citoyens et l'arrivée de nouveaux ? Veuillez me rappeler au souvenir de mes amies ; quand je retournerai chez nous, je m'attends à rencontrer quelques figures nouvelles, tandis que d'autres qui m'étaient familières seront disparues. Comment est ma grand'mère maintenant ? Comme à l'ordinaire, je suppose. Vous me proposiez, dans votre dernière lettre, d'aller vous voir. Nous n'avons point de vacances maintenant ; il me faudrait donc interrompre mes études pour m'absenter. On désire que je demeure ici jusqu'au mois de juillet, et je le désire aussi. Si j'allais chez nous avant ce temps-là, je désirerais revenir pour terminer l'année ; et il me semble qu'il serait tout à fait hors de propos de m'absenter pour quelques jours seulement. Je fais bien, et il vaut mieux continuer. Mes amitiés à tous. Toujours votre enfant affectionnée,

" Debbie Barlow, enfant de Marie."

Le billet suivant à sa sœur Laura était inclus, paraît-il, dans la même enveloppe que la lettre précédente : "Ma chère petite sœur, j'ai reçu ton billet avec beaucoup de bonheur ; je suis contente de voir que tu commences à écrire des lettres. Il faut que tu continues. Écris-moi aussi souvent que tu le pourras. Tu as aimé l'image que je t'ai envoyée. J'en suis heureuse. Je la trouve bien belle, moi aussi. J'ai envoyé les plus belles que j'ai pu trouver à Montréal. Ainsi tu penses que je deviens dissipée au couvent. Dissipée sur mes vieux jours ! fi donc, Laura ! je deviens grave ; il faut bien que je le sois, mon état l'exige. Institutrice ! je pense bien que tu rirais de me voir. Ma tante S*** dit que je ne sais pas gronder ; quand elle veut rire de bon cœur, elle tâche de trouver moyen de m'entendre chapitrer les enfants... Il faut que je termine ici. Adieu !

DEBBIE, enfant de Marie."

Je reviens maintenant au journal : "1er janvier 1857, premier jour de l'an.—Une nouvelle année commence ; une autre vient de s'écouler ; et toutes ses joies et ses chagrins, ses plaisirs et ses peines, et toutes ses vicissitudes, sont ensevelis dans l'immense tombeau du passé ! Que de cœurs ont été remplis de nouvelles joies dans le cours de l'année qui vient de finir ! Combien ont été broyés par la douleur ! combien ont vu leurs plus chères espérances s'évanouir ! combien ont été cruellement trompés dans les projets de bonheur qu'ils avaient formés ! combien ont gagné le ciel ! combien l'ont perdu ! Et maintenant tout est passé ! On ne parlera plus de l'année 1856, si ce n'est pour rappeler quelque événement heureux ou malheureux, ou pour pleurer un passé qui ne revient plus. Et où sont ces moments, ces heures, ces jours et ces mois ? Il est difficile de répondre à cela ; tout

ce que l'on sait, c'est qu'ils sont passés comme ceux qui les avaient précédés, et comme d'autres passeront. Toute notre occupation devrait être de faire un meilleur usage de l'avenir que nous n'avons fait du passé. Une autre année apparaît à l'horizon de cette misérable terre ; fasse le Ciel qu'elle apporte moins d'afflictions, moins de péchés ; pour moi, mon cœur me répète : Fais ta part, tâche de remplir mieux tes devoirs, et il y aura un peu moins de mal. Encore une fois, voici de bonnes résolutions. Combien de temps dureront-elles ? N'importe ; je puis toujours travailler ; et s'il n'en résulte aucun bien, je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir fait aucun effort. Voici donc la perspective d'une longue année ; j'espère que quelqu'un priera pour moi, afin qu'elle ne soit pas tout à fait perdue."

" Couvent de la Congrégation, Saint-Eustache, 7 janvier 1857.—Ma chère mère, votre longue lettre renfermait bien des nouvelles agréables : je ne puis disposer, pour écrire, que de quelques moments, avant d'envoyer ma lettre à Helen. Je suis heureuse d'apprendre que vous êtes tous bien, et que pour vous le temps s'écoule si agréablement. Je vous souhaite une heureuse année, à vous et à toute la famille. L'anniversaire de ma naissance est passé, et je l'ai célébré avec joie, ici, à Saint-Eustache. Comme c'était un dimanche, je suis allée à l'église le matin et dans l'après-midi. Helen vous parlera de la fête qui a eu lieu la veille. J'ai maintenant dix-neuf ans ! Mes années se succèdent rapidement ; je puis à peine me persuader (le temps passe si vite) que je suis quelque peu avancée en âge. Toutefois il en est ainsi. Je pense avoir rencontré une fois une des demoiselles B*** dont il est question dans votre lettre. J'en ai entendu parler d'une manière très avantageuse par Mme S***,

aussi bien que de leur frère. Veuillez présenter mes respects à mon père ; dites-lui que je lui souhaite une heureuse année, et avec elle les plus grandes bénédictions. Mes amitiés aussi à toutes mes amies. Dites à C*** que ma lettre était écrite depuis quelque temps, que je me proposais de l'envoyer, mais que je l'ai oubliée. J'écrirai de nouveau sous peu de jours et plus longuement ; mais il se fait tard et il me faut terminer ici. S*** vous présente ses meilleurs souhaits pour la nouvelle année. Votre affectionnée,

" DEBBIE, enfant de Marie."

Journal : " Dimanche, 11 janvier 1857...—Je suis allée à l'église comme de coutume ; il n'est guère nécessaire d'enregistrer cela. Depuis que je suis catholique, je pense que je vais à l'église généralement tous les dimanches, ce qui ressemble peu au temps passé, alors que je faisais comme je l'entendais sous ce rapport. Ce temps d'illusion est bien changé ; je me suis éveillée de mon sommeil, et maintenant, Dieu merci, je suis soumise à la sainte obéissance."

" Couvent de la Congrégation, Saint-Eustache, 18 janvier 1857.—Ma chère mère, j'ai reçu hier vos lettres avec un véritable bonheur. J'ai été peinée d'apprendre que vous aviez souffert de vos maux de tête qui reviennent périodiquement ; mais j'espère que vous êtes bien mieux maintenant. Aucune autre mauvaise nouvelle ne se trouve dans vos cinq petits billets, si ce n'est la destruction par le feu de notre State-House. Je n'en savais rien avant de recevoir votre lettre... Et maintenant, pour ce qui regarde les nouvelles de chez nous, je présume, d'après ce que vous me dites, que vous êtes à faire des changements. Je verrai cela quand j'irai chez nous. J'y prends, bien entendu, beaucoup d'intérêt. Papa m'a fait dire qu'il

avait acheté une nouvelle paire de chevaux. Je suis certaine que ce sera pour vous un grand sujet d'amusement; si je ne me trompe pas, vous en ferez un bon usage. Anna m'a écrit qu'elle devait aller avec Helen passer une semaine à Fairfax, chez M. B***. J'ai été très heureuse d'apprendre qu'elles éprouvaient tant de mieux de leur toux, et j'espère que cela continuera. Avez-vous eu beaucoup de compagnie cet hiver ? Je suppose le séjour de Fairfield très agréable aujourd'hui. Votre société s'est aussi recrutée avantageusement. Quelques-uns d'entre vous m'ont demandé comment j'avais passé le jour de Noël. Je vous envoie la lettre que j'écrivais alors à Helen, et que je n'ai pas expédiée pour quelque raison que j'ai oubliée. J'espère que vous vous êtes bien amusés. Mes sœurs m'ont écrit au sujet de leurs présents, et quand j'irai à Montréal, je choisirai celui que je dois leur offrir. Je ne sais pas quand ce sera. Peut-être irai-je pendant le mois pour assister à une cérémonie religieuse; mais, si je n'y vais pas, ce ne sera alors que pour la semaine sainte. J'ai beaucoup de plaisir à aller à Montréal; mais cet hiver la voiture me fatigue beaucoup et me rend malade... Ma tante S*** est toujours très aimable. On s'amuse un peu à nos dépens, en voyant notre attachement mutuel. L'autre religieuse qui est ici nous dit que nous lui épargnons beaucoup de peine; car il lui suffit, dit-elle, de demander à l'une de nous deux ce qu'elle désire avoir, ce qu'elle aime. Ce que l'une a, l'autre veut aussi l'avoir; ce que l'une aime, l'autre doit l'aimer aussi. Je suis très bien. Présentez mes amitiés à papa ; dites-lui que je suis heureuse d'apprendre les améliorations qu'il fait; j'espère que sa santé est bonne. Écrivez-moi sans tarder et souvent. Votre enfant affectionnée,

"DEBBIE, enfant de Marie."

Le billet qui suit, adressé à sa sœur Charlotte, accompagnait la lettre précédente :

" Couvent de la Congrégation.—Ma chère petite Charlotte, j'ai reçu ta lettre avec une bien vive satisfaction. Je désire que tu m'écrives souvent. J'ai appris de maman, avant de recevoir ta lettre, que tu écris très-bien ; il faut donc que tu t'exerces à le faire. Je suis heureuse d'apprendre que tu as aimé tes images, de même que les cadeaux du jour de l'an que tu as reçus de papa et de maman. Je pense que tu ne pouvais rien recevoir de plus beau. Je n'ai que peu de chose à te dire qui puisse t'intéresser, si ce n'est que je pense à toi souvent, tous les jours ; et quand je te reverrai, l'été prochain, je te parlerai longuement de la pension, de mes amies et de mes aventures à Saint-Eustache. Ma tante S*** vous envoie ses amitiés. Tout à toi,

" Debbie, enfant de Marie."

" *P.-S.* — Je suppose que vous faites, cet hiver, de charmantes promenades en voiture et que vous passez le temps très agréablement. Est-ce que tu grandis toujours aussi vite ? S'il en est ainsi, je ne pourrai pas te reconnaître. "

Journal : " 8 février 1857.—C'est aujourd'hui un jour mémorable pour moi. Il y a eu ce matin précisément quatre ans que je voyais un couvent pour la première fois. Bien des choses se sont passées depuis ce temps-là, bien des changements ont eu lieu. L'événement qui m'a conduite à Montréal est tout providentiel. Quand pourrai-je apprécier dignement les grâces que j'y ai reçues !—9 février. Il y a quatre ans, j'entrais comme élève au couvent de Montréal. Comme tout a changé depuis ce temps-

là ! Je me reporte vers le passé, et je suis toute surprise de voir quels étaient mes sentiments. Je pense à la première nuit que je passai dans le couvent et à la première visite que je fis à une chapelle catholique. Comme le souvenir des hymnes que l'on chantait à l'honneur de la sainte Vierge, des statues, des tableaux, des autels et des crucifix, qui m'inspiraient tant d'horreur, est frais à ma mémoire ! Comme j'étais heureuse, malgré les efforts que je faisais pour envisager toutes choses de leur côté sombre ! Combien ces premières heures, passées dans ce séjour bien-aimé, furent calmes et tranquilles ! Je ne pouvais m'expliquer comment il se faisait que mon cœur ne pût rien trouver qui lui déplût, malgré le désir qu'il en avait. Je n'éprouvai de trouble que quand le doute vint fondre sur moi comme un torrent : doute sur mon salut, le salut de mon âme. Que faisais-je pour gagner le ciel ? Étais-je dans les ténèbres ou dans la lumière ? Hélas ! je me trouvai comme un aveugle qui marche sans guide, sans me douter du précipice vers lequel je courais. Mais ces choses ont rendu ce séjour plus cher à mon cœur que la vie. C'est là que j'ai trouvé ce trésor précieux, sans lequel le temps, la vie sont à charge, et l'éternité n'est que misère, sans espoir de changement........."

" Saint-Eustache, 17 février 1857. — Ma chère mère, j'ai reçu votre lettre, qui m'a appris que vous avez été malade ; je n'ai pas besoin de vous dire que je suis on ne peut plus heureuse d'apprendre en même temps que vous êtes rétablie. J'espère que vous allez continuer d'être aussi bien que vous l'êtes maintenant. Nous espérons aller à Montréal dans à peu près deux semaines, si le temps n'est pas trop mauvais, quand nous n'aurons plus de neige et de

chemins d'hiver. Je suppose qu'Helen est de retour de Fairfax. Elle y a, sans doute, passé le temps agréablement, de même qu'Anna. Je suis heureuse que vous ayez trouvé aimables les personnes nouvellement établies à Fairfield ; j'espère qu'elles y demeureront... Vous avez sans doute appris que L. J*** s'est rendue à Chicago. Son père a contracté un second mariage. Elle m'a écrit ces jours derniers ; elle est très contente de son sort, et elle se plaît bien dans la ville, du moins jusqu'à présent. Elle vous présente ses meilleurs souhaits. Vos servantes vous ont quittée : qui avez-vous maintenant, et comment en êtes-vous satisfaite ? Vous me dites que ma grand'mère s'affaiblit ; je pense bien qu'elle ne quitte plus sa chambre. Papa est-il de retour ? Je suppose qu'il est aussi faible que d'ordinaire. Offrez-lui bien l'expression de mes sentiments affectueux. J'aimerais beaucoup à recevoir le journal dont il m'a parlé ; j'espère bien qu'il me parviendra. Mes amitiés à E***, et embrassez pour moi son petit enfant. Veuillez bien me rappeler au souvenir de A. S***, et de ceux qui s'informeront de moi... Je demeure, comme toujours, votre enfant affectionnée,

" Debbie S. Barlow, enfant de Marie. "

" 8 mars. — Ma chère mère, j'ai reçu hier votre lettre avec celle d'Helen, et aujourd'hui, comme d'ordinaire, après les vêpres, j'ai le temps de répondre. Je suis heureuse d'apprendre que vous êtes si bien rétablie... Après avoir eu, pendant plusieurs jours, des orages fréquents, nous jouissons maintenant d'un temps magnifique. J'ai eu un rhume ; mais je suis bien maintenant. Quelques jours avant le carême, les religieuses m'ont fait prendre une bonne dose d'huile de ricin, et je me suis trouvée très bien. Je suppose qu'elles voulaient que je man-

geasse plus que de coutume pendant ces jours de jeûne. Ma santé est très bonne maintenant, et tout va bien. Je suis allée à Montréal la semaine dernière. Je n'y retournerai pas avant que la neige disparaisse ; car la voiture m'a rendue bien malade, tant en allant qu'en revenant. J'ai eu le plaisir de rencontrer dans la ville M. S***, de Saint-Albans. J'étais sortie pour faire quelques achats pour ma tante S***, et en revenant je le rencontrai sur le trottoir. Il me dit qu'il avait vu mon père quelques jours auparavant. Il me reconnut, et, bien entendu, je le reconnus aussi. Probablement qu'il a vu quelques-uns d'entre vous depuis ce temps-là, et qu'il vous a raconté cela. Je n'ai passé qu'une nuit à Montréal, et me suis trouvée, après le peu de temps que j'y ai demeuré, presque aussi mal que je le suis après avoir été sur l'eau. Je suis contente d'apprendre que vous vous amusez bien cet hiver. Helen semble très bien : je ne suis pas fâchée d'apprendre cela ; il paraît que la saison d'hiver est très agréable pour elle. A. G*** est-elle mariée ? Je suppose qu'elle doit l'être depuis longtemps... Tout va comme d'ordinaire dans les missions du couvent. S*** est bonne et obligeante comme toujours, et prend grand soin de moi. La sœur S*** est toujours aimable, et dit qu'elle va apprendre l'anglais en se querellant avec moi ! Elle ne comprend pas très-bien notre langage. Il s'est déjà écoulé quelque temps depuis que j'ai eu des nouvelles des plus jeunes enfants, Anna, Laura et Charlotte. Dites-leur de m'écrire... "

Vers le temps où cette lettre fut écrite, nous eûmes l'avantage de recevoir la visite d'Helen. Sa présence fut toujours comme un rayon brillant du soleil dans notre demeure solitaire ; il y avait chez elle quelque chose de si enjoué, de si éblouissant ! Ce n'est qu'au

temps où les secrets de tous les cœurs seront connus que l'on verra combien nous aimions l'aimable sérénité de Debbie, cette noble gravité empreinte d'une certaine mélancolie qui captivait les cœurs, et le caractère ardent, énergique, actif d'Anna ; mais Helen, notre bien-aimée Helen, elle séjourna dans notre demeure, dans notre solitude, comme un oiseau qui y aurait pris naissance, remplissant la forêt de la mélodie de ces accents angéliques que répétaient les échos d'alentour, et répandant le charme de la vie sur tout ce qui l'environnait par la gaieté de son cœur pur et droit. Le souvenir de ces aimables enfants nous est bien cher ; nous avons sans cesse présente à l'esprit celle des trois qui fut " la première victime que l'impitoyable mort ravit à notre amour ", et son souvenir produit au fond de notre cœur les plus tendres émotions, tandis que nous répétons : " Oh ! Helen était notre bien-aimée, notre favorite ! "

" Saint-Eustache, 15 mars. — Ma chère mère, j'ai reçu hier mes effets par l'express. Je vous félicite de votre bon goût dans le choix que vous avez fait ; tout est parfait. Mille et mille remerciements. Je vous ai écrit il y a quelques jours, et je ne le fais aujourd'hui que pour accuser réception de la boîte que vous m'avez envoyée... J'ai reçu avec la boîte plusieurs journaux, ce qui m'a fait beaucoup de plaisir... "

La lettre suivante d'Helen à une tante qu'elle affectionnait beaucoup, a été écrite à peu près dans le même temps :

" Fairfield, 25 mars 1857. — Ma chère tante, pardonnez-moi mon long silence. Je ne puis en vérité vous offrir aucune bonne excuse pour n'avoir pas

écrit plus tôt, si ce n'est le peu d'attrait que j'éprouve à écrire des lettres. J'ai négligé de la même manière toutes mes correspondantes, et elles ont de bien bonnes raisons de se plaindre. Pourquoi avez-vous pensé, ma chère tante, que je n'étais pas heureuse? Je le suis assurément. Je pense pouvoir assurer, sans craindre de me tromper, qu'il n'y a pas un cœur plus heureux que le mien ; il fut un temps où il n'en était pas ainsi. J'ai su ce que c'est que d'être malheureuse. J'ai soupiré pendant bien des années après le bonheur sans pouvoir le trouver. Il y avait un vide dans mon cœur qui me faisait souffrir, et que ne pouvait remplir l'assurance d'être aimée par un être humain : et qu'est-ce donc qui peut remplir le cœur de joie comme la connaissance que l'on a d'être aimé tendrement? Mais ce n'était pas l'amour des créatures que je recherchais, c'était l'amour de mon Dieu! J'ai trouvé maintenant le repos après lequel j'ai soupiré si longtemps, et je suis heureuse, heureuse. La terre ne saurait satisfaire l'ardeur de mes désirs; ce n'est qu'au ciel, où la vision aura fait place à la foi, que je pourrai être entièrement satisfaite. Oh! quelle bénédiction que de savoir que nos péchés sont effacés par le sang de Jésus-Christ, notre Sauveur! Oh! plût au Ciel que nous ne fussions pas attachés à la terre par le poids de notre corps, mais que nous pussions prendre notre essor, nous élever au-dessus des faiblesses et des péchés qui chaque jour impriment quelques souillures à la robe de notre innocence baptismale, et chanter les louanges de notre Dieu Rédempteur là où le péché ne pourra plus dérober à nos regards l'éclat de sa majesté! Notre cœur ne peut que soupirer après cet heureux moment ; cependant il vaut mieux que nous subissions quelque temps encore l'épreuve, afin que Dieu soit glorifié en nous ; car nous vaincrons Satan,

et Dieu en recevra la gloire. Les épreuves nous sont envoyées afin que nous devenions parfaits, n'est-ce pas, ma tante? Pourquoi n'en ai-je pas davantage? car je n'en ai presque aucune dans cette vie, et il m'y faudra demeurer longtemps, bien longtemps, si le feu ne vient pas me purifier. Parfois je suis fatiguée de lutter contre la tentation, et je vois alors que Dieu n'est pas content de moi, et qu'il me juge, à cause de cela, indigne de ces épreuves qu'il envoie à ceux qu'il aime..."

Nous retournons au journal de Saint-Eustache.

" 9 avril, jeudi saint. — Je suis allée à la grand'-messe, et j'ai reçu la sainte communion. A trois heures, nous sommes allées visiter le saint Sacrement, et sommes demeurées en adoration pendant une heure. Le reposoir est bien beau. A six heures du soir, nous sommes retournées à l'église afin de nous pourvoir de sièges pour la prière. Nous étions en face de l'autel, et nous eûmes une heure entière à notre disposition, avant le commencement de l'exercice, pour prier, sans être exposées à aucun sujet de distraction. Le silence parfait qui régnait autour du tabernacle, le pieux recueillement de quelques personnes qui offraient leurs adorations à Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour, la lumière pâle des cierges, et la pensée si vivement présente à mon esprit que mon Dieu était réellement sur l'autel, non pas en imagination, mais véritablement présent, écoutant les prières de ses créatures; ces considérations, cette scène religieuse, produisirent une douce impression sur mon âme; elles me firent bien comprendre que tous les biens de la terre ne sont pas dignes de notre amour, et que tout ce que nous pouvons faire pour Dieu n'est rien en comparaison de l'amour infini qu'il nous a

témoigné ; et moi qui devrais, tous les jours et à chaque instant du jour, avoir quelque chose à lui offrir en retour de ses grâces, je l'oublie souvent ! A onze heures, ma tante S*** est venue m'éveiller, selon que je le lui avais demandé, et nous passâmes une heure dans la chapelle, en mémoire de l'agonie de Notre-Seigneur dans le jardin. C'était la première fois que je passais cette heure devant le saint Sacrement. — 10 avril. Vendredi saint ! jour qui m'est toujours plus cher qu'aucun autre dans l'année ne peut l'être ; jour pendant lequel j'aime à consacrer plusieurs heures au souvenir du passé, à me rappeler quelles furent mes premières pensées en entrant dans une chapelle catholique, à pareil jour il y a quatre ans. Pourquoi en parlerais-je maintenant ? La méditation répond mieux à mes sentiments que ne peuvent le faire les paroles dans ce moment. "

" Couvent de la Congrégation, Saint-Eustache, 12 avril 1857. — Mon cher père, j'ai reçu hier votre lettre ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle m'a causé le plus grand plaisir imaginable. Elle était presque trop bonne pour le temps du carême ; mais, d'un autre côté, c'eût été un trop grand sacrifice que d'en remettre la lecture jusqu'à aujourd'hui. Je n'ai pas eu la force de le faire, ce sacrifice ; aussi votre lettre fut-elle lue et relue avec autant de plaisir que si c'eût été une des plus joyeuses fêtes de l'année, au lieu d'être le samedi saint. Aujourd'hui je ne puis manquer d'y répondre. Votre lettre était inattendue ; elle m'a donc causé une grande surprise. Ce que vous dites de votre séjour à Washington m'a beaucoup intéressée. J'ai remarqué surtout ce que vous dites de votre visite au juge Douglass ; j'ai appris qu'il avait épousé une jeune demoiselle catholique ;

je suis contente que vous ayez trouvé cette dernière intéressante. Mon oncle *** est-il encore à Washington ? J'ai entendu dire qu'il y était, et que ma tante *** était avec lui, vers le temps de l'inauguration. J'ai eu quelques nouvelles de vos affaires publiques locales dans ces derniers temps ; car depuis quelques semaines le *Messenger* de Saint-Albans m'est arrivé régulièrement. J'ai eu le plaisir de lire l'adresse d'inauguration de M. Buchanan, et une description du 4 mars au Capitole, dans un journal français publié à Montréal. Vous me demandez comment je suis, comment j'aime, etc. Ma santé est bonne ; elle n'a jamais été meilleure. Les religieuses ici sont deux excellentes personnes. Vous connaissez S*** depuis longtemps, du moins de réputation. Je suis certaine qu'il m'est impossible de trouver des personnes plus obligeantes. Nous faisons peu de visites ; mais nous recevons celles des premières familles de la paroisse, et je vous assure qu'il y a ici une bien bonne société. Les Canadiens ont de très belles qualités ; ils sont très polis, ils causent beaucoup, ce qui rend leur compagnie très agréable ; il y a chez eux beaucoup plus de gaieté que chez les Américains ; mais il me paraît y avoir moins de constance. Somme toute, j'aime beaucoup ce peuple. Mais je reviens à mon sujet. Par rapport aux religieuses, ici, la situation est très agréable, et si les choses demeurent dans le même état, j'aimerais à y revenir au mois de septembre ; c'est d'ailleurs votre désir que je continue d'étudier le français, et vous savez que c'est aussi le mien. A présent, je comprends tout ce qui se dit dans une conversation ordinaire, et presque tout ce que je lis. S*** me reproche d'avoir un peu trop d'amour-propre, d'éviter de parler français, du moins en sa présence ; car elle sait les deux langues parfaitement bien. Toutefois

l'autre religieuse ici ne parle que français. — Après midi. J'arrive de l'église, et je pense avoir le temps de finir ma lettre avant les vêpres. Nous avons eu aujourd'hui, pour la première fois de la saison, un temps de printemps... L'hiver a été tout à fait singulier, le temps a été si changeant ; ce n'est pas qu'il ait fait bien plus froid que les autres années, mais la température a été incontestablement capricieuse... Mes respects à ma mère et à toute la famille. J'espère que vous m'écrirez bientôt. Mon père ne peut rien faire qui me soit plus agréable. Et maintenant, rappelez-vous que je suis toujours avec vous par la pensée. Il ne se passe pas un jour, je pourrais dire pas une heure, que je ne forme, du moins dans mon cœur, des vœux pour votre bien-être. Si je ne puis rien faire pour vous d'une manière, en retour de vos bienfaits, je le pourrai peut être d'une autre. Encore une fois, adieu... Votre enfant affectionnée,

" DEBBIE S. BARLOW, enfant de Marie."

" Congrégation de Notre-Dame, Saint-Eustache, 14 avril 1857. — Ma chère mère, je viens de recevoir votre lettre, et voici tout ce que j'ai à répondre à vos questions. Le monsieur dont vous me parlez n'est pour moi qu'un ami, et il n'y a jamais eu aucun engagement entre nous. Je vous ai déjà dit cela bien des fois, et je vous le répète, désirant que ce soit la dernière fois. Je ne suis pas de celles qui se préoccupent beaucoup de ces sortes de choses, vous devez le savoir. Maintenant, devrais-je former plus tard quelque liaison, c'est ce que le temps fera connaître. Que si la chose ne doit pas arriver, soyez certaine que je n'en vivrai pas moins longtemps pour cela, ni moins heureuse. En voyant vos filles catholiques, vous n'ignorez pas qu'elles ont peu de chance de rencontrer pour leur avenir ce que le

monde regarde comme l'unique bien; mais n'allez pas croire qu'elles se découragent à cette pensée. Loin de là! En devenant membre de l'Église catholique, je n'ai pas perdu, j'ai gagné. Je n'ai rien perdu, lors même qu'il m'aurait fallu renoncer aux plus douces jouissances; j'ai gagné ce que le monde ne pourra jamais me donner, ce que notre sainte religion seule peut offrir. Oui, j'ai gagné, je le répète, et, en devenant enfant de l'Église de Jésus-Christ, j'ai regardé tout au monde comme un vil néant en comparaison des avantages inappréciables que je trouve dans le catholicisme. Ainsi, ne vous inquiétez pas de mon sort. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, de ce qu'il m'a fallu faire. Vous savez que l'Église catholique défend les mariages avec les protestants; je m'en réjouis beaucoup. Les protestants ont en horreur notre religion; ainsi il y a réciprocité. Vous semblez croire que je suis nécessaire à la maison; je suivrai la volonté de Dieu, qui paraît vouloir que j'y passe au moins une partie de ma vie. Ne prenez donc plus d'inquiétude. Je suis une personne raisonnable, et si je dois vivre et mourir vieille fille à Fairfield, peu m'importe. Je pense y demeurer longtemps."

"Congrégation de Notre-Dame, Saint-Eustache, 15 avril 1857. — Ma chère mère, j'ai reçu votre lettre qui m'apprend la triste nouvelle de la mort de ma grand'mère. Je ne puis m'empêcher de regarder la mort comme un bienfait pour elle, car elle souffrait depuis longtemps, et ses facultés intellectuelles étaient extrêmement affaiblies. Toutefois, en quelque lieu ou en quelque temps que la mort fasse une victime, le coup est toujours sensible. Elle offre à tous un sujet de réflexion, et avertit toute âme de se tenir prête; car, lors même que

nous arrivons à un âge avancé, il nous faut toujours succomber sous le coup de la mort et partir pour l'éternité. Cette terre n'est pas notre demeure permanente. J'espère que papa est arrivé à temps pour les funérailles ; dites-le-moi. Enfin mes tantes D*** et L*** sont arrivées chez nous avant sa mort. J'en suis très contente, surtout par rapport à vous. Je vais attendre bientôt une lettre qui me donnera plus de détails. Mon père m'a écrit pendant son séjour à Washington, et j'ai répondu à sa lettre, que j'avais reçue le samedi saint. Il regrettera sans doute de s'être trouvé absent dans cette circonstance : toutefois, comme ma grand'mère n'avait pas sa connaissance, ce n'eût pas été une grande consolation pour lui de la voir. Quel est le ministre qui a officié à l'inhumation ? Y avait-il une nombreuse assistance ? Je pense bien que vous devez être très fatiguée ; j'espère, toutefois, que vous ne serez pas malade. S*** vous salue respectueusement et vous offre ses compliments de condoléance. Ecrivez-moi bientôt... "

Journal. " 30 avril. — Nous avons eu la messe ce matin, et nous avons toutes reçu la sainte communion. Jour heureux ! oui, trois fois heureux ! Il me semble que les heures ce matin ont été si courtes, qu'elles se sont écoulées si rapidement ! O mon Dieu ! vous avez donc habité dans mon cœur encore une fois ! Oui, il n'y a pas à douter : la foi nous apprend que ce grand Dieu, qui est notre Créateur, ne dédaigne pas de venir nourrir nos âmes de ce pain céleste. Oui, il vient, et si je n'en avais pas reçu l'assurance de sa propre bouche, je serais tentée de croire qu'il ne pouvait nous aimer jusqu'à se donner ainsi à nous. Mais pourquoi parler ? Il vient ! O mon âme, que peux-tu dire dans ce mo-

ment ? Peux-tu savoir que c'est Jésus, et continuer de vivre ? Peux-tu sentir qu'il est si près de toi, ouvrant ses trésors, te purifiant de la souillure de tes péchés, répandant ses grâces sur toi, et demeurer indifférente ? Peux-tu savoir qu'il est descendu du ciel, qu'il s'est fait homme, qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix pour toi, et qu'il met le comble à ses bienfaits en venant demeurer chez toi ; peux-tu savoir tout cela, et ne pas sentir qu'il n'y a de bonheur dans ce monde que dans son service ? Mon cœur peut-il être froid quand il possède Celui qui est tout amour pour moi ? Ah ! il en est trop souvent ainsi ! Oui, mon Dieu ! que de fois je m'approche de vous, pour vous recevoir, avec bien peu d'amour, avec un désir bien faible de vous posséder ! Mais la journée est passée. J'ai eu le bonheur de recevoir ce matin une visite de plus de mon Sauveur. Oh ! s'il m'était donné de conserver ses grâces, de passer un jour sans consentir à l'offenser ! Hélas ! tant que je vivrai, je serai toujours en danger d'être ingrate envers mon Dieu.—1er mai. Anniversaire du baptême d'Helen. Il y a un an que je me tenais à côté d'elle, voyant descendre sur son front l'eau régénératrice. Oh ! quel jour de joie ! mais il n'est point de joie qui ne soit mêlée de quelque peine. Une année s'est écoulée, et aujourd'hui je me vois séparée de cette sœur bien-aimée ; mais j'ai toujours été avec elle par la pensée. Hier j'ai offert pour elle ma communion, et depuis lors j'ai pensé souvent à elle en vaquant à mes occupations. Je suis certaine qu'elle n'est pas triste aujourd'hui, bien que le sacrifice qu'on a exigé d'elle ait été grand ; sa récompense sera encore beaucoup plus grande ! "

Vers ce temps-là, la nouvelle se répandit dans le Vermont que Debbie se proposait de devenir reli-

gieuse, et qu'elle avait même fait ses premiers vœux. Ses parents furent très affligés en apprenant ce rapport, et tout de suite ils firent écrire à Debbie par Helen, pour connaître la vérité. Elle répond à cette lettre :

" Saint-Eustache, 16 mai 1857.—Mes chers parents, je viens de recevoir la lettre d'Helen, du 12 courant, et je suis toute surprise d'apprendre l'inquiétude que vous cause la crainte de me voir devenir religieuse. Quand j'ai quitté la maison, je vous ai donné ma parole que je retournerais chez nous ; mon intention n'est pas changée. J'ai fait cette promesse, je l'accomplirai à la lettre. Je serai dans la famille, au plus tard, dans la dernière semaine de juillet ; je vous en donne ma parole, et vous pouvez donc m'attendre, si je vis ; et une fois rendue, j'y demeurerai probablement aussi longtemps que vous le voudrez. Chacun semble croire qu'il y a chez moi beaucoup d'empressement. Je désire que vous sachiez que M. *** dont vous parlez (ou plutôt dont parle Helen) n'attend rien tant, ne désire rien tant que de me voir retourner dans le Vermont ; je pense donc qu'il est loin d'avoir répandu la nouvelle qui vous est parvenue. Je suis très bien, et très heureuse, comme d'ordinaire. J'espère que vous êtes tous en bonne santé. J'ai reçu l'argent que papa m'a envoyé, et je l'en remercie beaucoup. J'irai probablement à Montréal dans la dernière semaine du mois. Je reçois régulièrement le *Messenger* de Saint-Albans. Il vient de m'être remis en même temps que la lettre d'Helen. Je vois que sa pension lui donne beaucoup de besogne. Veillez à ce que l'excès de travail ne la rende pas malade ; car à mon retour je veux que tout le monde soit bien portant. Comme je le pense bien, après un an d'absence, il y aura force nouvelles ; je voudrai les connaître

toutes, et il me faudra quelqu'un qui parle aussi vite qu'Helen pour me les rapporter. Mes amitiés à tous. J'espère que vous m'écrirez bientôt et souvent. Votre enfant affectionnée,

" DEBBIE BARLOW, enfant de Marie."

Journal. " 17 mai.—Il me tarde beaucoup d'avoir des nouvelles de chez nous ; car je crains toujours qu'on ne vienne me chercher. Je commence à m'attrister en pensant que les vacances approchent, et qu'il me va falloir quitter le couvent de la Congrégation. De retour chez nous, je souhaiterai bientôt de revenir ici, et je me représente déjà les longs moments pendant lesquels je soupirerai après le bonheur de la vie du couvent, la tranquillité de Saint-Eustache, et, plus que tout cela, après les fréquentes visites à Montréal. On dit que le chez soi est là où se trouve le cœur. Alors, je sais très bien où est le mien ; et quand je serai loin d'ici, j'y reviendrai par la pensée ; je me transporterai en esprit à la Congrégation de Montréal, pour que mon cœur y trouve un lieu de repos. La somptuosité n'a aucun attrait pour l'exilé ; le plaisir qui passe si vite, qui ne fait que tromper, ne saurait adoucir que temporairement les peines de l'exil. Au milieu du bruit et du tumulte d'un monde toujours agité, de ses vanités et de ses joies éphémères, mon cœur se détache de cette terre étrangère, et ne trouve de bonheur que dans la pensée de la patrie. Tels seront mes sentiments quand je quitterai mon séjour du couvent. J'ai déjà éprouvé la peine de me voir séparée de celui qui m'est si cher ; la séparation me sera plus sensible la seconde fois. Mais espère, espère toujours ! la fin viendra peut-être avant longtemps ! Que la volonté de Dieu se fasse, et non la mienne. Je laisse tout entre ses mains, et, avec le secours de la sainte Vierge, tout ira bien."

Il est peut-être à propos de faire remarquer ici un fait qui ne peut manquer de paraître singulier : c'est que, malgré la prédilection, l'attachement si fort qu'elle avait pour son séjour bien-aimé du couvent et les saintes personnes qui l'habitaient, elle ne se sentit jamais appelée à devenir membre de cette heureuse communauté. Et, en effet, je fus bien surprise, en abordant ce sujet si délicat pour la première fois (quelques mois après la mort de sa sœur Helen), de découvrir que, bien que convaincue que sa vocation était d'embrasser plus tard la vie religieuse, elle considérait comme certain que Dieu voulait que son sacrifice, quelque grand qu'il dût être, fût offert sur l'autel des œuvres de miséricorde temporelle, dans son propre pays, au milieu de ses compatriotes. Bien qu'elle ne connût aucunement les sœurs de Charité, ni leurs règles, ni les conditions pour entrer chez elles, elle se sentait néanmoins attirée vers cet ordre religieux, et désirait ardemment de partager avec ces saintes religieuses leurs travaux, qui devaient lui mériter d'entendre ces consolantes paroles de Celui qu'elle voulait servir dans la personne de ses pauvres : " Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir." Quoique Dieu ne lui ait pas permis de réaliser dans cette vie l'objet de son désir, il n'y a pas à douter qu'elle ne doive recueillir dans l'autre la même couronne que si elle eût pratiqué ces œuvres de miséricorde, la recueillir de la main de Celui qui voit nos bonnes intentions et qui les récompense si généreusement.

La dernière lettre que nous avons reproduite fut loin de satisfaire son père, qui craignait toujours qu'elle n'eût des intentions qui n'étaient pourtant pas les siennes. Il écrivit donc lui-même, lui demandant de répondre d'une manière claire et explicite à ses questions. Elle répondit :

“ Congrégation de Notre-Dame, Saint-Eustache, 29 mai 1857.—Mes chers parents, je viens de recevoir votre réponse à ma lettre, et je suis un peu surprise que la manière dont j'ai répondu à Helen lorsqu'elle m'a écrit la dernière fois, n'ait pas pu vous rassurer contre les rapports qui circulent dans le Vermont. Je pensais pourtant m'être exprimée d'une manière assez claire ; mais comme la chose paraît nécessaire, je vais m'expliquer de nouveau. Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si empressés à ajouter foi aux rumeurs qui parviennent à vos oreilles. Je n'ai jamais fait de vœux, et plus que cela, je n'ai jamais dit à qui que ce soit que j'eusse l'intention d'en faire. Pour le moment, je n'ai aucune autre intention que celle que j'ai exprimée dans ma dernière lettre. Quant à ce qui peut arriver dans l'avenir, je n'en puis rien dire, ni moi, ni aucun autre ; pour le présent, vous pouvez vous rassurer ; car il n'y a aucun fondement dans les rapports qui vous ont été faits. Maintenant, puisque vous avez une si triste opinion de ma véracité, et que vous paraissez croire que j'ai perdu le respect pour la vérité depuis que j'ai embrassé la foi catholique, vous me permettrez d'ajouter quelques mots. Je regrette beaucoup que mon bon père ait de moi cette opinion ; mais j'aimerais beaucoup mieux le voir s'en prendre à moi qu'à la religion sainte que je professe ; toutefois il n'aura pas à se plaindre de moi sur ce sujet ; je vais répéter ce que j'ai souvent dit dans la famille, le voici : c'est que personne ne

doit s'attendre à me voir prendre un engagement, ou s'imaginer que je devrai jamais accepter la main de qui que ce soit. C'est là une affaire décidée depuis longtemps, une résolution bien arrêtée, aussi forte maintenant que jamais... Vous m'avez entendue souvent exprimer cette détermination ; il me semble que toute explication de plus serait superflue. Je pense que ma réponse à vos questions est aussi franche que possible ; mon intention a été en même temps de vous parler avec toute la délicatesse et le respect que vous avez droit d'attendre de moi. Oui, tels ont toujours été mes sentiments, et ce qui m'afflige le plus au monde, c'est de penser que mon père me croit capable de lui causer de la peine volontairement. S'il pouvait connaître quelles furent mes impressions en lisant sa lettre, combien j'ai versé de larmes en songeant qu'il me crût sans cœur, il ne voudrait pas répéter cette assertion ! Il me semble lui avoir donné assez de témoignages de respect, de soumission, d'empressement à me conformer à ses désirs quand ils ne sont pas opposés à mon premier devoir, celui d'obéir à mon Dieu. Il sait bien que toutes mes affections en ce monde sont pour mes parents. Je les préfère, je les préférerai toujours à tous. Je n'ai pas besoin de vous exprimer de nouveau ces protestations, elles vous sont connues. J'espère que vous allez calmer vos inquiétudes, et me croire contente et heureuse. Votre enfant affectionnée,

M.-D. Barlow, enfant de Marie. "

Le seul écrit que nous ayons d'elle, pendant le reste du temps qu'elle passa à Saint-Eustache, est la lettre suivante :

" Congrégation de Notre-Dame, à Saint-Eustache, 7 juin 1857.—Ma chère mère, j'ai reçu votre lettre hier matin. J'ai été très heureuse d'apprendre que

vous étiez tous bien. J'espère qu'Helen n'aura plus sa toux. Je suppose que la température dans le Vermont a été à peu près comme ici. De fait, nous n'avons eu qu'un jour ou deux de chaleur, et à présent il fait véritablement froid. Si la chaleur ne se hâte pas de venir, je ne m'en sentirai guère... Je suppose que vous avez beaucoup à faire, comme de coutume. Il me semble parfois vous voir au jardin. S*** a autant d'attrait que vous pour les fleurs, et les élèves lui en ont apporté en quantité tout le printemps. Quand elle a un moment de loisir, on est sûr de la trouver à sarcler ou à soigner ses fleurs. Vous ne m'avez rien dit de votre jardin. Je ne puis pas encore vous dire au juste quand j'arriverai chez nous ; car le jour de l'examen n'est pas encore fixé. Je ne pense pas que la chaleur doive me fatiguer beaucoup ; je suis bien maintenant, et il n'y a plus que six semaines d'ici à la clôture des classes. A l'heure qu'il est, nous nous préparons aux examens ; tout notre temps est consacré à cela. Les jeunes demoiselles ici préparent deux pièces de théâtre, l'une en anglais, l'autre en français. Tout naturellement, le soin d'exercer les premières m'a été confié. Il y a très peu de temps qu'elles ont commencé ; et elles réussissent très bien pour des enfants qui en sont encore à étudier l'anglais. Le drame français est très beau. Quand le programme sera fait, je vous l'enverrai. Ce sera tout prochainement...............

....

« Je ne puis disposer d'une minute de plus pour vous écrire. Mes vœux les plus sincères à papa et des amitiés aux enfants. Votre enfant dévouée,

« DEBBIE, enfant de Marie. »

Après les examens de Saint-Eustache, à la fin de juillet 1857, Debbie alla, avec sa bien-aimée tante, à

Montréal, où elles rencontrèrent le père de cette religieuse, qui y était venu afin de ramener chez lui, pour le temps des vacances, la jeune sœur dont il a été question dans la lettre de Debbie comme étant élève du couvent, et qui depuis lors est devenue religieuse à la Congrégation. Il invita de si bonne grâce Debbie à descendre à Québec avec sa fille, et fit tant d'instances auprès d'elle, qu'il réussit à lui faire surmonter la crainte qu'elle éprouvait que ses parents ne vissent d'un mauvais œil son délai à rentrer dans la famille. Elle leur écrivit donc pour leur faire connaître la cause de ce retard, et accepta l'invitation. Elle sentait que les liens qui l'attachaient aux parents de celle à qui elle était si redevable comme catholique, étaient plus forts que ceux d'une amitié ordinaire. Deux semaines s'écoulèrent très agréablement dans l'aimable famille de cette amie, pendant lesquelles elle se vit l'objet de l'attention de tous les habitués de la maison, dont elle faisait l'admiration et dont elle s'était déjà concilié toute l'affection. Elle se rappela toujours avec bonheur et reconnaissance les égards et la considération qu'on avait eus pour elle dans cette visite. Cette famille, de son côté, fut charmée de l'amabilité de Debbie : elle se rappelle avec les sentiments d'une affection mêlée d'estime cette jeune fille ; et elle a conservé une espèce de vénération pour ses belles qualités, son caractère aimable, les charmes de sa personne et de ses manières. Debbie se fit aussi beaucoup admirer, à Québec, en dehors du cercle d'amis qui fréquentaient la famille où elle était en visite, aussi bien que dans d'autres endroits du Canada où l'on eut l'avantage de la connaître ; et si l'on n'eût pas connu le choix irrévocable qu'elle avait fait d'un état de vie, elle n'aurait pas manqué de trouver à s'établir avantageusement, à se faire au point de vue

du monde une des plus belles positions qu'elle eût pu désirer. Un mois après son retour de Saint-Eustache, elle vint de nouveau nous rendre visite avec sa sœur Helen, dont la santé commençait à présenter des symptômes qui firent naître dans nos cœurs et dans celui de sa sœur les craintes les plus vives. Oui, nous chérissons le souvenir de ces enfants, et notre cœur est attendri quand nous nous rappelons la sollicitude (plutôt d'une mère que d'une sœur) que Debbie manifesta toujours pour sa chère Helen ; la vive et affectueuse reconnaissance avec laquelle celle-ci accueillait les services touchants que lui rendait sa sœur, sans se départir de l'aimable gaieté qui lui était propre. Leurs caractères si différents, doués de qualités si opposées, semblaient, à raison même des contrastes qu'ils offraient, se fondre dans une union plus étroite. L'isolement que leur imposait leur position, les liens si chers de la foi catholique qui les unissaient, rendaient l'idée de leur séparation par la mort encore plus pénible à leurs amis catholiques qu'elle ne l'était à elles-mêmes, tant elles étaient formées, par les épreuves qu'elles avaient subies dans un âge encore tendre, à une soumission entière à la volonté de Dieu ; vertu si rare même parmi ceux qui ont atteint un âge avancé. Nous avions à peine goûté les charmes de leur compagnie, qu'un pénible accident, dont un de nos parents fut victime, vint troubler notre bonheur et les forcer d'abréger leur visite. Toutefois elles nous promirent, en nous quittant, de revenir bientôt. Cette séparation eût été bien pénible pour nous, si nous avions connu que leur promesse ne devait pas s'accomplir, et que nous ne devions plus avoir le plaisir de les voir réunies dans notre demeure solitaire, où leur aimable société répandait tant de vie et de charmes.

L'extrait suivant d'une lettre de Debbie à une de ses amies de la partie sud du Vermont (alors dans un pensionnat à Burlington), et dont la conversion avait rempli de joie les cœurs catholiques, ne man quera pas d'intérêt pour nos lecteurs :

"Fairfield, 17 octobre 1857. Dimanche soir.— Ma chère demoiselle, ma sœur Helen m'a tourmentée ce soir jusqu'à ce que je lui eusse promis de vous écrire avant de me mettre au lit. Je m'étais d'abord proposé d'écrire, mais, ne me sentant pas bien, j'y avais renoncé. Quoique nous n'ayons fait connaissance que depuis quelque temps, nous vous portons toutefois, à vous et à votre sœur, autant d'intérêt que si nous eussions été liées d'amitié depuis plusieurs années. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Appelées, comme nous l'avons été, dans des circonstances si semblables, à la foi catholique, isolées comme nous le sommes, les aînées de nos familles, nous ne pouvons qu'éprouver de la sympathie les unes pour les autres. J'ai désiré depuis longtemps de vous rencontrer, vous et votre estimable sœur, dont j'ai si souvent entendu parler. J'ai appris à chercher le bonheur dans la compagnie de mes amies catholiques, et ne dois-je pas vous mettre au nombre de ces dernières ?... Le cœur éprouve souvent le besoin de voir quelqu'un avec qui il puisse s'entretenir d'autre chose que des vanités du monde. Aujourd'hui j'ai entendu un sermon qui m'a fait penser à vous autant qu'à moi. C'était sur les actions de grâces que nous devons rendre à Dieu pour le don de la foi. Et, en vérité, nous sommes du nombre de ceux qui ont bien raison d'être reconnaissants envers le Tout-Puissant !... Il est impossible d'exprimer les sentiments de nos cœurs ; ils demeurent en grande partie renfermés en nous-mêmes ; car

comment peut-on parler quand l'âme est tant absorbée par cette grande pensée : Jésus, notre bien-aimé ? Cependant nous pouvons nous entr'aider à porter sa croix ; et les paroles d'encouragement d'un ami au milieu des épreuves de la vie est comme un baume salutaire qui tempère les peines du cœur. La main charitable qui nous est tendue pour nous soulager dans le pèlerinage qu'il nous faut faire dans cette vallée de larmes, est toujours bien accueillie. Nous serons donc amies, n'est-ce pas ? Unissons-nous dans la prière pour obtenir la conversion de nos proches, de ceux qui nous sont chers, et notre propre persévérance. Faites mes amitiés à votre sœur ; envoyez-lui ma lettre, si vous le trouvez bon. Je serais heureuse de recevoir un mot d'elle, si elle voulait m'accorder cette faveur. Helen veut être rappelée à votre souvenir...Elle écrira aussitôt qu'elle le pourra. Ecrivez-nous bientôt, vous nous ferez tant de plaisir ! Pensez à nous dans vos ferventes prières..."

Elle écrivit de nouveau à la même :

" Fairfield, 13 novembre 1857. — Ma bien chère Annie, je n'ai pas besoin de vous dire que votre réponse à ma lettre a été accueillie très cordialement par ma sœur et par moi-même, d'abord à raison de notre estime pour son auteur, et ensuite à cause de la nouvelle heureuse qu'elle nous faisait connaître, celle du baptême de votre sœur. Oui, je puis me réjouir avec vous de l'entrée d'une âme qui vous est chère dans le bercail dont Jésus-Christ est le pasteur... Je me suis unie à vous pour remercier Dieu de lui avoir accordé le don de la foi dans les premières années de sa carrière. Vous avez raison de dire que ce serait un bonheur pour elle d'être enlevée de ce monde avant d'avoir souillé par le péché sa robe baptismale. Toutefois, si la chose arrivait,

elle n'aurait pas eu occasion de prouver son amour à Notre-Seigneur... La vie n'est pas aussi sombre que nous le pensons, si seulement on l'employait au service de Celui qui a tant fait pour nous. Il est vrai que le péché se trouve dans ce misérable monde ; aussi je suis presque tentée de désirer que la mort m'eût enlevée dans quelque moment heureux où mon âme était en état de grâce ; mais alors la pensée se présente à mon esprit que je ne dois pas être oisive. Jésus veut que nous travaillions quelque temps ici-bas, et, quoique nous soyons de pauvres travailleurs, nous ne pouvons certainement pas refuser d'accomplir le peu que nous pouvons faire. Toutefois je crois qu'il fait une faveur à ceux qu'il appelle à lui de bonne heure. Il semble que ce soient des âmes pures qu'il ne veut pas voir souffrir dans ce monde. Mais pour revenir à votre sœur J***, faites-lui mes amitiés, et dites-lui que je compte sur une part dans ses prières. Et moi aussi, ma chère Annie, j'ai vu entrer dans la sainte Eglise une sœur que j'aimais tendrement. Ce jour fut un des plus heureux de ma vie ; et au moment où je la vis renoncer au monde et à ses vains plaisirs, je me rappelai bien vivement cette même circonstance de ma vie, et je me crus encore à cette époque mémorable... Le temps s'écoule, et je puis à peine me persuader qu'il y a déjà deux ans que j'ai fait ma profession de foi catholique ! Je trouve encore de nouvelles beautés dans cette religion, et je pense bien qu'il en sera toujours ainsi pour nous. Que pourrions-nous faire de trop pour remercier Dieu des grâces ineffables que nous avons reçues ? J'écris pendant qu'Helen repose. Elle n'a pas été aussi bien depuis quelques semaines. Je me sens un peu découragée par rapport à elle. Sa toux la fatigue beaucoup, et les symptômes de sa maladie s'aggravent. Elle n'a rien perdu de

sa gaieté. Elle vous offre ses amitiés de même qu'à votre sœur."

La santé d'Helen continua de s'affaiblir durant l'hiver suivant, mais lentement et d'une manière presque imperceptible. Dès le commencement de l'hiver, il avait été question, parmi quelques-uns de leurs amis et de leurs connaissances, d'aller passer cette saison dans la Floride; le projet étant arrêté, on fit tous les préparatifs du départ. Mais il survint quelque événement imprévu qui les força de renoncer à ce projet, ce qui fut un grand sujet de satisfaction pour Helen, à qui ce voyage était loin de sourire. Elle paraissait comprendre que la maladie qui la minait était trop avancée pour que le progrès en fût arrêté en changeant de climat; et elle prévoyait qu'il lui aurait fallu endurer beaucoup de fatigue et de malaise sans en tirer un mieux durable: et en cela elle avait probablement raison. Notre pauvre Debbie sentit bien vivement les angoisses de leur séparation qui approchait. Durant cet hiver, elle n'écrivait que peu, une courte lettre quelquefois à ses amies à Saint-Eustache, ou à quelque autre, pour leur faire connaître l'état de la santé d'Helen, de temps à autre. — Au mois de mars 1858, elle écrivit à la première, de Fairfield :

" Mon cœur voudrait s'envoler d'ici, et être avec celles dont les âmes me semblent être parentes de la mienne. Je suis mal à l'aise avec ceux qui ne me comprennent pas. Mais, chut ! je ne dois pas me plaindre. Je ne dois pas élever la voix contre ce qui paraît être la volonté de mon divin Sauveur ! ce n'était pas là mon intention. — Dieu m'en garde ! Je ne fais que parler de l'abondance de mon cœur, sachant bien à qui je m'adresse. Vous le savez, la

bouche parle de l'abondance du cœur ; et c'est ainsi que j écris à ma tante S***. Vous me flattez dans votre dernière lettre ; vous dirai-je comment? Vous me dites que vous êtes bien certaine que Dieu m'aime ; et moi aussi ! Mes croix, quoique légères, suffisent pour me prouver que mon Père céleste se souvient de moi. Le fardeau est façonné pour les épaules qui doivent le recevoir, et je suis certaine que le mien ne sera pas au-dessus de mes forces. Puisque j'ai choisi Jésus pour mon guide, mon amour et mon modèle, je ne puis pas fuir la croix qu'il me présente ; d'ailleurs est-il une pensée plus consolante que de savoir que Dieu châtie ceux qu'il aime? C'est là ma consolation, et elle me suffit. Je suis allée à Saint-Albans et j'ai vu notre bon évêque ; j'ai eu avec lui un agréable entretien qui a ranimé beaucoup mon courage. La sérénité de sa figure, son sourire approbateur et sa bénédiction suffisent pour conforter tous ceux qui s'adressent à lui. J'ai vu aussi la sœur C*** tandis que j'étais à Saint-Albans. Il m'a semblé que je redevenais enfant. Le passé s'est présenté à mon esprit, et je me suis crue un moment au temps d'autrefois ! J'ai vu en un clin d'œil toutes les jouissances que j'avais goûtées pendant les quelques mois passés au couvent ; il m'a semblé que j'aurais donné tout au monde afin de perdre pour toujours de vue la scène ennuyeuse de la vie du monde, tout abandonner et me consacrer au seul objet digne de notre amour ! Ces pensées remplissaient mon esprit ; puis l'accueil chaleureux qu'elle me fit, les paroles sympathiques qu'elle m'adressa, étaient plus qu'il n'en fallait. Je quittai la maison ; puis, entrant dans l'église, je pleurai jusqu'à ce que mon cœur se sentît soulagé, en présence du saint Sacrement. C'était un jeudi soir ; on préparait l'autel pour la bénédiction. Bientôt le chant

solennel du *Tantum ergo* vint faire sur mon âme, comme toujours, une douce et calme impression; elle sentit ses peines s'adoucir et goûta les délices de la paix. Je ne m'arrêtai plus à considérer les peines et les afflictions du moment; mais, oubliant tout, j'élevai mes regards vers le ciel pour remercier Dieu de ses bienfaits, du don précieux de la foi, pour lequel je ne pourrai jamais le remercier assez. Au moment où les derniers accents du *Compar sit laudatio* expiraient, et que le silence solennel qui le suit rendait cette scène encore plus touchante, je me sentis délivrée du poids qui pesait sur mon cœur, et, après la bénédiction, le calme dans mon âme fut parfait. Des larmes coulaient de mes yeux; mais c'étaient des larmes de joie et non de douleur. N'était-ce pas assez pour me rendre soumise à la volonté de Dieu, pour me faire embrasser avec joie les croix et les épreuves de cette vie? Ah! oui, une heure passée en la présence de celui que l'on aime, — une bénédiction, voilà qui est suffisant pour nous dédommager de toutes nos souffrances! O ma tante, je pourrais parler de ces choses sans jamais m'arrêter: — ne le pourriez-vous pas, vous aussi? L'amour de Jésus pour les hommes! n'est-ce pas un récit que l'on a souvent entendu, mais dont on ne peut se fatiguer; — toujours nouveau, et toujours plus beau?"

A la même: "Fairfield, avril 1858. — J'ai passé la semaine sainte avec Helen, à Saint-Albans, chez M. Hoyt; j'en ai profité, quoique Helen n'ait pu sortir que très peu. Elle a assisté à la messe le jeudi saint; mais elle n'a pu arriver qu'après le *Credo*, conduite par M. Hoyt. Elle a reçu la sainte communion le dimanche de Pâques. Je me suis rendue avec elle à l'église, à peu près à sept heures et demie du matin; de fait, elle n'était guère en état de sortir; mais elle

le voulait, me disant : " C'est ma dernière communion pascale, et peut-être, Debbie, est-ce la dernière fois que nous sortirons ensemble ! " Chère sœur, elle avance rapidement vers l'autre vie, et elle est si aimable ! tout le monde en parle. Elle est toujours la même ; c'est toujours Helen, avec toute sa gaieté, et elle est si heureuse, si tranquille, si parfaitement résignée à la volonté de Dieu ! La résignation a toujours été sa vertu favorite ; elle a toujours tâché de dire en toute circonstance : Que la volonté de Dieu soit faite ! et véritablement elle n'est pas moins disposée maintenant à répéter ces paroles qu'elle ne l'a toujours été... Elle s'en va graduellement, elle tombe comme une belle fleur. Je remarque le changement d'un jour à l'autre, et, en vérité, je pense qu'elle est trop bonne pour habiter cette terre. Elle souffre plus que bien d'autres atteints de cette même maladie, la consomption ; mais elle est toujours patiente... "

Je vais maintenant citer des extraits de quelques-unes de ses lettres à sa jeune amie, à Burlington, et dont il a été parlé dans les pages précédentes.

" Fairfield, 11 avril 1858.—Ma chère amie *** est bien reconnaissante pour la bonté que vous avez eue de lui écrire, et elle espère que vous le ferez encore plus souvent. Votre lettre nous a apporté de bonnes nouvelles. J'aimerais à savoir comment vous faites pour vous concilier ainsi les bonnes grâces de votre père. Il paraît si extraordinaire qu'il permette ainsi à vos sœurs de se faire baptiser ! Je ne comprends pas cela. Mais Notre-Seigneur veut qu'il en soit ainsi ; et je n'ai pas le droit de me plaindre s'il en use autrement avec nous. Je vous félicite, en même temps que vos sœurs, et je commence à croire que vos prières sont plus ferventes que les miennes, et que

j'obtiendrai quelques-unes de ces grandes grâces quand je serai devenue meilleure... Notre chère Helen décline toujours... En vérité, elle gagnera à quitter ce misérable monde ! Je ne puis croire qu'elle doive s'éteindre sitôt, et cependant il n'y a plus à se faire illusion. Elle a été ma compagne dans la joie et dans l'affliction ; elle m'a soutenue dans les temps difficiles que nous venons de traverser, et il m'est bien pénible de songer que nous allons être séparées ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! Il sait ce qui est plus avantageux, et je ne dois pas murmurer. Encore quelques jours seulement, je l'espère, et nous serons réunies l'une et l'autre là où il ne doit plus y avoir de séparation ! Mon cœur a été triste ce matin. Je suis allée recevoir le pain de vie, et elle n'était pas avec moi. Dimanche dernier, nous sommes allées ensemble à l'église pour communier, et elle m'a dit : " C'est probablement la dernière fois que nous recevons ensemble la sainte communion." Elle ajouta qu'elle se voyait aller sensiblement... Elle est heureuse, et, pour notre part, j'espère que nous aurons de la résignation. Je me souviendrai de vous dans mes prières, et de l'église de O***, et, en retour, vous prierez pour nous... "

A la même : " Fairfield, 2 mai 1858. Dimanche soir.—Ma bonne et chère amie, tandis que j'écris, vous êtes sans doute à l'église, assistant à l'office du soir, et j'espère que je suis parfois présente à votre esprit, et que vous faites monter au ciel quelques bonnes prières pour ma persévérance. Tandis que vous êtes ainsi occupée, que les accents d'une musique terrestre évoquent dans votre âme la pensée des chœurs célestes, je m'unis à vous en esprit, quoique je sois absente. J'ai lu mes vêpres, et, tranquillement assise dans ma chambre, je suis occupée à vous

écrire ; et, à mesure que j'écris, je sens davantage le besoin de vous faire connaître les émotions de mon cœur. Je pense à vous et à moi-même, à l'amour incompréhensible que Dieu nous a témoigné en nous appelant à la possession d'un tel héritage... Je viens d'entendre certaine conversation relativement à la grande excitation qui a lieu dans le pays, et que l'on appelle " réveil religieux ", et il me semble que je n'ai jamais remercié Dieu avec plus de reconnaissance pour le don de la foi qu'il m'a fait. Ces *revivals* protestants m'ont fait connaître mieux que jamais le prix de la grâce que nous avons reçue en étant préservées de telles séductions et admises dans l'Église de Jésus-Christ. Et pourquoi avons-nous été l'objet d'un si grand bienfait, de préférence à d'autres ? C'est une question que j'ai faite bien souvent. Mais nous ne le savons pas ; tout ce que nous savons, c'est que c'est là un don qui nous a été fait gratuitement, qui nous vient de la pure miséricorde de Dieu ; que nous ne l'avons nullement mérité, car c'est à peine si nous le désirions dans le principe ; mais Dieu nous a attirées à lui par son amour, et nous a fait ce don inappréciable presque sans aucune demande de notre part... Le mois de Marie vient de commencer ; je suppose qu'il y a exercice tous les jours à l'église à Burlington. J'ai eu le bonheur de me trouver à Saint-Albans pour commencer le mois, et j'y ai reçu la sainte communion hier matin... Pour moi, il faut que je me contente de lire ma méditation et de faire mes prières pour ce mois à peu près seule. Je suppose que votre sœur S*** est beaucoup plus isolée à O*** que nous ne le sommes ici ; et, quand je suis tentée de me plaindre, il me semble la voir se lever pour me condamner, et je deviens silencieuse. Helen s'est trouvée mieux depuis quelques semaines. Ce mieux qu'elle éprouve ne sera peut-être pas durable ; je n'ose pas trop es-

pérer... Je vous remercie des paroles de consolation que vous m'adressez ; votre lettre m'est un témoignage de la sympathie que vous éprouvez pour nous... Helen et Anna vous envoient leurs amitiés, à vous et à vos sœurs... "

A peu près trois mois plus tard, elle écrivit à son amie, à Saint-Eustache :

" Fairfield, 29 juin 1858. — ... Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, Helen a perdu beaucoup. Elle conserve toujours son courage et sa gaieté ordinaires, et ne paraît avoir aucune crainte de la mort. Elle reçoit maintenant la communion toutes les semaines, et elle garde le lit. L'estomac et les intestins étant aussi malades que les poumons, elle souffre beaucoup. Le calme et le contentement qu'elle laisse paraître sont un sujet d'étonnement pour mes amis protestants et d'admiration pour les catholiques. Dans les moments de ses plus grandes souffrances, on remarque toujours sur ses lèvres le même sourire, et, quand les douleurs lui laissent un instant de répit, elle converse et rit avec ceux qui l'entourent. Elle reçoit la visite de toutes les personnes qui l'ont connue ; souvent, en la quittant, celles-ci me disent : " Comment Helen peut-elle être si heureuse ? Il faut qu'il y ait quelque chose qui lui donne de la force ! " Si elles savaient seulement ! si elles savaient seulement ! Cet état de calme où se trouve son esprit est pour moi, je vous l'assure, un grand sujet de consolation ; car quand je considère combien je vais me trouver seule quand elle aura quitté la vie, j'en éprouve moins de tristesse en songeant que j'aurai pour me consoler un peu le souvenir de sa soumission à Dieu. (Je devrais dire que ce souvenir sera pour moi un sujet de joie.)... La pensée que

j'accomplis la volonté de Dieu me suffit pour me rendre heureuse. Je m'ennuie quelquefois de Saint-Eustache, mais je ne veux pas me plaindre. J'y ai passé une année que je ne méritais guère, et que je n'oublierai jamais. Le souvenir des grâces que j'y ai reçues et du paisible bonheur que j'y ai goûté en votre compagnie sera toujours un des plus précieux de toute ma vie... "

Dans une lettre adressée à la personne qui a recueilli ces mémoires, écrite le 1er août 1858, Debbie s'exprime ainsi : " Helen est maintenant bien faible ; elle ne peut plus se tenir assise ; je la vois s'éteindre de jour en jour... Vous recevrez probablement de ses nouvelles d'ailleurs ; aussi je n'ajoute rien, d'autant plus que vous devez venir la voir bientôt, comme nous l'avons appris avec bonheur. Helen et moi soupirons depuis longtemps après votre visite et celle de Mary ; mais, d'un autre côté, nous savons combien il vous est difficile de quitter votre maison, depuis que votre famille est si nombreuse, et nous n'avons pas manqué de tenir compte de cela. J'ai appris du Rév. *** que l'évêque de Young avait visité la famille de notre fidèle Libbies dans l'Ohio. Je ne serais pas surprise d'apprendre que les membres de sa famille fussent devenus catholiques. Quel bonheur ce serait pour elle, pour nous, pour tous les cœurs catholiques ! une autre conquête glorieuse de la foi ! Soyez-en bien assurée, je n'ai pas oublié de prier pour eux et pour elle aussi, afin qu'elle puisse obtenir d'aller au couvent des Ursulines, à Cleveland, comme elle le désire. Ce serait un grand bonheur pour cette chère enfant. Je ne vous en dirai pas davantage ce soir, je n'en ai pas le temps. Cette pauvre Helen me dit : " Il est bien probable que je ne pourrai plus visiter mes amies, c'est à elles de venir me

voir." Vous ne pouvez vous imaginer combien elle est faible, et les soins dont elle a besoin. Elle s'unit à moi pour vous offrir nos amitiés, à vous, à notre tante L***, dont la santé, je l'espère, s'améliore. J'ai appris à plusieurs reprises qu'elle n'était pas bien. Nos respects les plus sincères à votre bon époux S***, à Mary et à toute la famille. A vous de tout cœur,

" DEBBIE BARLOW, enfant de Marie."

Accomplissant la promesse dont parle Debbie dans la lettre précédente, nous allâmes, peu de temps après l'avoir reçue (Mary et moi), passer une longue journée d'été avec elles à Fairfield, étant parties de grand matin. Un couloir de quelques pieds seulement menait de la chambre d'Helen au salon où l'on nous conduisit à notre arrivée. Debbie nous revit avec une grande joie. Nous nous arrêtâmes un moment pour nous informer de l'état d'Helen avant de l'aller voir, quand, à notre surprise, la porte qui donnait sur le corridor s'ouvrit tout à coup : et qui vîmes-nous devant nous ? Helen ! Jamais je n'oublierai son aspect angélique quand elle parut à la porte de sa chambre, sa figure rayonnante de joie, et les plis de sa longue robe de mousseline blanche flottant autour d'elle ! Elle avait reconnu nos voix, et ne pouvait plus attendre ; il lui fallait venir tout de suite nous rencontrer. C'était si bien notre bien-aimée Helen ! Jamais je ne pourrai oublier les battements de mon cœur, que j'eus tant de peine à contenir, quand, en l'embrassant avec tendresse, je la reconduisis à son lit, affectant de lui reprocher, — quoique sur un ton un peu léger, afin de ne pas trahir la peine qui m'accablait, — son imprudence de quitter ainsi sa chambre. Ce fut une des rares circonstances où Debbie la vit céder à la vivacité dont sa nature ardente la rendait si susceptible.

Après ce premier moment de pénibles émotions, revint la sérénité, quand Helen, avec son enjouement ordinaire, me dit : " Je suis devenue enfant en vous voyant, ma tante, en pensant à tout le passé ; et dire que ce passé ne reviendra plus jamais ! Mais la volonté de mon Dieu m'est plus chère que le souvenir de moments agréables. — Oui, continua-t-elle en joignant ensemble ses mains blanches et décharnées, en levant au ciel, avec un tendre sourire sur les lèvres, ses yeux rayonnants de joie et d'amour, de savoir que je le verrai sitôt tel qu'il est, et que, dans la compagnie des bienheureux, je l'adorerai dans sa gloire, me vaut mieux que toutes les joies que mille mondes comme celui-ci pourraient me donner ! " Pendant toute cette journée, elle me retint auprès d'elle. Lors même qu'il fallait prendre quelques instants de repos, ma main était dans la sienne. Comme il m'en coûta de m'éloigner d'elle à la fin de cette journée ! comme je pressentais bien que je ne verrais plus sa figure, que je n'entendrais plus sa voix si douce, même quand je me flattais qu'il me serait possible de retourner la voir avant qu'elle quittât la vie ! Il me semble, au moment où je rapporte ces faits, que jamais sa figure n'avait été aussi radieuse, aussi belle, sa voix aussi douce, aussi suave que pendant ces heures de ma dernière entrevue avec elle. Quelques semaines plus tard, Debbie écrivit à Saint-Eustache :

Fairfield, septembre 1858.—Ma chère tante S***... Les lettres de Saint-Eustache sont comme un rayon de soleil qui éclaire mes pas quand tout paraît sombre autour de moi. Elles sont toujours si remplies de consolations et de paroles d'encouragement, que je les aime toujours de plus en plus à mesure que j'en reçois. Notre-Seigneur nous donne toujours quelque

chose pour nous consoler, lors même qu'il envoie les plus grandes afflictions à ses enfants, et parfois je pense qu'il en a usé ainsi envers moi, en me donnant des amies comme celles que je possède. Je crains de n'avoir pas assez de reconnaissance envers Dieu pour ces bienfaits si précieux. Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, Helen a continué de baisser. Il y a huit jours, le Rév.*** lui a donné la sainte communion et l'extrême-onction. Elle a éprouvé du mieux depuis ce temps-là. Elle s'est montrée calme dans cette circonstance comme toujours. Le jour suivant, notre bon évêque est venu à Fairfield pour la voir. Cette visite a paru lui faire beaucoup de plaisir. En nous quittant, il me dit qu'il n'avait rien vu de comparable à ses dispositions, à sa résignation, qui avait été inaltérable depuis le commencement de sa maladie. Et il a bien raison. Elle n'a jamais dit : Je désire de vivre, ou : Je désire de mourir. Elle a toujours dit que la chose lui était parfaitement indifférente ; qu'elle était entre les mains de Dieu ; qu'il disposerait d'elle selon sa sainte volonté, et que tout alors serait bien. Je ne lui ai jamais entendu dire qu'elle désirerait d'être délivrée de ses souffrances. La seule chose qui pût peut-être ressembler un peu à cela, c'est ce qu'elle me dit ces jours derniers. Elle avait eu une crise bien douloureuse, et souffrait beaucoup par la difficulté qu'elle avait de respirer. J'étais assise auprès d'elle, quand à la fin elle me dit : " O Debbie, combien de temps encore croyez-vous que je doive porter avec moi ce pauvre corps ?—Je ne pense pas que ce soit bien longtemps, ma chère, " lui répondis-je. Elle me regarda, et sa figure prit une expression de bonheur telle que j'en ai rarement vu, et elle ajouta : " Que je respirerai à l'aise alors, n'est-ce pas ? Et ce sera un air bien différent de celui-ci ! La veille de l'Assomption, au moment de quitter sa chambre

pour entrer dans la mienne, j'allai à son lit pour lui souhaiter une heureuse nuit, et elle me dit alors : " Demain nous devons célébrer une bien belle fête ; que serait-ce si j'allais m'éveiller dans un meilleur monde ! " Je lui demandai si elle aimerait qu'il en fût ainsi. " Si c'était la volonté de Dieu, je ne m'y opposerais pas, " fut sa réponse. C'est une grande consolation de la voir si bien disposée. Comment puis-je assez remercier le bon Dieu pour elle !... Ma vie entière consacrée à cela ne serait rien ! Elle a donné tout ce qu'elle avait, c'est-à-dire tous les objets qui lui étaient chers. Elle a parlé de ses funérailles, et de tout ce qui s'y rattache, de manière à me donner du soulagement ; elle dit qu'elle en parle comme de tout autre incident qui devrait avoir lieu. Le calme qu'elle manifeste extérieurement, en se séparant de ses amies, me surprend... Tout chez elle annonce le calme, la joie, sans qu'il y ait de froideur. Si elle voit quelqu'une de ses amies verser des larmes, elle lui dit : " Mais n'avez-vous pas plus de courage que cela ? " C'est ainsi qu'on la trouve toujours. Je demande à Dieu qu'elle conserve jusqu'à la fin ces dispositions. Le Rév. *** lui apporte la sainte communion toutes les semaines... Ce qui est pour elle un gain sera pour nous une perte. Helen (bien qu'elle soit ma sœur, je dois le dire) est une aimable enfant dont ce monde n'est pas digne. Je ne me plains pas que le Ciel l'ait choisie. Anna n'est pas encore baptisée, et elle rencontre de nombreuses difficultés. Celles-ci semblent se multiplier autour d'elle. "

Le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* dit : " Si vous aviez une conscience pure, vous ne craindriez pas la mort. " C'est sans doute la possession de ce précieux trésor d'un cœur pur qui rendit cette aimable enfant, dont le caractère était aussi naturellement ennemi de la tristesse, capable de voir approcher

le moment de la mort avec calme et même avec bonheur; et ceux qui en auraient jugé autrement par rapport à elle auraient ignoré sans doute l'empire que la foi et le sentiment religieux peuvent exercer sur l'âme, en la rendant assez forte pour vaincre la nature.

" Saint-Albans, 4 novembre 1858. — Ma chère tante S***, j'ai à vous apprendre ce matin la triste nouvelle que notre chère Helen n'est plus de ce monde. Elle est morte vendredi matin, à dix heures moins un quart; son corps a été porté à l'église de Fairfield à onze heures, le jour de la Toussaint, et, après que les prières de l'Église eurent été faites, on l'a transporté à Saint-Albans pour l'inhumation. Je suis certaine que vous désirez connaître toutes les circonstances de sa mort, c'est pourquoi je vais vous les rapporter en entier. Le jeudi soir qui précéda le jeudi qui fut le dernier jour de sa vie, elle commença à baisser rapidement. Le médecin fut appelé, et elle lui demanda combien de temps il pensait qu'elle pouvait vivre encore. Il lui répondit que ce temps serait bien court, probablement un jour ou deux. Depuis ce moment-là, sa physionomie prit une expression de joie que je n'avais encore jamais remarquée chez elle, et qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Elle fut assez bien jusqu'au mardi soir, quand, à peu près à trois heures du matin, mercredi, nous crûmes qu'elle allait s'éteindre. Le médecin était dans la chambre voisine. Je l'appelai, et lui demandai s'il croyait qu'il y eût quelque changement. Après avoir suivi attentivement pendant quelques instants sa respiration, il me dit qu'il le pensait. Alors Helen fit demander la famille. Mon père, ma mère et les trois autres sœurs, qui étaient au lit, furent appelés; tous nous nous tenions autour de

ce que nous pensions bien être son lit de mort ; elle était assise, appuyée sur des oreillers. Il serait impossible de vous décrire cette scène. Mon père était affaissé sous le poids de la douleur. Ma mère était encore plus mal ; mais Helen ! que dirai-je d'elle ? Un sourire aimable, un air, je pourrais presque dire de bonheur, animait ses traits, et elle s'adressa à chacun en particulier. Elle fit venir auprès d'elle Laura et Charlotte, et les embrassa l'une et l'autre ; alors, prenant Anna d'une main, et papa de l'autre, elle dit à la première : " Tu me le promets, n'est-ce pas, Anna ? " Puis, tournant ses regards vers mon père, elle lui parla en ces termes : " Mon père, je touche au terme de ma carrière ; mon œuvre est presque accomplie. Que n'ai-je mieux vécu ! mais Dieu est miséricordieux ! Ces enfants doivent toutes aussi voir arriver pour elles la même heure ; un jour elles seront où je suis maintenant, et je désire qu'elles aient les mêmes consolations que moi... " Personne ne put répondre un mot. Alors elle continua : " Je vous ai tous aimés ; je n'ai désobéi que dans une seule chose : et maintenant, papa, est-ce bien ? " Il lui répondit : " Oui, mon enfant, tout est bien ! " Elle leur dit alors adieu à tous, et, se tournant vers son médecin : " Docteur, lui dit-elle, ai-je encore longtemps à vivre ? " Il lui répondit qu'il ne le pensait pas. Elle se mit alors à prier ; agenouillée auprès d'elle, je pus de temps à autre recueillir quelques-unes de ses paroles, quoique sa voix fût bien peu distincte. Il est évident que son esprit était au ciel, parce qu'à deux reprises je l'entendis répéter : " Appelez-moi au ciel ! appelez-moi au ciel ! " Elle ne parlait de rien, seulement pour demander : " Es-tu près de moi, Debbie ? " Enfin elle parut être incommodée par les sanglots qu'elle entendait autour d'elle, et elle dit : " Que regrettez-vous, mon

père, il y a plutôt lieu de se réjouir." Puis elle me dit tout bas à l'oreille : " Fais-les donc sortir, Debbie, ils m'éloignent du ciel !" Elle demeura dans cet état jusqu'au point du jour, mercredi matin, quand, au lieu de s'éteindre, elle revint à la vie ; mais depuis ce temps-là jusqu'à jeudi à midi, elle ne prit aucune nourriture, si ce n'est une seule fois. Ses souffrances étaient véritablement bien grandes ; mais la patience ne lui faisait pas défaut. Le Rév.*** vint la voir. Il lui demanda s'il pouvait faire encore quelque chose pour elle. Elle lui répondit : " Non, mon père, seulement veuillez prier pour moi." C'est la dernière fois qu'il la vit. Il dit que jamais une âme ne lui avait paru aussi heureuse, aussi bien disposée. Elle languit ainsi toute la journée et toute la nuit, jusqu'à vendredi matin, à trois heures et demie ; alors elle commença à baisser comme auparavant. Son médecin, qui ne quittait jamais la maison, entra dans la chambre, et elle lui demanda : " En ai-je encore pour longtemps ?" Il examina son pouls, et lui dit que non... On appela de nouveau la famille et quelques amis qui se trouvaient à la maison. Vers ce moment-là sa vue commença à se troubler, et elle dit au docteur : " Est-ce que cette chambre est remplie de cendre ?—Mais non, mon enfant." Elle demanda à être transportée près de la fenêtre, afin de respirer plus à l'aise, et dit de nouveau au docteur : " Avez-vous jamais vu une atmosphère semblable ?—Helen, lui dit-il, vous ne voyez pas bien ; il n'y a rien dans la chambre. " Elle se tourna alors de mon côté : " Je ne respirerai pas, me dit-elle, un air comme celui-ci au ciel, n'est-ce pas, Debbie ?" Puis elle demanda de nouveau au docteur : " En ai-je encore pour longtemps ?" Le docteur lui ayant répondu que non, elle ajouta : " Adieu à tous ! J'ai dit tout ce que j'avais à dire ;

maintenant, Debbie, demeure auprès de moi." Sa voix était tellement faible qu'on pouvait à peine l'entendre ; mais, me trouvant si près d'elle, je pus recueillir quelques paroles. Ses lèvres étaient toujours en mouvement ; elle prononçait souvent les noms de *Jésus* et de *Marie*. Elle me demanda de réciter la prière : "Nous avons recours à vous." Je la récitai, de même que les litanies de la sainte Vierge. Elle répondit : "Priez pour nous" presque jusqu'à la fin ; mais sa voix était trop faible pour être entendue ; quand la dernière oraison fut terminée, elle dit : "Ainsi soit-il !" de manière à être entendue distinctement de tous ceux qui étaient dans la chambre. Elle tint dans ses mains son crucifix tant qu'elle en eut la force, et le pressa souvent sur ses lèvres. Incertaine si elle voyait encore ou non, je le tins quelque temps devant elle, après qu'elle l'eut laissé échapper de ses mains. Elle le regarda fixement, et murmura doucement : "Mon Seigneur crucifié !" Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça ayant encore sa connaissance. Bientôt le docteur s'aperçut qu'il venait de s'ouvrir un abcès au poumon. Alors son esprit commença à s'égarer ; elle continua de parler, mais très peu jusqu'à neuf heures. Elle parut tout le temps tranquille et heureuse ; mais il est certain que parfois elle n'avait pas conscience de son état. A neuf heures et quart, elle entra dans une terrible agonie, et depuis lors elle cessa de parler, si ce n'est qu'on l'entendit quelquefois répéter mon nom. A neuf heures trois quarts, elle rendit le dernier soupir. Le médecin pensait qu'elle avait perdu toute sensibilité une demi-heure avant sa mort. Je demeurai près d'elle jusqu'à la fin. Anna et Laura étaient aussi dans l'appartement ; mais il n'y avait aucun de nos amis. Après sa mort, sa figure conserva toute sa beauté. Le même

sourire régnait sur ses lèvres privées de leurs couleurs. Pendant les jours où elle fut exposée dans la maison, plus de six cents personnes sont venues la voir. L'assistance aux funérailles a été nombreuse. Quarante-six voitures et un grand nombre de personnes à pied suivirent ses dépouilles de Fairfield à Saint-Albans, distance de huit milles, malgré que le temps et les chemins fussent mauvais. Elle est morte comme elle avait vécu ; et vous savez quelle a été sa vie. Plaise à Dieu que ma fin ressemble à la sienne ! Je suis certaine que vous ne manquerez pas de prier pour le repos de son âme... Je suis maintenant chez M. Hoyt, où je passe quelques jours... "

Helen n'était plus. Jamais nous n'aurions pensé qu'elle dût mourir si jeune, elle qui avait tant d'enjouement, tant d'éclat ; si originale dans ses reparties et jusque dans ses caprices. Helen, avec son extérieur gracieux, sa conversation aimable, ses manières attrayantes, était faite pour être aimée de tout le monde. Connaissez-vous cet endroit ? Non, vous ne l'avez peut-être jamais vu ; mais vous reconnaissez la nature de ces arbres, ce feuillage !... Les pierres de cette espèce ne vous sont pas inconnues, non plus que ces guirlandes d'immortelles. C'est ici la place ; sous ce vert gazon, sous cette pierre de marbre blanc, repose Helen ! Elle a vécu un jour de printemps ; elle a été beaucoup aimée, elle était très aimante. Pendant son existence éphémère, elle a souvent répandu des larmes, elle a eu bien des peines ; au milieu de tout cela elle souriait, et répandait la joie tout autour d'elle. Son esprit était à l'unisson avec l'harmonie du ciel. Sa vie consistait dans une entière soumission à la volonté de son Créateur. Chère enfant, longtemps, bien longtemps nous éprouverons l'ennui de ton absence ! *Requiescat in pace !*

Fairfield, 1er décembre 1858. — Ceci est extrait d'une lettre écrite par Debbie à son amie, à Saint-Eustache. " Anna vient de faire les préparatifs de son baptême, pendant lesquels elle a réclamé toutes mes heures de loisir. Elle a eu le bonheur d'être admise dans l'Eglise catholique hier matin, jour anniversaire de mon baptême ; comme vous le voyez, j'avais double raison d'offrir mes actions de grâces au Ciel. Elle a obtenu sans difficulté cette permission, et maintenant elle est placée dans l'arche du salut. C'est moi qui ai été sa marraine ; elle a pris les noms de Anna-Maria. Quand je suis appelée à donner un nom à quelqu'un, c'est Maria. Elle fera probablement sa première communion le jour de Noël, et recevra la confirmation vers ce temps-là. Nous attendons alors l'évêque, qui devra passer quelques jours à Fairfield. Elle paraît très heureuse, et vous demande de prier pour sa persévérance... " Anna Barlow venait alors d'atteindre sa dix-huitième année. Elle n'était pas aussi grande que ses sœurs aînées ; mais sa taille était délicate, et sa démarche facile et gracieuse. Dans ses yeux bleus brillaient l'intelligence et le sentiment, et son teint animé ne trahissait que trop clairement, pour un œil exercé, la tendance de son tempéramment à la funeste maladie qui enleva sa victime bien plus tôt qu'on ne pouvait s'y attendre. L'énergie et l'activité remarquables de son caractère contribuèrent probablement à nous cacher plus longtemps la triste vérité ; l'amour se refusait à croire qu'elle fût destinée à une mort prématurée. Pendant cet hiver, Debbie alla à Burlington, et y prolongea son séjour assez longtemps. Elle écrivit de là à sa mère en date du 1er février 1859, l'informant qu'elle éprouvait une douleur au côté, dont elle ne connaissait pas la cause. " Je l'ai ressentie, disait-elle, avant de quitter la maison ;

mais elle me fatigue davantage depuis que je suis ici. J'espère toutefois en être bientôt délivrée. Quelques mois après la mort d'Helen, M. Barlow avait acheté une habitation magnifique à Saint-Albans, où depuis un an ses affaires les plus importantes le retenaient la plus grande partie du temps, et la famille se mit à faire les préparatifs du déménagement. Par suite des réparations considérables qu'il y faisait faire, et du temps et du soin qu'exigeait l'ameublement d'une demeure aussi spacieuse, ce déménagement ne put avoir lieu qu'au milieu de l'été de 1859. La correspondance entre Debbie et la jeune demoiselle dont il a déjà été question dans des extraits de quelques lettres que lui avait adressées Debbie, et que nous venons de citer, avait été forcément interrompue pendant quelque temps par les circonstances où l'une et l'autre s'étaient trouvées placées. Elles la reprirent au mois de mars 1859. Je vais citer un extrait d'une lettre de Debbie, du 25 mars, à cette jeune amie :

" Ma chère, j'ai été un peu surprise de recevoir une lettre de vous il y a quelques jours, en même temps que j'en ai été très heureuse. Plusieurs fois j'avais songé à vous écrire ; mais je retardais, espérant recevoir une lettre de vous. Je suis fachée maintenant de ne l'avoir pas fait ; mais vous me pardonnerez, j'en suis certaine. Oui, notre Helen bien-aimée n'est plus de ce monde !... Sa mort a été celle d'une sainte. Elle a été plus heureuse, plus glorieuse que je ne pourrais vous le dire. Ses souffrances ont été bien grandes pendant ses derniers jours... Du lundi qui précéda sa mort jusqu'au matin du vendredi où elle expira, je ne l'ai point quittée. Je ne puis dire que peu de chose de la douce paix, de la joie ravissante qui remplissait son âme, et dont le reflet brillait

dans tous ses traits ; car les mots sont ici impuissants. Elle a pu parler presque tout le temps, et il semblait, à entendre les paroles qui tombaient de ses lèvres, qu'elle avait déjà un avant-goût des délices du ciel. Et qu'est-ce donc qui se passait donc ce cœur ? Par l'expression de bonheur, de ravissement, que prenait parfois sa figure, quand tout était silencieux autour d'elle, je sais qu'elle était en rapport avec les bienheureux dans le ciel. Je ne puis pas vous rapporter tout ce qu'elle a dit ; je ne puis pas vous faire connaître ici toute la résignation avec laquelle elle a enduré ses souffrances, ni l'ardeur avec laquelle elle soupirait après le moment où elle ne pécherait plus ! Non, je ne puis tout vous dire maintenant ; mais j'espère vous voir bientôt, et alors je le ferai. Qu'il me suffise de dire qu'elle est morte un vendredi, jour où elle avait toujours désiré de quitter ce triste monde, le cœur plein d'espérance, sans aucun regret pour ce qu'elle abandonnait, sans laisser échapper un soupir, sans verser une larme, sans donner aucun signe de faiblesse, de chagrin, tandis que tous pleuraient autour d'elle, et pendant de longues heures. Elle ne laisse aucune tache sur sa réputation comme chrétienne, et jamais, à ma connaissance, elle n'a fait une seule action qui pût attirer du mépris sur la religion qu'elle a professée. Sa mort a été celle du juste, et nous pouvons bien souhaiter que la nôtre ressemble à la sienne. Elle a été enterrée le jour de la Toussaint, fête qui lui était si chère. Le mois de novembre venait de commencer, comme vous le voyez ; et, comme il est consacré au soulagement des âmes du purgatoire par des prières et des bonnes œuvres, quel heureux temps c'est pour mourir ! Aurait-elle pu en choisir un meilleur ? Et maintenant, pour ce qui me regarde, Helen n'est plus ! Je doute qu'elle ait besoin des prières et des suffrages des

fidèles ; toutefois l'Église veut que nous priions pour les morts ; mais priez pour moi, ma chère. Notre-Seigneur m'a accordé tant de grâces, que je crains de n'être pas assez reconnaissante ; parfois il m'a donné quelque part à ses souffrances, mais pas encore assez. Il m'en réserve d'autres, et je ne le regrette pas. Demandez pour moi le courage et la patience. Je suis très heureuse cet hiver ; et pourquoi ne le serais-je pas ? Une autre, une parente qui m'est bien chère, a été admise au nombre des enfants de la sainte Église ! Notre divin Sauveur me donne trop de consolations. Je sais que vous vous réjouissez avec moi, et que vous priez pour les autres. Nous sommes sur le point de quitter Fairfield. Nous nous proposons d'aller demeurer à Saint-Albans au mois de mai... "

A la même : " 24 avril. — Vous savez, bien entendu, que le carême est terminé. Eh bien, il fallait décorer notre église à Fairfield pour la fête de Pâques, et j'ai été bien occupée à préparer des guirlandes et des fleurs pour l'autel. Nous avons eu des offices à l'église tous les jours de la semaine sainte, et, comme vous devez bien le penser, je n'ai pas eu de moments de loisir. Jeudi soir, j'ai eu le bonheur de demeurer de neuf heures à minuit devant le saint Sacrement, ce que je fais tous les ans, autant que possible. J'ai cru un moment que j'allais être privée de ce bonheur, car nous avons craint de ne pouvoir pas avoir de reposoir ; mais il n'en a rien été, et j'ai pu veiller en présence de Notre-Seigneur. J'ai reçu la sainte communion le jeudi saint. Vous n'avez pas été oubliée. Pâques est arrivé ; il nous faut nous réjouir, et nous pouvons le faire ensemble. Ici le ciel est sombre, et ne semble pas en rapport avec la fête de la résurrection de Notre-Seigneur ; mais les alleluia l'ont fait paraître un peu plus clair. J'aime

Pâques. Il y a dans cette fête quelque chose qui m'empêche de voir ce qu'il peut y avoir de triste dans les objets qui m'environnent, qui délivre mon cœur de toute pensée sombre. Je ne m'étonne pas de la simplicité de ceux qui voient danser le soleil le matin de Pâques. Il y a un an qu'à pareil jour Helen recevait la sainte communion pour la dernière fois à l'église ; je communiais avec elle. Cette pensée me rend bien un peu triste malgré moi ; mais pourquoi le serais-je ? Son jour de Pâques, cette année, est bien plus heureux, bien plus glorieux qu'il ne peut l'être sur la terre. Elle aimait les mystères glorieux de la vie de Notre-Seigneur, et, dans le temps de la Passion, elle soupirait après sa résurrection, et alors elle appelait encore de ses vœux la fête de son Ascension... "

Debbie fut enchantée du choix qu'avait fait son père de leur future demeure, parce qu'il l'avait achetée de ses amis, M. et Mme Hoyt, chez qui elle avait passé, avec sa sœur Helen, des jours si heureux. Toutefois elle éprouva beaucoup de peine en quittant Fairfield, qui avait été le séjour de son enfance. Elle avait, dans cet endroit, bien des amies à qui elle était attachée, même parmi celles dont l'affection pour elle avait été un peu refroidie par son entrée dans l'Eglise catholique. Son cœur, qui avait toujours été étranger aux sentiments de la malveillance, de la jalousie et de l'envie, subissant maintenant l'influence de cette religion qui est toute charité et tout humilité, ne pouvait lui permettre de répondre à l'indifférence qu'on lui témoignait trop souvent par une conduite analogue, ou de proférer, même à l'oreille d'une amie, une parole qui pût, si on l'entendait, blesser la sensibilité de ceux qui craignaient si peu de froisser la sienne. Elle ne se permit jamais

que quelques allusions inoffensives à cette conduite étrange qu'on tenait à son égard. Helen, dont le caractère était beaucoup plus vif, se laissait bien quelquefois aller à des réflexions un peu moins charitables; mais un instant après elle se rétractait, et se condamnait elle-même avec humilité pour s'être ainsi oubliée un moment. Comme il était beau de voir sa sœur aînée, dans ces circonstances, lui sourire avec bonté, et récompenser ainsi les petites victoires qu'elle remportait sur son caractère quelque peu impétueux ! Ceux qui les ont suivies de près ne manqueront pas, en se rappelant ces souvenirs, de partager avec nous les émotions qui nous font verser des larmes au moment où nous traçons ces lignes.

Outre les amies dont il lui fallait se séparer, Debbie s'éloignait encore de l'humble église de Fairfield, qui lui rappelait des souvenirs si chers à son cœur. Là elle s'était souvent agenouillée, avec sa sœur bien-aimée, qui n'était plus, pour recevoir le pain des anges. Elles s'y étaient souvent rendues ensemble pour y adorer Jésus dans le sacrement de son amour. Là encore, après que cette sœur chérie lui eut été enlevée, Debbie était allée tous les jours pendant plusieurs mois chercher la consolation au pied des saints autels, où Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie. Le pasteur de cette église avait encore été le directeur et le guide de son âme pure; il l'avait été aussi de ses sœurs depuis le jour heureux de leur baptême. Elle sentait plus que jamais le besoin de ses sages avis, qui avaient été d'un si grand secours à sa chère Helen au moment de franchir le seuil de la vie, et à elle-même, pour soutenir le choc de cette cruelle séparation. La pensée d'être privée de ces secours, comme elle croyait devoir l'être, en arrivant à Saint-Albans,

était bien pénible pour elle. La santé d'Anna commençait à s'affaiblir ; elle-même sentait que la sienne aussi déclinait. Cette douleur qu'elle éprouvait dans le côté, et dont elle parlait dans sa lettre à sa mère au mois de février, ne devait plus, hélas ! la quitter, comme elle s'en était flattée. On se prépara toutefois à partir pour Saint-Albans, mais dans des circonstances bien pénibles, et qui réclamaient une grande résignation à la volonté de Dieu pour supporter courageusement les épreuves qui semblaient se multiplier de toutes parts.

Au commencement de juillet, Debbie alla de nouveau à Montréal, dans le but de faire une retraite dans sa demeure bien-aimée du couvent, et de connaître sa vocation, l'état de vie auquel Dieu l'appelait. Elle termina ces saints exercices convaincue qu'elle devait embrasser la vie religieuse. Après son retour du Canada, et lorsque la famille fut rendue à Saint-Albans, la santé des deux sœurs s'affaiblit tellement, qu'on jugea devoir les envoyer à la mer tenter l'effet que pourraient produire les bains. Anna s'en trouva bien ; mais l'air de la mer était trop vif pour la poitrine de Debbie : elle se mit à tousser beaucoup, et la douleur qu'elle éprouvait au côté se fit sentir avec beaucoup plus d'intensité, en sorte qu'elle se hâta de revenir dans la famille. Peu de temps après son retour, elle vint me voir. Je me proposais alors de partir pour New-York, et elle me demanda d'aller voir la supérieure des sœurs de Charité, dont j'avais fait la connaissance quelques années auparavant, et de m'enquérir des mesures à prendre pour entrer chez elles. Je me rappelle encore l'ardeur qui l'animait, en même temps que la timidité dont elle ne pouvait se défendre, en me faisant cette ouverture, et en m'assurant que cette démarche de sa part n'était pas inspirée par l'im-

pression du moment, mais faisait l'objet de ses désirs depuis longtemps. C'était au commencement d'octobre. Son désir fut accompli, mais d'une manière plus parfaite, le 9 avril suivant, quand cette enfant bien-aimée s'endormit dans le Seigneur. Pendant mon séjour à New-York, la mère Agnès était bien malade, je ne pus m'acquitter de ma commission. Avant que je revisse Debbie, il y avait eu chez elle une terrible hémorragie des poumons, et quand je lui fis connaître qu'il ne m'avait pas été possible de remplir la commission dont elle m'avait chargée, elle me dit avec beaucoup de calme : " C'est aussi bien maintenant. " Pendant ce temps-là elle avait eu d'une autre source les renseignements qu'elle m'avait chargée d'obtenir ; mais elle savait aussi qu'ils ne devaient lui être d'aucune utilité, en raison du mauvais état de sa santé. Pendant mon séjour à New-York, elle écrivit à Saint-Eustache :

Saint-Albans, 12 octobre 1859. — Après avoir parlé de leur excursion au bord de la mer, des effets qu'elles en avaient ressentis l'une et l'autre, du mieux qu'elle avait éprouvé à son retour chez elle, de la santé d'Anna, à qui ce voyage avait été très avantageux, elle ajoute : " Je sors en voiture très souvent, comme on pense que l'exercice en plein air peut me donner du soulagement. Je crois que je puis avoir du mieux ; mais les probabilités sont contre moi. Je dis contre moi, — je veux dire qu'il est probable que je ne recouvrerai pas la santé. Non pas que je craigne la mort comme un malheur ; loin de là ! Sans doute que je me trouverai trompée dans mon attente, en voyant qu'il ne doit pas m'être donné de me consacrer corps et âme au service de Dieu ; toutefois que sa volonté se fasse ! Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes

toujours au Seigneur. Ce sera toujours la même chose... Notre maison est très belle, bien montée; la tendre sollicitude de notre père a pourvu à tout ce que réclament le confort et le luxe. Mais tous ces biens et toutes ces délices du monde ne peuvent pas satisfaire les désirs d'âmes immortelles..." Elle écrivit encore à cette même amie, le 26 octobre, avec les sentiments d'une parfaite résignation à ce que venait de révéler l'hémorragie des poumons dont il a été question plus haut, et dont elle venait de se remettre assez pour pouvoir écrire. Elle en parle comme d'une triste surprise pour ses amies, mais comme d'un événement auquel elle s'attendait, étant certaine depuis quelque temps que ses poumons étaient malades; et elle ajoute: " Anna est aussi très mal à l'heure qu'il est; elle a d'abord toussé beaucoup, puis est survenu un dérangement de l'estomac et des intestins qui l'a réduite à un état de grande faiblesse. Je lui ai représenté en riant qu'elle s'était hâtée d'être malade, afin de ne pas avoir à prendre soin de moi, comme elle était tombée elle-même le jour qui suivit mon attaque soudaine de maladie. Je ressens beaucoup d'ennui d'être privée d'assister à la sainte messe et de visiter le saint Sacrement... 29 octobre. — Il y a un an aujourd'hui qu'Helen quitta la vie. Le temps passe si vite, que j'ai de la peine à m'en rendre compte... J'arrive de l'église, où la messe a été offerte pour elle aujourd'hui, et je suis seule dans ma chambre. J'ai pris ma plume, afin de ne pas me laisser aller à des réflexions trop tristes. Je pense que je la suivrai de près, et cette pensée est loin de m'être pénible. Seulement, si j'étais comme elle, aussi bien préparée qu'elle l'était, je ne verrais dans cette perspective qui m'attend aucun sujet de regret; quoi qu'il en soit, je n'ai qu'à me préparer pour cette heure. La consomption donne assez de

temps pour se préparer à mourir, autre bienfait de Dieu ! mes amies de Burlington sont très obligeantes pour moi..."

A la même : " Saint-Albans, 24 novembre.—... Ma santé est à peu près dans le même état qu'elle était quand je vous ai écrit. Anna maintenant est plus mal que moi, et je crains bien qu'il n'y ait plus de mieux pour elle. Nous entretenons même des craintes pour elle, craintes qui sont partagées par son médecin. Elle ne quitte plus sa chambre, et comme son tempérament est bien faible, on regarde comme peu probable qu'elle puisse recouvrer la santé. Nous craignons de voir la consomption se déclarer, et faire de rapides progrès. Les médecins disent qu'il faut un changement bientôt, sans quoi elle ne sera pas longtemps avec nous. Je me suis presque oubliée moi-même au milieu des inquiétudes que j'éprouve pour cette pauvre enfant. Elle est douce et patiente autant que personne. Je n'ai pas maintenant la force de faire pour elle ce que j'ai fait pour Helen ; c'est à peine si je puis prendre soin de moi-même. Toutefois mon cœur est assez léger ; la maladie ne m'attriste pas. S'il en était ainsi, j'aurais pitié de moi-même..." Elle fut empêchée pendant quelques jours de terminer cette lettre ; elle continua : " Anna est toujours à peu près dans le même état. Mon oncle Pierre est ici dans le moment. Il pense qu'il n'y a plus d'espoir pour elle. C'est ainsi que nos épreuves se succèdent. Il est probable que je vivrai pour la voir mourir, elle aussi. " Elle ne fait que nous précéder de quelques jours, " comme disait notre chère Helen quelque temps avant sa mort... La véritable *souffrance* de la maladie consiste dans la privation des choses saintes que nous subissons. Point de messes ; rarement la communion ; point de visites

au saint Sacrement..." Vers ce temps-là les deux filles aînées de M. Hoyt vinrent passer quelques jours à Saint-Albans ; elles demeurèrent une partie de ce temps avec les jeunes sœurs de Debbie, dans la maison occupée autrefois par leur famille. Debbie se proposait de retourner avec elles à Burlington ; mais il lui fallut renoncer à ce projet, la situation d'Anna ayant empiré tout à coup. Elle écrivit à Mme Hoyt par ses filles :

" Saint-Albans, 30 novembre 1859. — Ma chère madame Hoyt, A*** et M*** retournent chez vous aujourd'hui ; je me proposais de les y accompagner, mais il en a été ordonné autrement. Vous avez pro bablement appris par Mme Hunt à quel état de faiblesse Anna est réduite. Depuis dimanche elle paraît baisser rapidement, et maintenant il y a peu, ou il n'y a peut-être aucun espoir de la voir reprendre du mieux. Les symptômes de la maladie sont très mauvais, il n'y en a pas un qui lui soit favorable... Lundi, après midi, nous avons pensé qu'il était plus prudent de lui faire recevoir les derniers sacrements, comme le Rév. C*** partait pour ses missions, devant être absent jusqu'au samedi suivant. Nous avions été avertis par les médecins que, dans le cas où certains symptômes dussent se manifester, nous pouvions nous attendre à la voir finir promptement sa carrière. Ces symptômes se manifestèrent en effet, pour la première fois, le lundi matin. Je suppose bien que s'il ne s'opère aucun changement, elle ne peut pas vivre longtemps. Elle connaît parfaitement son état, et elle est aussi joyeuse que l'était notre chère Helen ; toutefois elle ne s'attendait pas à quitter sitôt la vie. Quand je lui fis connaître l'opinion des médecins, qui regardaient sa situation comme bien précaire, elle reçut cette nouvelle sans aucun signe

d'émotion. Elle me dit seulement : " Je ne m'y attendais pas sitôt ; mais c'est bien la même chose pour moi. " Pour nous, cette triste nouvelle nous a surpris, quoique Anna fût très faible depuis longtemps. Mon père et ma mère sont sous l'impression que la mort leur ravit leurs enfants aussitôt qu'elles deviennent catholiques ; mon père s'exprime souvent dans ce sens. Il ne peut pas voir sous un autre jour ses afflictions. La santé d'Anna est bien mauvaise depuis longtemps ; il y a quatre ans aujourd'hui, vous pouvez vous le rappeler ; pour moi, je ne l'ai pas oublié. J'ai raison d'être joyeuse aujourd'hui, quoique j'habite une maison où règne la tristesse. C'est le jour anniversaire de mon baptême, et aussi de celui d'Anna. Il y a tout juste un an qu'elle est devenue catholique. Nous ne sommes ni l'une ni l'autre trop abattues aujourd'hui, je vous l'assure, quoiqu'un peu décues dans nos projets. Nous nous étions proposé de célébrer cette fête d'une manière un peu différente. N'oubliez pas de prier pour nous... J'aimerais tant à vous voir ! A*** vous dira tout. Nous avons été heureuses d'avoir sa visite et celle de sa sœur, et nous espérons qu'elles ont passé le temps assez agréablement. Nous ne les avons vues ici que très peu de temps. J'aurais désiré qu'elles y fussent demeurées plus longtemps ; car cela paraissait faire tant de plaisir à Anna ! Elle est encore capable de recevoir toutes ses amies... " La lettre suivante, qu'elle adressa à son amie bien-aimée, à Saint-Eustache, fut écrite au crayon ; elle était incapable de tenir une plume :

" Saint-Albans, 4 janvier 1860, mercredi matin. — Vous trouvez étrange, sans doute, que j'aie tant tardé à vous écrire ; je n'en étais pas capable, et je ne le suis pas plus maintenant. J'étais bien faible

quand je reçus votre dernière lettre, et quelques jours après j'allai à Burlington. J'y ai passé trois semaines chez M. Hoyt. Là j'ai reçu tous les soins et toutes les attentions possibles ; mais en même temps ma santé allait en s'affaiblissant de jour en jour. Je suis revenue chez nous la semaine dernière, et à l'heure qu'il est, je suis tellement faible, que je puis à peine quitter ma chambre. Depuis plusieurs jours j'ai essayé souvent de vous tracer quelques lignes au crayon, sans pouvoir y réussir ; mes forces s'y refusaient. Je ne vous en écrirai pas long aujourd'hui. Comme je suis le sujet de ma lettre, je vais vous dire seulement comment je me porte, et cela en fera tous les frais... Je n'éprouve pas beaucoup de douleurs aiguës ; mais la faiblesse, la difficulté que j'ai à respirer, la toux, me fatiguent beaucoup. On me dit que ma figure ne change pas beaucoup ; mais vous ne reconnaîtriez pas ma voix. Je ne puis parler qu'à voix basse. Vous voyez que réellement je m'éteins, lentement peut-être, mais sûrement. Je sais que vous allez me demander : " Et quelles sont vos impressions par rapport à cela ? " Je suis très heureuse, ma chère tante S***, et parfois je me crois plus heureuse que jamais. Sans doute que la pensée de la mort fait faire bien des réflexions, et des réflexions sérieuses ; mais mon espérance est toujours ferme. J'ai à ma disposition les sacrements et tout ce que peut me donner l'Eglise : que puis-je demander de plus ? Quoique parfois je désire quelque autre chose, je n'ai aucune raison de me plaindre. Anna occupe une chambre peu éloignée de la mienne ; la vie, chez elle, s'éteint, je pense, graduellement. Elle paraît se flétrir comme une fleur, sans douleur apparente, et elle dit qu'elle ne sait à quelle cause attribuer sa faiblesse. Nous profitons bien, je vous l'assure, des courts instants qu'on nous

laisse ensemble. Elle se montre toujours on ne peu plus courageuse ; elle l'a été tout le temps de sa maladie. Elle dit qu'elle a prié pendant six mois pour obtenir la grâce de supporter ma mort avec résignation, mais que maintenant il y a toute apparence qu'elle mourra la première. Il est difficile de dire ce qu'il en sera. J'ai vu la sœur C*** presque tous les jours pendant que j'étais à Burlington, et j'espère qu'elle sera ici vendredi. Je n'ai pu aller au couvent que deux fois ; mais une fois rendue là, il m'était si pénible d'en partir, qu'il aurait mieux valu ne pas y être allée.—*Mercredi soir.*—J'ajoute quelques lignes ce soir. Depuis que ce qui précède est écrit, le Rév. R*** nous a fait une longue visite. C'est aujourd'hui le vingt-deuxième anniversaire de ma naissance. C'est à peine si j'en verrai un autre. Il faut que vous priez beaucoup pour moi, et que vous demandiez aux religieuses de faire de même."

Elle écrit encore à la même :

" 19 janvier 1860.—Je suis encore heureuse de pouvoir vous écrire moi-même, au lieu d'avoir à confier cette tâche à une autre. Vous m'excuserez, je le sais, de le faire au crayon, et vous vous réjouirez avec moi que cette lettre soit écrite de ma main. Votre lettre, qui renfermait de si bonnes paroles, a été reçue et lue avec beaucoup de plaisir... Continuez, je vous en prie, à prier pour ma persévérance; et, en vous faisant cette demande pour moi, je n'ai pas besoin de vous dire que je la fais aussi pour Anna. Nous sommes à peu près dans le même état où nous étions quand je vous ai écrit la dernière fois : certains jours plus mal, d'autres assez bien. Je pense qu'Anna n'ira pas loin ; ses forces diminuent rapidement. Je n'ai jamais vu personne avoir

plus de courage. Hier soir, j'ai passé une heure dans sa chambre, et elle m'a dit qu'elle se voyait aller rapidement, qu'elle ne pensait pas avoir encore longtemps à vivre ; mais cela avec tant de calme et de bonheur, qu'en vérité je me sentais bien résignée à la voir mourir bientôt. Je ne vois pas Anna aussi souvent que je le voudrais, et cela pour plusieurs raisons. D'abord je ne puis pas supporter la haute température que l'on entretient dans sa chambre ; puis les médecins disent qu'il y a trop de sympathie entre nous pour que nous puissions, sans inconvénient pour notre santé, demeurer ensemble ; ces raisons et d'autres aussi sont la cause que nous sommes séparées la plus grande partie du temps. Vous me parlez, ma chère tante, dans votre lettre, de l'avantage des souffrances quand elles sont unies à celles de notre divin Sauveur. Et vraiment c'est là une de mes plus grandes consolations, de savoir que pas une souffrance, pas un soupir n'est perdu ou oublié. Vous savez que notre divin Sauveur m'a toujours paru plus aimable dans sa passion qu'ailleurs, et il serait étrange maintenant que je refusasse de souffrir ce qu'il m'envoie dans son amour. La chose parfois est dure. L'on serait presque tenté de demander que les peines et les douleurs fussent éloignées ; mais bientôt la grâce me les fait supporter avec courage et avec bonheur. La nuit dernière, la toux et la fièvre m'ont tenue éveillée presque toute la nuit. Mais elle m'a été aussi agréable que si j'eusse reposé. J'ai souvent de ces nuits sans sommeil ; je les emploie à revenir sur le passé, à examiner le présent et à contempler l'avenir. Hier soir, en pensant aux années passées, j'ai trouvé dans les miséricordes de mon Dieu un grand sujet de méditation, et aujourd'hui mon esprit en est tout occupé. Je ne pense pas avoir jamais si bien compris que je

le comprends aujourd'hui combien ces miséricordes ont été grandes, nombreuses pour moi. Pourvu que je ne découvre pas que j'en ai fait un criminel abus; voilà tout ce que je crains; mais encore, " sa miséricorde est éternelle... " Nous avons reçu la communion ensemble, Anna et moi, hier matin. Je ne m'attends plus à sortir; j'ai cru pendant quelque temps que je le pourrais peut-être encore; mais le médecin me dit qu'il ne croit pas que je passe la saison du printemps. Dites à la sœur J*** que je n'irai probablement pas la voir au mois de mai, comme je le lui avais promis si j'étais bien; mais que j'espère que le mois consacré à cette tendre mère ne se passera pas sans la voir consacrée à son service pour toujours; que je prie pour qu'il en soit ainsi. De son côté il faut qu'elle prie pour moi. Dites-lui de demander à la sainte Vierge qu'elle m'obtienne toutes les grâces dont j'ai un si grand besoin dans mon état présent. Dites à ma tante, sœur B***, qu'elle aura assurément l'image dont elle m'a parlé. Cette image, je l'ai beaucoup aimée pour elle-même, et par rapport à celle qui me l'avait donnée, et je préférerais maintenant la lui donner plutôt qu'à aucune autre. Quant à vous, ma bien chère tante, je ne sais ce que je dois vous envoyer. Ne pourriez-vous pas me dire vous-même ce que vous aimeriez à avoir? Je ne vois pas que je sois attachée particulièrement à rien de ce que je possède. Mon crucifix, mes livres, mes chapelets, voilà tout ce que vous aimeriez à avoir. Dites ce qui peut vous plaire, et je vous l'enverrai. Maintenant, ma chère sœur***, il me faut terminer cette lettre; c'est peut-être la dernière que je doive jamais vous écrire, peut-être que non; mais s'il devait en être ainsi, rappelez-vous que le cœur devient plus sensible et plus aimant à mesure que la vie s'affaiblit et s'éteint; que si jamais j'ai senti un vif

amour pour vous et pour toutes à la congrégation, c'est maintenant, et ce sentiment me sera toujours cher. Priez pour moi... "

Ce fut, en effet, la dernière lettre qu'elle écrivit à cette religieuse, qu'elle aimait si tendrement. Six jours après, elle adressa un petit billet à une jeune amie avec qui elle était dans l'habitude de correspondre, qui demeurait dans la partie sud du Vermont (dont on a déjà parlé), et à qui elle n'avait pas écrit depuis quelques mois. Ce fut son dernier effort de ce genre ; et à en juger par la différence qui existe entre cette main tremblante, ces lettres inégales, et son écriture ordinaire si régulière, si belle, on peut se faire une idée de la difficulté qu'elle eut à tracer ces lignes :

" Saint-Albans, 25 janvier 1860. — Ma chère ***, vous allez sans doute être surprise de recevoir une lettre de moi ; mais j'ai pensé que les rapports qui ont existé entre nous me faisaient un devoir de vous faire connaître quelques faits qui ne manqueront pas de vous surprendre beaucoup, à moins que la connaissance ne vous en soit parvenue par quelque autre voie. Notre chère Anna est bien malade de consomption. On s'attend à sa mort d'un moment à l'autre. Elle est retenue au lit, et n'a pas quitté sa chambre depuis trois mois. Elle fait voir dans ses derniers jours ce que peut la religion catholique pour préparer une âme à son entrée dans l'éternité. Je n'ai aucune bonne nouvelle à vous donner, pas même pour ce qui me regarde. Vous serez encore plus surprise quand je vous dirai que moi aussi je suis retenue dans ma chambre, atteinte de la même maladie, qui, toutefois, semble faire chez moi des progrès moins rapides que chez Anna. J'ai toussé beaucoup

depuis le mois de mai dernier ; en octobre, j'eus une attaque de crachement de sang, et une autre en novembre. Je ne suis pas descendue depuis le premier jour de l'an de l'étage que j'occupe. J'ai beaucoup de difficulté à écrire ; vous excuserez donc le style et le laconisme de ma lettre. J'ai cru vous faire plaisir en vous écrivant, et je me suis mise en frais pour griffonner ces lignes. Je conserve très bien mon courage, et j'attends que le Seigneur m'appelle à lui. Priez pour nous ! Mes amitiés à vos sœurs... Anna vous salue affectueusement... Votre amie sincère,

" Debbie. "

Bien que les progrès de la maladie chez Debbie n'aient pas été très rapides, ses souffrances cependant furent bien plus grandes qu'elles ne le sont ordinairement dans les cas de phtisie. A partir de ce jour, elle eut de fréquents accès de douleur qui la réduisaient à l'extrémité. Dans la semaine où la lettre précédente fut écrite, je vis les deux sœurs ensemble pour la dernière fois. En entrant dans la chambre d'Anna, je leur exprimai le plaisir que j'éprouvais de les y rencontrer l'une et l'autre. Debbie me dit qu'elle s'y trouvait d'après une invitation spéciale. " Oui, dit Anna, hier je lui ai annoncé que si elle était bien bonne, elle dînerait avec moi aujourd'hui ; en sorte que ce matin je lui ai fait offrir mes compliments, en la priant de me faire le plaisir de venir dîner chez moi. " Dans le même instant, leur mère entra avec une servante qui portait le cabaret sur lequel se trouvait le dîner. La table fut placée près du lit d'Anna, et on en approcha Debbie, en traînant sa chaise, tandis que leur mère arrangeait les couverts et les mets qu'elle avait préparés de ses propres mains, espérant par là tenter leur appétit.

La scène qui se passait alors dans cette chambre, triste séjour de la maladie, fut, on peut bien se l'imaginer, des plus touchantes ; mais rien ne m'alla au cœur comme le tendre empressement avec lequel cette mère insistait auprès de ses enfants pour qu'elles goûtassent des mets qu'elle avait pris tant de peine à préparer et à assaisonner comme elles " avaient coutume de les aimer, " et l'expression de tristesse et de désappointement avec laquelle elle voyait leurs vains efforts pour lui faire plaisir en tâchant de se rendre à ses instances. Ceci me rappela quelques circonstances semblables dans lesquelles je m'étais trouvée autrefois, et d'une manière si vive, qu'il me fut presque impossible de contenir mes émotions. Combien de mères, en lisant ces lignes, vont partager ces mêmes sentiments de sympathie ! Anna s'informa avec un intérêt plein d'affection de toutes ses amies que je connaissais, et elle ajouta : " Dites à Mary (qui était absente à la pension) qu'il faut qu'elle m'écrive une de ses bonnes lettres, *drôle*, originale, telle qu'elle a coutume d'en écrire (elles avaient correspondu pendant quelque temps, et l'originalité des lettres d'Anna avait été pour nous un sujet de beaucoup d'amusement) ; qu'elle ne s'avise pas d'être triste, sombre, parce que ma fin approche ! — Elle ne s'attriste pas pour vous, mon enfant, lui dis-je ; son chagrin, comme celui de toutes vos amies, est intéressé. Nous pensons plus à ce que nous allons perdre qu'à ce que vous allez gagner. " Elle nous parla avec une chaleureuse simplicité de ses sentiments aux approches de la mort, du plaisir qu'elle goûtait d'avance à la pensée de revoir sa sœur bien-aimée, et semblait être sous l'impression qu'il serait donné à Helen de conduire son âme au sortir de cette vie, et de lui dévoiler les mystères de l'autre vie, comme elle et Debbie l'avaient instruite ici-bas des mystères du

royaume de Jésus-Christ sur la terre. Les souffrances de sa dernière maladie ne furent pas bien intenses, si ce n'est que tous les jours elle se sentait affaiblir, et qu'elle éprouvait de plus en plus de la difficulté à respirer. Cette gêne dans sa respiration augmenta au point que, pendant plusieurs jours avant sa mort, il lui était impossible de respirer quand elle voulait s'appuyer sur quelque chose ; elle ne pouvait pas même endurer qu'on supportât de la main sa tête fatiguée ; mais elle se tenait assise parfaitement droite, jusqu'à ce que la nature, épuisée, succombât. Les seules paroles qui échappèrent de ses lèvres, et qui purent ressembler à une plainte, furent celles-ci : " Je suis si fatiguée ! " Et alors elle souriait avec douceur, et se reprochait à elle-même ce qu'elle appelait " son impatience. "

Le vendredi après midi qui précéda sa mort, Debbie fut portée dans sa chambre pour la dernière fois. Les premières questions qu'elles se firent avec empressement eurent pour objet de constater quels étaient leurs sentiments et leurs dispositions, maintenant que la mort était si proche. Après avoir conversé ensemble plus d'une heure, et s'être assurées que la paix régnait dans leur cœur, Debbie proposa qu'elles récitassent encore une fois ensemble leur chapelet ; ce qu'elles firent avec toute la ferveur que réclamait la circonstance, dans le calme et le recueillement de leurs âmes qui languissaient sur les confins du temps, préparées à entrer d'un instant à l'autre dans l'éternité. Le spectacle qu'offrait cette chambre, ce séjour de la mort, était des plus touchants, et arrachait des larmes de tous ceux qui en étaient les témoins ; ce n'était pas toutefois des larmes de regret, de douleur, mais des larmes d'admiration. Après que ce saint exercice fut terminé, elles s'em-

brassèrent de toute l'effusion de leur cœur. Comme elles échangeaient l'affectueux "adieu", Debbie ajouta : "Nous allons nous revoir sitôt, ma bien chère sœur, que nous nous rappellerons à peine que nous nous sommes séparées !" Et elle fut ramenée dans sa chambre. Quelle sérénité dans cette séparation exempte de larmes entre deux âmes angéliques, tandis qu'autour d'elles la pauvre humanité exhale ses soupirs et ses larmes ! Le samedi matin, 10 mars, à neuf heures, survint une crise qu'elle pensa être la dernière. Depuis ce moment jusqu'à son dernier soupir la figure d'Anna garda une expression de bonheur et de ravissement vraiment séraphiques. La dernière crise ne dura pas longtemps ; et elle comprit alors très bien son état. Portant son doux regard sur tous ceux qui l'entouraient, elle inclina la tête, et, sans le moindre effort, sans le moindre mouvement qui signalât l'instant où son âme prenait son essor vers un monde meilleur, elle rendit le dernier soupir. Et Anna était avec Helen. Oh ! s'il nous eût été donné d'être témoin de cette rencontre ! Debbie semblait la contempler ; car son esprit était tellement absorbé par le sentiment de la joie, qu'on ne remarqua pas en elle le moindre indice de peine. Quoique les projets d'Anna pour cette vie fussent tels qu'elle devait compter sur l'avenir le plus heureux que son jeune cœur pût désirer, toutefois elle répondit à la voix qui l'appelait à une autre vie avec la même résignation que firent paraître ses sœurs ; le seul nuage qui obscurcit momentanément son âme fut la pensée que l'avenir d'un autre se trouvait brisé par sa mort prématurée. Ce fut le pasteur de Saint-Albans qui chanta le service. Notre très révérend évêque se rendit la veille en cet endroit, se proposant d'officier aux funérailles ; mais il en fut empêché par la maladie.

Pendant les dernières semaines de sa vie, Debbie se vit en proie à des souffrances encore plus intenses et qui ne lui laissaient aucun moment de repos. Elle ne pouvait pas demeurer couchée, ni même s'appuyer sur le dossier de sa chaise. Sa tête était penchée et entraînée par la contraction des muscles vers le côté gauche, au point qu'on ne pouvait voir sa figure qu'en s'agenouillant à son côté droit, pour ensuite la regarder en levant la tête. Sa voix était tellement éteinte, qu'elle ne pouvait parler que très bas. Mais ce faible murmure de sa voix angélique peut-il jamais être oublié ? Au commencement de la semaine sainte, on crut qu'elle allait mourir. A sa demande, la nouvelle en fut transmise à sa tante bien-aimée, S***, qui était à Montréal, avec l'expression de son attachement pour elle, pour cette " meilleure amie qui, pour nous servir de ses propres paroles, a aimé mon âme parce que Jésus-Christ est mort pour la sauver ; qui en a pris soin, qui a parlé pour elle avant que j'eusse appris à en prendre soin moi-même et à en connaître le prix ". Elle voulut aussi être rappelée au souvenir de la communauté, réclamant les prières de ses membres pour l'âme de leur enfant qui quittait cette vie, exprimant en même temps la joie qu'elle éprouverait à voir encore une fois sa chère tante. La mère supérieure télégraphia immédiatement pour savoir si ce serait pour elle une consolation que d'avoir la visite de S***. La réponse fut affirmative, et, en moins d'une heure, la sœur S***, accompagnée d'une autre religieuse, était en route pour Saint-Albans, afin d'assister aux derniers moments de sa chère enfant : faveur aussi inattendue de Debbie qu'elle était sans précédent à la Congrégation. Debbie ne pouvait assez exprimer sa reconnaissance. C'était pour elle une indicible consolation de voir sa chère tante, dont le cœur fut

brisé en voyant son enfant en proie à de si cruelles souffrances. Elle s'agenouilla à son côté, et versa des larmes amères, tandis que Debbie, d'une voix défaillante, lui disait à l'oreille : " Est-il bien possible que mes yeux vous voient encore dans ce monde, ma bien-aimée tante S***, mon amie, mon ange ? " et plusieurs autres termes que je ne puis rappeler à ma mémoire, dont elle avait l'habitude de se servir en s'adressant à la bonne S***, et qui marquaient la tendresse qu'elle avait pour elle.

Les religieuses avaient la permission de demeurer deux jours auprès de la malade, à la suite desquels, le vendredi saint au matin, il leur fallut, malgré toute la peine qu'elles en éprouvaient, se séparer d'elle, bien persuadées qu'elle ne passerait pas la journée. Peu de temps après leur départ survint dans la maladie un changement qui ne se rencontre jamais dans les cas de phtisie. Des symptômes d'hydropisie se manifestèrent (à une période de la maladie où, dans des circonstances ordinaires, la mort eût mis fin à ses souffrances), accompagnés, bien entendu, de l'enflure des jambes et du corps ; détournant en partie la maladie des poumons et arrêtant ses progrès dans cette région, sans cependant donner à la patiente aucun soulagement pour respirer. Elle languit ainsi dans ces affreuses souffrances, qui ne se font sentir ordinairement qu'au moment du trépas, jusqu'à sa mort, qui eut lieu le lundi de Pâques, 9 avril, à sept heures. J'eus le bonheur de demeurer auprès d'elle depuis le vendredi saint après midi jusqu'à ce que sa précieuse dépouille eût été ensevelie pour être déposée dans sa dernière demeure. Quoique parfois il parût y avoir quelque confusion dans ses idées, cependant on put toujours (si l'on excepte une seule circonstance dont on parlera plus tard) lui faire comprendre clairement, et cela jusqu'à

sa dernière heure, sa situation et toutes les circonstances qui s'y rattachaient. Elle me demanda souvent de lire les prières des agonisants, les litanies de la sainte Vierge, quelques parties des psaumes, ou quelques autres prières que lui suggérait sa dévotion et auxquelles elle pouvait prendre part, ce qu'elle fit jusqu'au dernier moment avec la plus édifiante ferveur. Quelque pénible que soit le spectacle d'un malade dans le délire, on ne pouvait qu'être édifié de voir la direction de toutes ses idées même dans cet état. Toujours elle se croyait dans quelque lieu saint, en présence des saints autels qu'elle aimait tant, dans la compagnie d'ecclésiastiques ou de religieuses ; d'autres fois elle était occupée à travailler pour les pauvres, à les vêtir, à les servir, témoignant tout l'intérêt qu'elle leur portait, et combien elle était sensible à leur misère. Sa soumission entière à la volonté de Dieu ne se démentit pas un instant, et bien des fois elle nous demanda de prier, non pas pour qu'elle fût délivrée en rien de ses douleurs et de ses angoisses, mais " pour qu'elle eût plus de patience ". Nous ne pouvions concevoir ce qu'on aurait pu ajouter à une patience si parfaite. Sans cesse elle baisait son crucifix, formulant tout bas des actes d'amour pour son Sauveur mourant, nous invitant à l'aimer pour elle, à lui gagner tous les cœurs, afin de suppléer par là à l'imperfection de son amour. Elle nous répéta souvent de bien nous garder, après sa mort, de parler d'elle comme d'une âme sainte qui partageât la félicité des justes : " car, disait-elle, pour parler ainsi, il faut qu'on ne connaisse pas mes fautes, ma grande méchanceté ; et si vous le faites, vous oublierez de prier pour moi. Je vous demande en grâce de vous rappeler que j'aurai besoin de vos prières, et que si je suis assez heureuse pour mériter une place dans le purgatoire, c'est tout ce que je

puis attendre." Elle répétait souvent : " C'est maintenant que je comprends le bonheur qu'il y a à mourir catholique ! Jamais je ne l'ai compris aussi bien qu'à présent. Oh ! comment se fait-il donc que j'aie reçu une grâce aussi précieuse que celle qui m'a été accordée quand je suis devenue enfant de l'Eglise, tandis que tant d'autres qui en paraissent bien plus dignes périssent misérablement hors du seul bercail dont le pasteur est notre divin Sauveur ? " Il faudrait bien des pages pour rapporter les tendres expressions de reconnaissance, de piété, de résignation, qui tombaient sans cesse de ses lèvres, avec tant de simplicité, d'oubli d'elle-même, et qui ne respiraient que la gloire de Dieu ! Aussi tous ceux qui l'entouraient, émus souvent jusqu'aux larmes, ne pouvaient se lasser d'admirer dans cette jeune personne les effets dont la grâce de Dieu avait enrichi sa belle âme. Son médecin (dont les soins furent des plus assidus et pleins de dévouement), bien que protestant, fut profondément impressionné par le spectacle de ses vertus, de la force avec laquelle elle endura ses cruelles souffrances.

Le jour de Pâques, au matin, avant qu'on eût éteint dans sa chambre les lumières du gaz, et au moment où les premières lueurs de l'aurore commençaient à paraître, si faibles que personne dans sa chambre ne les avait remarquées (son siège faisant face à l'est(, elle me dit tout bas à l'oreille : " C'est l'aurore du jour de la Résurrection ! " Puis elle ajouta avec un doux sourire : " Les femmes se rendirent au sépulcre de grand matin, mais les hommes n'y étaient pas, et les femmes crurent les premières à sa résurrection. " A sept heures du matin, on crut qu'elle allait passer ; la famille fut appelée, puis elle fit à tous ses adieux de la manière

la plus touchante. Elle me demanda alors de réciter "Nous avons recours à votre intercession" et les litanies de la sainte Vierge, ce que je fis, pensant bien que c'était la dernière fois que son âme pure s'unissait à nous sur cette terre dans le saint exercice de la prière. Ce fut la dernière fois qu'elle put prendre part, du moins d'une manière ostensible, aux prières que l'on offrait pour elle de temps à autre, l'état d'extrême faiblesse où elle était réduite ne lui permettant pas d'articuler les paroles. Elle avait l'espoir de quitter la terre le jour de Pâques, et nous lui avions dit souvent que c'était là aussi notre impression; mais les heures s'écoulaient, et elle languissait toujours dans les étreintes de la mort. A une heure assez avancée de la soirée, elle se tourna vers moi, et, sa figure se couvrant tout à coup d'une teinte de tristesse qui ne pourra jamais s'effacer de ma mémoire, elle soupira dans les convulsions de l'agonie plutôt qu'elle ne prononça ces paroles : "On dirait que notre aimable Sauveur aime à me voir souffrir avec lui !" Et aussitôt ce léger nuage qui avait obscurci un instant la sérénité de son visage disparut, tandis qu'avec le sourire du bonheur sur les lèvres elle baisa le crucifix, qu'elle tenait toujours dans sa main, et murmura doucement : "Que sa sainte volonte soit à jamais bénie !" Je l'exhortai à offrir toutes les douleurs qu'elle endurait en union avec les souffrances de son Sauveur, afin d'obtenir la conversion de ceux pour qui elle et ses bonnes sœurs avaient prié depuis si longtemps. Elle répondit avec vivacité : "Je le fais tout le temps; je les offre, et je suis disposée à tout souffrir, si je puis seulement obtenir du Ciel pour eux ce trésor." Sa mère était demeurée auprès d'elle avec un courage qui n'avait pas fléchi un seul instant pendant cette longue suite de jours pénibles. Le jour et la nuit

elle avait donné ses tendres soins à la malade avec une fermeté infatigable ; et tandis que la douce patience, la résignation et la piété de sa fille étaient un sujet d'étonnement pour tous ceux qui en étaient les témoins, le courage inaltérable de cette mère, dans des circonstances si déchirantes pour son cœur, excitait encore davantage ma surprise. Je lui fis part de mes impressions à ce sujet, et elle me répondit : " Mes filles m'ont préparée à ces épreuves ; elles m'ont rendue courageuse par leurs conseils, et m'ont obtenu du secours par leurs prières," ajoutant qu'elle était surprise d'elle-même, quand elle considérait combien il lui aurait été impossible autrefois de supporter la seule pensée des scènes qui venaient d'avoir lieu sous ses yeux, des épreuves qu'elle venait de subir avec tant de calme et de courage. Debbie ne pouvait perdre de vue sa mère ; et, bien qu'elle craignît que des soins assidus ne fussent préjudiciables à sa santé, sa présence était pour elle une consolation dont elle avait tant besoin, qu'elle ne pouvait se résoudre à s'en voir privée. La dernière nuit toutefois elle remarqua que sa mère était tout à fait épuisée, et elle insista pour qu'elle se retirât dans sa chambre afin de mieux reposer, calmant les craintes qu'avait cette bonne mère de la quitter en lui disant qu'elle serait bien, et qu'au besoin elle l'enverrait chercher. Elle fit alors ses arrangements pour passer la nuit, et choisit pour demeurer avec elle deux fidèles gardes-malades catholiques, dont l'une avait été chez les sœurs pendant l'hiver, et l'autre y avait passé quelques semaines, tandis que son père et moi devions demeurer tout auprès de la porte, en dehors de sa chambre, afin d'être prêts au premier moment où elle aurait besoin de nous. Elle fit tous les efforts possibles afin d'être tranquille, mais la nature épuisée ne pouvait se passer du se-

cours de la mère ; son esprit alors devint tell
agité, inquiet, qu'il nous fut impossible de la
quilliser, de la consoler. La présence de sa
qui revint auprès d'elle, la rassura à l'instant.
pression de sa figure au moment où sa mère re
devant elle, les noms si tendres qu'elle lui do
demeureront gravés pour toujours, nous en so
certaine, dans le souvenir de ceux qui étaient
sents. Jamais je n'ai vu personne témoigner
d'affection et d'attachement pour ses parents.
m'avait souvent assuré, lorsqu'elle était en s
que la seule épreuve véritable, amère, qu'ell
subie depuis qu'elle était catholique, avait é
pensée que le devoir l'obligeât à agir de mani
causer de la peine à ses parents.

A peu près vingt minutes avant d'expirer,
demanda à être placée sans délai sur son lit, ce
fut fait. Aussitôt elle entra dans une cruelle ago
et, son crucifix lui échappant des mains, nous crû
un instant qu'elle rendait le dernier soupir ; r
dans le moment qui suivit elle fit un effort pour
pirer, et étendit sa main comme si elle eût chei
quelque chose. On y mit le crucifix, et son der
effort fut pour le presser sur son cœur ; je l'en
dis prononcer les noms de Jésus ! Marie ! Jose
avec le dernier soupir qui suivit cet effort. Il
trouvait six catholiques agenouillés au pied de
lit et qui priaient pour elle. Pendant quelques
nutes après qu'elle eut rendu le dernier soupir
silence qui régnait dans cette chambre de la m
fut si parfait, que nous n'osions le rompre même
nos sanglots ; il nous semblait que c'eût été une ir
vérence en présence d'un tel spectacle, de donn
cours même aux plus saintes émotions de la pau
humanité. Enfin la mère, le cœur brisé dans

qu'elle avait de plus cher, dit d'une voix calme, douce, en levant les yeux au ciel : "Un autre trésor qui nous a devancés ! Les dernières paroles qu'elle m'adressa furent : "Maman, il faut que vous soyez résignée !—Je veux bien essayer de l'être ; mais comment vivre sans mes enfants ?" Pour nous autres, nous comprenions que nous avions accompagné une jeune sainte jusqu'aux portes du paradis ; il nous semblait avoir entrevu la gloire de cette " terre promise " au moment où elle y entrait pour s'y reposer éternellement. Puissions-nous ne jamais oublier ces impressions !... Quatre semaines et un jour après la mort d'Anna, Debbie quitta la vie pour aller rejoindre ses deux sœurs, dont elle avait amené les âmes à la connaissance des choses qui conduisent au salut et à la paix ; et maintenant toutes trois reposent côte à côte dans le cimetière de Saint-Albans.

Requiem æternam dona eis, Domine !

Et lux perpetua luceat eis !

L'évêque de Burlington officia au service qui fut chanté à l'église, et fit une allocution des plus touchantes, dans laquelle il rappela avec beaucoup d'intérêt plusieurs des faits que j'ai rapportés ici d'une manière bien imparfaite. Le pasteur de Fairfield présida à l'inhumation, et confia à la terre la dépouille mortelle de son enfant spirituelle, rendant la cendre à la cendre, la poussière à la poussière, en attendant la glorieuse résurrection. Je lui suis bien redevable pour l'encouragement et l'assistance que j'ai reçus de lui dans l'accomplissement de ma tâche. Voilà ce qu'il m'écrivit à ce sujet : " Il n'est pas né-

cessaire que je vous dise que j'ai appris avec une bien vive satisfaction que vous écriviez une notice sur la vie édifiante de mes enfants, j'aime à les appeler ainsi, car j'étais leur ami intime en même temps que leur confesseur et leur directeur dans la mesure du peu de lumière qu'il a plu à Dieu de me donner... Je suppose que vous avez la date de leur baptême... Pour le reste, je ne pense pas que votre tâche soit bien difficile, aidée comme vous l'êtes de leurs écrits, si simples, si sincères, et qui sont tous emprunts de l'esprit qui les animait. Le travail est presque tout fait pour ce qui regarde la dernière. Ne craignez pas de dire que son cœur était véritablement le sanctuaire de la pureté et de l'innocence ! Par-dessus tout, ne manquez pas d'enregistrer mon témoignage relativement à son amour pour Notre-Seigneur dans son adorable Sacrement. Il n'y eut guère de jour qu'elle ne passât une heure dans notre humble chapelle, seule en présence du Sauveur qu'elle aimait tant, et des saints anges qui y forment sa cour. La ferveur avec laquelle elle recevait les sacrements, et qui était d'une si grande édification pour la jeunesse, laissera surtout, j'espère, au milieu de nous une impression durable, tant il y avait de foi, de recueillement chez cette excellente enfant. Je sais qu'elle ne manquera pas d'offrir à Notre-Seigneur et à sa sainte mère de ferventes prières pour vos bonnes intentions en écrivant ces pieuses réflexions sur sa vie ; car je suis certain qu'il en résultera beaucoup de bien pour la jeunesse. Non pas que cette pauvre Debbie ait jamais songé que ses vertus dussent être ainsi publiées ! Non, il lui suffit qu'elles soient inscrites, par son aimable Sauveur lui-même, dans le livre de la vie éternelle. Outre son amour pour le saint Sacrement, la vertu qui a brillé en elle avec le plus d'éclat a été sa charité pour le prochain. Je ne

crois pas qu'elle se soit rendue coupable une seule fois d'un manque de charité, même léger, à l'égard du prochain. N'allez pas croire que j'exagère. Qui peut connaître ces jeunes sœurs, si ce n'est moi qui les ai dirigées et qui ai correspondu avec elles depuis leur baptême ? Que Dieu bénisse votre œuvre, et puisse-t-elle contribuer à conduire les âmes au ciel !" La bien-aimée tante de Debbie, S***, m'écrivait aussi : "Je ne me rappelle pas si je vous ai rapporté que notre aimable Debbie me dit, quand elle me donna un souvenir : "Ma tante S***, vous avez le premier choix de tout ce que j'ai ; vous avez été ma meilleure amie. Oui, en effet. Si donc, parmi les objets qui m'appartiennent, il y a quelque chose que vous aimeriez à avoir, soyez assurée que vous l'aurez." Je lui répondis que je ne désirais aucun objet en particulier, mais que rien ne me serait si cher que ce qu'elle aimait le plus. Elle se mit à sourire en me disant : "Ma tante, vous savez pourtant bien que je ne suis attachée à rien sur la terre ; mais ce que j'estime le plus c'est mon *Imitation de Jésus-Christ ;* car cet excellent petit livre a été pour moi une source de beaucoup de consolations dans mes épreuves. Je sais que vous aimeriez à avoir une croix ayant appartenu à votre enfant : eh bien ! voici celle que j'aime le mieux," me dit-elle en me donnant la croix que vous avez vue. "Maintenant, ma tante, si ces choses vous plaisent, vous pouvez les prendre, de même que toute autre que vous aimeriez à avoir." Je lui dis que j'étais bien satisfaite de ces souvenirs. Je rapporte ceci afin que vous sachiez jusqu'où elle portait le détachement de toute affection terrestre ; cette vertu est admirable dans une jeune personne de son âge. La chère enfant ! le souvenir de ses vertus est sans cesse présent à mon esprit. Vous savez qu'elle n'eut jamais de secret pour moi ; son

cœur m'était ouvert comme un livre dans lequel je pouvais lire toutes ses dispositions et sa vie entière."

En faisant la peinture du caractère et des dispositions de ces trois sœurs, il est intéressant de remarquer la singulière diversité qui s'y rencontre, tandis que, malgré ces différences marquées, il est un point sur lequel la similitude est parfaite : nous voulons dire leur énergie, leur fermeté de caractère. Il est aussi digne de remarque que c'est parmi les personnes douées de cette noble qualité que l'Eglise catholique fait presque invariablement ses conquêtes : tant il est vrai que, bien loin d'enchaîner l'intelligence, comme ses ennemis l'affirment faussement, elle ne fait qu'agrandir le domaine de ses opérations, en lui présentant le flambeau de la foi qui dirige ses pas, l'empêche de s'égarer et la fait arriver sûrement à la connaissance des plus sublimes vérités de la révélation divine.

On trouvera peut-être que j'ai consacré bien des pages à cette esquisse, que je suis entrée dans des détails minutieux touchant la carrière de ces jeunes personnes et leurs derniers instants. A cela je réponds que je viens de lire les Mémoires d'une dame renommée dans le monde fashionable, et que dans ces lettres, qui ont été l'objet de beaucoup d'admiration, on trouve des descriptions bien plus nombreuses et plus minutieuses des grandes réunions des gens du monde, de la splendeur des salons, de l'éclat des cours, des toilettes somptueuses, des joyaux, des équipages, etc., qu'on n'en peut trouver dans les lettres de ces jeunes personnes des assemblées des justes, des joies pures de la piété, des perles précieuses du ciel dont l'éclat brille pour une autre fin : ornements resplendissants de l'Épouse du Christ, qui,

bien différents de ceux du monde, brilleront d'une splendeur toujours croissante dans la cour céleste, et dont la pompe et les richesses des palais de la terre ne sauraient donner la plus légère idée. Est-ce que les enfants du siècle seront écoutés avec avidité quand ils nous parlent des choses de la terre, tandis qu'on refusera de prêter l'oreille aux discours des enfants de lumière quand ils nous parlent de nos intérêts éternels ? A Dieu ne plaise. Nous savons que les premiers ne manqueront pas de qualifier le zèle de ces jeunes sœurs de zèle mal dirigé. On dira que leur dévotion n'était que du fanatisme, leur foi de la superstition, leur religion une illusion, le soin qu'elles consacraient à leurs intérêts éternels une perte de temps. Nous connaissons des personnes qui ne vivent que pour ce monde, qui regardent tout ce qui ne s'y rapporte pas comme inutile, et qui, quel que soit le symbole qu'elles professent extérieurement parmi les différentes sectes protestantes, quelle que soit la croyance de leur cœur, n'en vivent pas moins comme si elles ne croyaient pas à l'existence d'une autre vie. Cependant le zèle qu'elles montrent à se conformer aux usages frivoles n'est point qualifié de zèle mal dirigé ; leur ardeur à se pourvoir d'ameublements, d'équipages, de mille choses vaines, n'est point traitée de fanatisme ; l'empressement qu'elles mettent à recourir aux amusements qu'offre le monde pour se distraire, ne passe point pour une perte de temps et d'argent aux yeux des hommes pour qui le temps et l'argent sont si précieux. Hélas ! quelle triste déception, quelle immense douleur éprouveront ces disciples du monde quand ils découvriront qu'ils ont commis une erreur fatale ! que leurs opinions ne peuvent rien contre les décrets du Tout-Puissant, pas même en changer un iota ! que Dieu, par sa volonté révélée, exigeait d'eux l'accomplissement de certains



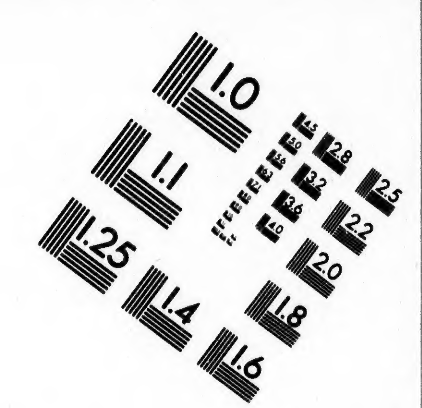
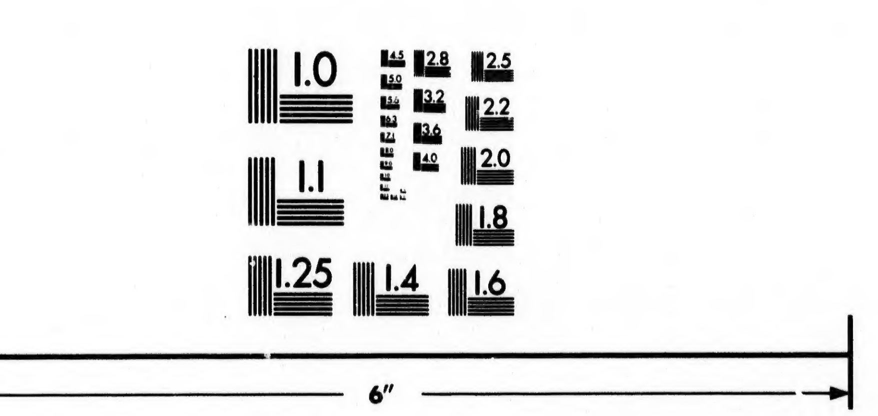
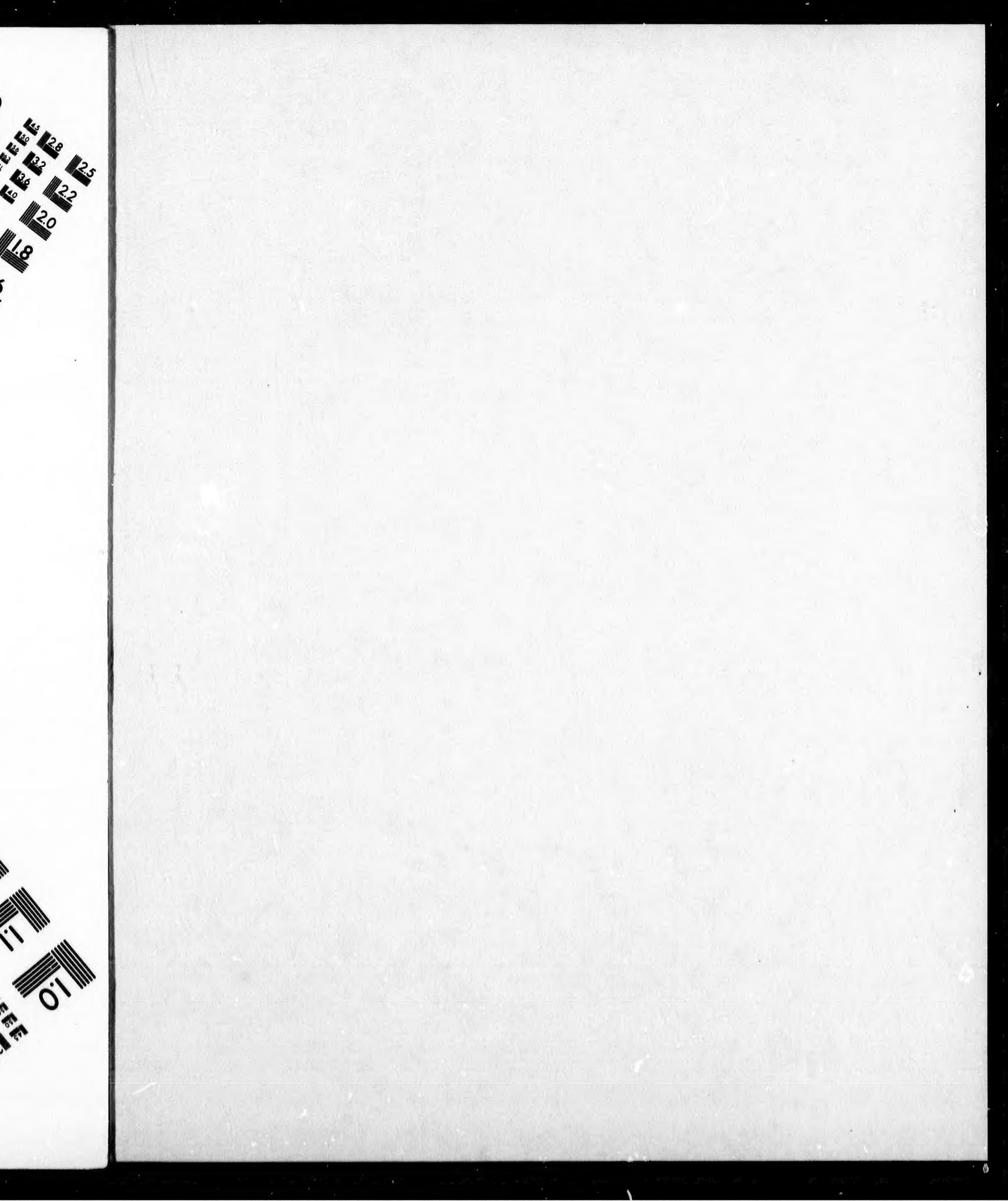


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





devoirs qu'ils ont négligés ; qu'ils ont été plus enthousiastes que ceux qu'ils condamnaient, mais enthousiastes dans une fausse direction, d'une manière injurieuse à Dieu ; que, dans leur horreur de trop croire, ils ont rejeté des vérités dont la profession est une condition indispensable pour le salut éternel !

J'achève par ces réflexions la tâche que j'avais entreprise, et dans l'accomplissement de laquelle j'ai trouvé du bonheur. Oui, j'ai fait l'expérience de cette vérité proclamée par le plus sage des hommes, qu'il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin. J'espère emporter avec moi dans la tombe, ou plutôt dans l'éternité, les trésors que j'ai recueillis dans l'accomplissement de mon œuvre. Puisse la lecture de ces mémoires produire le même effet sur l'esprit de tous ceux qui les liront ! Et si quelques-uns, saisis de découragement au milieu des épreuves qu'ils rencontrent dans la pratique des devoirs qu'impose la religion, sentaient leurs forces se ranimer par l'exemple de ces admirables jeunes sœurs que nous venons de leur faire connaître, et rentraient dans la voie du devoir pour y marcher avec fermeté, nous considérerions nos efforts comme bien récompensés. Notre tâche a été une tâche d'amour aussi bien que de sainte obéissance ; notre travail a été souvent arrosé de nos larmes. Nous nous réjouissons de l'avoir accompli par ordre du pontife bien-aimé qui gouverne ce diocèse, s'il produit parmi la jeunesse des fruits dignes d'être offerts devant les autels du Très-Haut, à l'honneur et à la gloire de son saint nom.

FIN

Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs, Montréal.



ıs en
is en-
nière
trop
on est
el !
avais
le j'ai
cette
qu'il
une
dans
s que
euvre.
même
Et si
u des
es de-
ces se
sœurs
raient
meté,
écom-
aussi
a été
issons
-aimé
jeu-
autels
saint